

THEATRE

Poinsinet de Sivry (L.)

K



THÉÂTRE

DE M. POINSINET DE SIVRY.

*De la Société Royale des Sciences &
Belles - Lettres de Lorraine.*

CONTENANT la Tragédie de Briséis , troi-
sième édition ; la Tragédie d'Ajax & la
Comédie d'Aglæé, seconde édition , &
trois Comédies nouvelles du même
Auteur.



A L O N D R E S ,

Et se trouve à Paris ,

Chez L A C O M B E , Libraire , rue Christine.

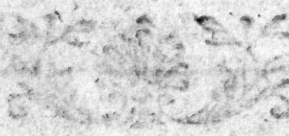
M. DCC. LXXIII.



DE M. POINTE D'ARRE

De la Société Royale des Sciences &
Belle-Lettres de Paris

CONTENANT la Traduction de l'ouvrage
de l'Académie; la Traduction de
Comédie d'Agas, l'Académie de
nos Comédies nouvelles de
Paris.



A LONDRES

chez M. D. B.

chez M. D. B.

chez M. D. B.

chez M. D. B.

BRISÉIS,

OU

LA COLERE D'ACHILLE.

TRAGÉDIE.

Muse, raconte-moi la colere d'Achille.

HOMERE. *Iliad.* Ch. I.

TROISIÈME ÉDITION.



LA COLÈRE D'ACHILLE
TRAGÉDIE.

Mais, raconte-moi la colère d'Achille.
Homère. Mém. Ch. I.

Troisième Edition.

ÉPIQUE

A L'AUTEUR DE BRISÉIS;

Par M. COSTE D'ARNOBAT, Gendarme de la Garde.

En ! quoi ? ta Muse ingénue & riante,
Qui des plaisirs suivoit l'aimable essain ;
Offre à nos yeux Melpomene sanglante.
Et se présente un poignard à la main !
Ce n'est donc plus cette Muse légère,
Au front paré de rose & de jasmin,
Nymphé badine, & folâtre Bergère :
Qui de Moschus, & du tendre Bion,
Compagne heureuse, avoit suivi les traces ;
Et le pied nud dansoit avec les Graces,
Aux doux accents du luth d'Anacréon.
J'ai cru la voir interdite, immobile,
Laisser tomber sa lyre & son haut-bois ;
Fuir en voyant le seul casque d'Achille,
Et toute en pleurs s'égarer dans les bois.
Dis-nous quel art de son ame craintive
A pu calmer la soudaine frayeur ;
Comment sa bouche enfantine & naïve
Peut respirer l'audace & la terreur.
Poursuis ; remporte une double victoire ;
Couronne - toi de myrte & de lauriers.
Poursuis ; je vois du temple de Mémoire
Les doctes Sœurs t'ouvrir tous les sentiers.
Avec l'Amour ris, soupire, folâtre ;
De Melpomene ensanglanter l'aurel ;
Des jeux d'Homère embellis le théâtre :
Et désormais de ce Chantre immortel
Rends, comme toi, notre France idolâtre.



PERSONNAGES.

ACHILLE.

BRISÉIS.

PRIAM.

BRISÉS.

PATROCLE.

ULISSE.

AJAX.

ADRASTE.

EUPHANOR.

Suite.

*La Scène est devant Troye dans le Camp
d'Achille, séparé de celui des Grecs.*





BRISÉIS,

OU

LA COLERE D'ACHILLE.

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PATROCLE, ADRASTE,

PATROCLE.

ADRASTE, que dis-tu ? que viens-tu m'annoncer ?

Atride à cette honte auroit pu s'abaisser !

A

ADRASTE.

Les Dieux à votre ami réservoient cette gloire,

PATROCLE.

Ah ! dois-je le penser ?

ADRASTE.

Patrocle peut m'en croire.

J'ai vu le camp des Grecs au désespoir livré,
Regretter le soutien dont il est séparé.

Nos soldats ranimant leur audace expirante,
Maudissoient de leurs chefs la querelle sanglante ;
Comptoient en frémissant les triomphes d'Hector,
Et tous ceux qu'à son bras le Ciel réserve encor.

Ils s'armoient à regret d'un courage inutile,
Ou dédaignoient de vaincre en l'absence d'Achille.
Atride est effrayé de leurs cris menaçants ;

Il demande une trêve aux Troyens triomphants :

Il l'obtient ; cependant sa politique habile
Veut réparer sa faute & ramener Achille.

PATROCLE.

Adraсте, il n'est plus temps. Demain Achille part.
Le fier Agamemnon s'est repenti trop tard.

Que dis-je ? de ce lieu tu connois l'importance ;
Voisin des murs Troyens, il en fut la défense ;

Calchas avoit prédit qu'à moins de le forcer,
À surprendre Iliou il falloit renoncer :

Tu sais aussi combien de travaux, de carnage,
Nous coûta du terrain le sanglant avantage ;

TRAGÉDIE.

3

Ce fort, l'espoir des Grecs, & leur plus ferme appui.
Achille aux Phrygiens l'abandonne aujourd'hui.

ADRASTE.

Ciel ! qu'entens - je ?

PATROCLE.

Il fait plus ; une paix solennelle,
D'Achille & des Troyens termine la querelle.
Et Priam, & lui-même, ardents à la jurer,
Aux portes d'Ilion ont dû se rencontrer.
Une commune haine en ce jour les rassemble :
Et dans ce même lieu tu vas les voir ensemble.

ADRASTE.

O Ciel ! quel est, Seigneur, mon juste étonnement !
Je ne crois qu'à regret ce triste événement.
Quel malheur en ce jour menace la Patrie ;
Si l'ami de Patrocle aux Phrygiens s'allie !
Je vois Patrocle même avec eux conspirer !

PATROCLE.

Ami, peux-tu le croire & me le déclarer ?
Qui, moi ? que je renonce à l'amour de la Grèce !
Que je sois insensible au danger qui la presse !
Que sans être arrêté par de secrets liens,
Je l'abandonne, Adraste, en faveur des Troyens !
Va, ses maux m'ont touché ; ma pitié les partage,
Et les succès d'Hector irritent mon courage.

A ij

Elevé près de toi sur les pas des héros,
 Je languis à regret dans un obscur repos.
 Ah ! devois - je prévoir qu'une aveugle tendresse
 Rendroit un jour Achille ennemi de la Grèce !
 Funeste Briséis , source de nos regrets ,
 Que de maux ont causé vos coupables attraits !
 Pourquoi , Dieux irrités , qui détruisez la terre ,
 Livrez - vous à l'amour des cœurs faits pour la guerre ?
 Mais Achille & Priam s'avancent vers ces lieux.

ADRASTE.

Pourrez - vous contempler ces traités odieux ?
 Quel charme aura pour vous un entretien funeste ?

PATROCLE.

Les Dieux le troubleront ; c'est l'espoir qui me reste.
 Demeurons.



TRAGÉDIE.

SCENE II.

ACHILLE, PRIAM, *suite.*

ACHILLE.

PUIS SANS Roi des peuples Phrygiens!
Compagnons généreux, héros Thessaliens!
Vous sujets de Priam, troupe illustre & captive!
Prêtez tous à ma voix une oreille attentive.
Avant que le soleil sorti du sein des eaux,
Demain, loin d'un perfide ait vu fuir mes vaisseaux;
J'ai voulu de ce lieu lui ravir l'avantage.
J'abandonne à Priam ce prix de mon courage.
Reçois, Roi des Troyens, ce gage glorieux
De l'amitié d'Achille, & du secours des Dieux.
Toi, Patrocle, des Grecs vas trahir l'espérance:
Aux captifs Phrygiens porte la délivrance.

PATROCLE.

Sortons; je cède, Adrasfe, à ma juste douleur.

Il sort avec Adrasfe.

ACHILLE.

Reprends, triste Iliou, ton antique splendeur!
Puisse Hector des Troyens venger les funérailles;
Voir la Grèce expirante au pied de tes murailles;

Et la flamme à la main la cherchant sur les flots,
Renverser les remparts de Mycène & d'Argos !

P R I A M.

'Achille ! Achille , ô Ciel ! ne dois-je plus te craindre !
Ta fureur dans mon sang sembloit vouloir s'éteindre.
Pour le répandre, hélas ! tu traversas les mers :
Ta gloire & mes malheurs remplissent l'univers.
Comment s'est pu calmer ta colere inhumaine ?
Quel Dieu, superbe Achille, a désarmé ta haine ?

A C H I L L E.

Le destin l'a voulu, le destin dont les loix
Au milieu de leur cours suspendent mes exploits ;
Et me font immoler par un dépit funeste,
Aux Troyens ennemis, les Grecs que je déteste.
Ma haine la plus forte est mon guide aujourd'hui ;
Ilion eût la craindre, & j'en deviens l'appui.
Ainsi, de mes travaux foulant aux pieds la gloire,
Et de la Grece ingrate oubliant la mémoire,
De ma seule vengeance, aveuglément épris,
Je veux la satisfaire ; il n'importe à quel prix.
Par l'affront qui m'est fait, par ma haine implacable,
J'en renouvelle ici le serment redoutable ;
Je jûre à cet autel, à la face des Dieux,
D'abandonner ces bords & les Grecs odieux ;
Afin qu'Agamemnon, qui lâchement m'offense,
Quelque jour, mais trop tard, m'appelle à leur dé-
fense.

Seul, je les sauvai tous; seul, je le puis encor.
Un jour, un jour viendra que la fureur d'Hector
Portera dans leurs rangs l'horreur & le carnage;
Mes yeux verront les Grecs fuyants sur ce rivage;
Les Grecs m'appelleront aux bords du Simois;
Mais Achille irrité sera sourd à leurs cris.

PRIAM.

A nos communs affronts Jupiter s'intéresse;
Hector te vengera du crime de la Grèce.

SCÈNE III.

ACHILLE, PRIAM, *suite*, EUPHANOR.

EUPHANOR, à Achille.

SEIGNEUR, des Dieux enfin vos vœux sont
écoutés :

Des Grecs en ce moment, j'ai vu les Députés;

J'ai vu le fier Ajax, & le prudent Ulysse.

PRIAM.

Où suis-je ? Ulysse ! ô Ciel ! ô revers !

ACHILLE.

O justice !

A iv

Le croirai-je, grands Dieux ! l'ai-je bien entendu ?
 L'orgueil d'Agamemnon seroit-il confondu ?
 Atride ! à la pitié me crois-tu si facile ?
 Par des soumissions crois-tu fléchir Achille ?
 C'est du sang qu'il falloit ; & le tien eut coulé,
 Si rougissant mon bras, il ne l'eût point souillé.
 Je puis, je puis du moins t'abandonner sans honte.
 Ma vengeance, il est vrai, me semblera moins
 prompte.

Comme celle des Dieux elle marche à pas lents :
 Mais j'aurai la douceur de la goûter long-temps...
 Cette fiere beauté dont j'adorai les charmes,
 Que je n'ai pu quitter sans répandre des larmes,
 N'offre plus à mon cœur qu'un don injurieux
 Du plus lâche des Grecs & du plus odieux ;
 Qu'un affront à ma gloire, un objet de foiblesse...
 Dont Atride peut-être a surpris la tendresse !
 Son prix ajoute même à mon ressentiment ;
 Sera-t-il dit qu'Achille ait pleuré vainement ?
 Non, non, bravons l'amour, & perdons la mémoire.
 Contentons à la fois & ma haine & ma gloire.
 N'en doute point, Priam ; je sécherai tes pleurs,
 Je vengerai tes fils, qu'ont perdu mes fureurs.

D'un transport orgueilleux je ne puis me défendre ;
 Il faut le partager pour le pouvoir comprendre ;
 Ce jour va devenir le plus beau de mes jours :
 Je veux de mes succès borner ici le cours.

TRAGÉDIE.

69

De quelle joie, ô Ciel ! je vais goûter l'ivresse !
Je vais voir à mes pieds les héros de la Grèce ;
Et confondant l'espoir des peuples éperdus ,
Je vais leur annoncer mes superbes refus.

PRIAM.

Va, cours, & garde-toi d'oublier ton offense.

SCENE IV.

PRIAM, BRISES, *suite.*

PRIAM.

ULISSE va venir ! que je crains sa présence !
Sans doute il vient remplir un sinistre dessein.
Inexorables Dieux ! me flattiez-vous en vain ?
Pourquoi de vos faveurs corrompez-vous la source ?
Que dis-je ? quels traités font ici ma ressource !
Et ce bienfait du sort , qui me permet l'espoir ,
De quelle main , grands Dieux ! faut-il le recevoir !
Une main de mon sang encore toute fumante,
Sous qui j'ai vu tomber ma famille expirante !
Oui, ta clémence, Achille, irrite mes douleurs ;
Quels dons peuvent jamais réparer tes fureurs !

Mais parmi les captifs qu'on promet de me rendre ,
O Ciel ! par quel bonheur que je ne puis comprendre...
Mes yeux , me trompez - vous ? ô Brisès !

B R I S E S .

O mon Roi !

Souffrez qu'à vos genoux....

P R I A M .

O Brisès ! Est - ce toi ?

Quel mélange inoui de douleur & de joie !
Quoi ? Brisès , se peut - il qu'enfin je te revoie ?
Objet de mes regrets comment m'est - tu rendu ?
Comment te retrouvé - je après t'avoir perdu ?

© B R I S E S .

Quand Lyrnesse , ô grand Roi ! vit triompher Achille ,
Je défendois pour vous les murs de cette ville.
Achille sur nos tours plaça ses étendarts ;
Et la flamme à la main foudroya nos remparts.
Il voloit , & la mort prévenoit son passage ;
J'attaquai ce vainqueur tout fumant de carnage.
Trois fois je repoussai son bras victorieux ;
Mais qui peut résister contre Achille & les Dieux ?
Je vins mordre à ses pieds la sanglante poussière ;
Mes yeux long-temps fermés revirent la lumière...
Trop barbares destins ! me la rendites - vous ,
Pour me faire éprouver de plus sensibles coups ?
Je vis Lyrnesse entière en proie à mille flammes ,
Les vainqueurs mettre aux fers nos enfants & nos
femmes ,

Nos murs réduits en cendre, & le fils de Thétys,
A mes yeux éperdus, enlever Briséis.

PRIAM.

Ta fille!

BRISÉS.

Elle, Seigneur... Ah! dois-je encor me taire?

PRIAM.

Que dis-tu? Briséis....

BRISÉS.

Je n'étois point son pere:
De ses jours malheureux un autre fut l'auteur.

PRIAM.

O Ciel! par quel destin?...

BRISÉS.

Apprenez tout, Seigneur.
Sans doute, il vous souvient de cette Hippodamie...

PRIAM.

Cette fille en naissant que le sort m'a ravie;
Eh! pourrois-je, Brisés, ne me souvenir pas
Des larmes qu'à son pere a coûté son trépas?
Hélas! un sort fatal a proscrit ma famille.
Le Ciel dans son courroux s'expliqua sur ma fille,
Un Oracle secret prédit dès son berceau,
Qu'Hector par elle un jour descendroit au tombeau.

Je redoutois ces maux : quand la mort moins sévère,
Hélas ! presque en naissant la ravit à son père ;
Trahit mes tendres soins , & trahit même encor
Cet Oracle des Dieux prononcé contre Hector.

BRISES.

Vous vous trompiez, Seigneur, & la Reine elle-même.

Cet enfant voit le jour.

PRIAM.

Qu'entens-je ? ô trouble extrême !

BRISES.

Votre fille respire...

PRIAM.

Achevez. Justes Cieux !

Quoi ? cette Hippodamie...

BRISES.

Est Briséis.

PRIAM.

Grands Dieux !

BRISES.

Oui, c'est elle qu'Achille enleva dans Lyrnèssé,
C'est elle que vingt ans pleura votre tendresse...
Sachez par quels destins votre fille, ô mon Roi !
Du vainqueur de Lyrnèssé a pu subir la loi.
Votre épouse, d'Hector mere foible & sensible,
Voulut tromper du Ciel la menace terrible ;

M'ordonna d'exposer cet enfant malheureux,
Victime de sa crainte & d'un sort rigoureux.
Mais moi, plus foible hélas ! & touché de tendresse,
J'osai secrètement la conduire à Lyrnèsse.
Elle a porté depuis le nom de Briséis :
C'est sous ce nom, Seigneur, que le fils Thétys
Fit passer dans les fers la triste Hippodamie.
Mais soudain son amour égala sa furie.
Cette ardeur éclata, lorsqu'Atride en courroux
Enleva votre fille à son vainqueur jaloux.
Achille furieux n'écouta que sa rage,
Il s'éloigna des Grecs après un tel outrage ;
Pour laver cet affront, mit sa gloire en danger ;
Et trahit sa querelle, afin de la venger.
Briséis cependant ignore sa naissance ;
Elle croit qu'en ses lieux, séjour de son enfance,
Par un Grec fugitif exposée au berceau,
Je daignai de ses jours rallumer le flambeau.
Pour mieux d'un triste Oracle écarter la menace,
Je crus devoir, Seigneur, lui cacher sa disgrâce.
Elle est loin de penser que d'Hécube autrefois
Ilion la vit naître au palais de ses Rois ;
Et que l'illustre éclat du sang dont elle est née,
L'avoit, presque en naissant, à périr condamnée.
Elle croit, dans l'erreur qui flatte son amour,
Que d'un Grec, dans Argos, elle a reçu le jour.

PRIAM.

Je sens à chaque mot un rendre & doux murmure
Réveiller dans mon cœur la voix de la nature.
Ma fille ! la douleur de ne te plus revoir ,
Fait passer dans mon âme un affreux désespoir.
Mais que dis - je ? le Ciel en ce moment terrible ,
Dans mon cœur agité porte un présage horrible :
Il me dit que mes yeux te verront encor ;
Mais hélas ! ce bonheur va me coûter Hector.
Le lâche Agamemnon , généreux par faiblesse ,
A son fier ennemi va rendre la Princesse.
Ma fille va bientôt l'exciter aux combats.
Elle trahit son sang , qu'elle ne connoît pas !
Et si ce jour pour nous ne produit un miracle ,
Brisès ! voici l'instant annoncé par l'Oracle.
Que résoudre ? ... Ah ! comment prévenir Briséis ?
Dieux ! rendez - moi ma fille & conservez mon fils !

FIN du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

PATROCLE, ULISSE, AJAX.

ULISSE à *Patrocle*.

ACHILLE est irrité ; vous pouvez tout sur lui ;
La Grèce attend de vous un généreux appui.
Que peut vous refuser un héros qui vous aime ?

PATROCLE.

Croyez pour vous servir que mon zèle est extrême ;
Si l'on m'a vu d'Achille accompagner les pas,
C'étoit, n'en doutez point, pour le rendre aux combats.

Notre intérêt rendit ma fuite nécessaire ;
Il falloit d'un ami défarmer la colere.

Pour fléchir sa rigueur que n'ai-je point tenté ?
Prière, instances, pleurs, il a tout rejeté !
Cependant, j'ose encor former quelque espérance.
Oui, j'attends tout du Ciel & de votre assistance.
Achille va bientôt se montrer à vos yeux.

SCENE II.

ULISSE, AJAX.

AJAX.

DRÉVENONS d'un refus l'éclat injurieux.
Et ne voyez-vous pas l'affront qu'on nous prépare ?
Nous venons implorer la pitié d'un barbare.
Qui, moi ? j'irois d'Achille essuyer les refus ?
Non. Retournons au camp ; soyons plutôt vaincus.

ULISSE.

Oubliez-vous ainsi l'intérêt de la Grèce ?

AJAX.

Ne puis-je la servir que par une foiblesse ?
Nous conviendrait-il de descendre si bas ?
Et vous-même avec moi n'en rougiriez-vous pas ?

ULISSE.

ULISSE.

Ramenons à la Grèce un héros indocile.
Rendons-nous immortels , en fléchissant Achille.
Achille d'Ilion avançant les destins ,
Va d'un beau champ d'exploits vous ouvrir les chemins.

Je crois déjà vous voir au sentier de la gloire ,
Suivre d'un pas égal sa rapide victoire.

AJAX.

Ulisse , ah ! si le sort , de mes lauriers jaloux ,
Ne m'eût point envié l'honneur des premiers coups ,
On ne me verroit pas , pour remplir ma carrière ,
Attendre qu'un rival vint m'ouvrir la barrière.
Mais puisqu'ainsi le veut la fortune , ou Calchas ,
Consentons d'implorer l'appui d'un autre bras.
Faut-il vaincre à ce prix ? je veux encor vous croire.

ULISSE.

Nul chemin n'est honteux quand il mène à la gloire ?

AJAX.

Mais , me répondez-vous , Ulisse , du succès ?

ULISSE.

Instruit de mon projet , comptez sur les efforts.
Un des guerriers d'Achille , à la Grèce fidèle ,
M'a cette nuit , Ajax , secouru de son zèle.
Ce Grec pour me servir , abusant tous les yeux ,
A conduit en secret Briséis en ces lieux.

B

Ignorez le dessein que je vous fais connoître :
 Quand il en sera temps, je la ferai paroître.
 Ses regards vont produire un heureux changement ;
 Ils n'épargneront rien pour fléchir un amant.
 Achille par ce charme est facile à surprendre ;
 Briséis fera plus qu'Ajax n'en ose attendre.

A J A X.

Briséis ! une esclave !... Ah ! faut-il que ses yeux
 Décident du destin d'un peuple glorieux ?

U L I S S E.

De cette Briséis connoissez le génie.
 Les fers qu'elle a portés ne l'ont point asservie :
 C'est dans ces mêmes fers, & dans l'adversité
 Qu'elle a fait éclater une mâle fierté.
 Cessez de voir en elle une esclave vulgaire ;
 Les plus nobles vertus forment son caractère.
 J'ai su l'environner des Oracles trompeurs,
 Dont Calchas à mon gré sème ici les erreurs ;
 Et j'ai vu dans son cœur s'accroître avec ivresse,
 Le desir de la gloire, & l'amour de la Grèce.
 Vous le dirai-je enfin ? l'altière Briséis,
 Voudroit voir ses destins à ceux d'Achille unis...
 Mais on entre. C'est lui ; secondez ma prudence ;
 Et forçons, s'il se peut ce tigre à la clémence.



SCENE III.

ULISSE, AJAX, ACHILLE.

ACHILLE.

AMIS, qui vous amene au pied de ces remparts ?
 Quel sujet, quel dessein vous offre à mes regards ?
 Êtes-vous en ces lieux par les ordres d'Atride ?
 Que vous a commandé cet ennemi perfide ?
 Venez - vous de sa part, une seconde fois,
 M'enlever dans mon camp, le prix de mes exploits ?

ULISSE.

Nous venons pour ce Roi désarmer ta vengeance.
 Connois l'excès des maux qu'a produit ton absence !
 Le sort te venge, Achille ! & tu vois aujourd'hui
 Les Princes de la Grèce implorer ton appui.

ACHILLE.

Cet honneur, je l'avoue, a droit de me surprendre.
 Jamais le sort si bas ne vous eut fait descendre,
 Si la Grèce assemblée avoit élu pour Roi,
 Au lieu d'Agamemnon, Patrocle, Ajax, ou moi.

Bij

ULISSE.

Ainsi donc ton courroux fomenté par l'absence,
 Toujours d'Agamemnon te retrace l'offense !
 Mais quelle offense, enfin ? tu l'osas outrager ;
 Il se devoit justice.

ACHILLE.

Et j'ai dû me venger.

Quoi ? j'aurai soutenu le fardeau de la guerre,
 Du bruit de mes exploits j'aurai rempli la terre ;
 Afin qu'un ravisseur, par un ordre odieux,
 Du fruit de mes travaux me dépouille à mes yeux !
 Atride éprouve enfin les malheurs qu'il dût craindre.
 Il a voulu se perdre ; est-ce à moi de le plaindre ?
 Non, non. Suivons le cours de notre inimitié ;
 Qu'il n'attende de moi ni secours, ni pitié.
 Il n'écoute, il ne suit qu'une aveugle furie ;
 Portez - lui mes refus : & s'il voit sa Patrie
 Expirer sans défense aux remparts Phrygiens,
 Qu'il n'accuse que lui de vos maux & des siens.

ULISSE.

Oses-tu t'applaudir de notre ignominie ?
 Ta honte à nos malheurs n'est-elle pas unie ?
 Peux-tu bénir le Ciel qui s'arme contre nous ;
 Et ne rougis-tu pas lorsqu'il sert ton courroux ?

ACHILLE.

Achille en rougiroit, s'il avoit par foiblesse,
 Remis aux immortels sa fureur vengeresse ;

Ou si le Ciel trop lent à servir ses transports,
N'eût fait pour le venger que d'impuissants efforts.

ULISSE.

Garde-toi d'abuser du succès qu'il te donne :
A l'exemple des Dieux, le vrai héros pardonne.
La vengeance souvent nous mène au repentir ;
Il est doux d'y penser, dangereux d'en jouir.
Vois ce Roi si superbe, Agamemnon lui-même,
Descendre après dix ans de sa grandeur suprême,
Contraint de redouter la honte ou le trépas,
Et d'implorer enfin le secours de ton bras.
Qui l'eût dit qu'un héros, si grand par sa naissance,
Que le chef de vingt Rois, si fier de sa puissance,
Et qui de tous les Grecs osa seul t'offenser,
Jusques à la prière un jour pût s'abaisser ?

ACHILLE.

Envain à l'excuser ta prudence s'applique :
Va, je connois sa haine, & mieux sa politique.
J'entrevois sa fierté dans sa soumission ;
Il fait ce sacrifice à son ambition.
Les autels sont fumants du sang de sa famille ;
A ce Dieu dans l'Aulide il immola sa fille.

ULISSE.

Que lui reproches-tu ? quel crime a-t-il commis ?
N'accuses point Atride, il aima son pays.
C'est lui, c'est par ma voix la Grèce qui t'implore :
» Achille, me dit-elle, eh ! qui t'arrête encore ?

B ij

» Quoi ? cet amour de gloire est-il donc étouffé ?
 » Hector , en ton absence , Hector a triomphé.
 » Troye insulte à Cassandre ; & Paris qui t'affronte ,
 » Impute à ta frayeur ta retraite & ma honte.
 » La mort vient dans mon camp moissonner mes héros ;
 » Et ton bras cependant languit dans le repos.
 » Accours , vole , mon fils ! mets Ilion en cendre ;
 » Viens venger ta patrie , ou du moins la défendre !
 Tu détournes les yeux !... Au nom de Briséis !...

ACHILLE.

Quittons cet entretien.

AJAX.

Ah ! c'est trop de mépris.

Retournons vers l'armée ; éloignons-nous , Ulysse !
 C'est trop attendre ici que sa fierté fléchisse.
 Sans plus presser Achille , & sans l'implorer plus ;
 De ce jeune orgueilleux annonçons les refus.
 Il n'en rougira point ; son implacable rage
 S'applaudit de nos maux ; il y voit son ouvrage.
 Achille est né féroce ; il n'a jamais changé.
 On veut le satisfaire ; il veut être vengé.
 Qu'attens-tu donc , cruel ! qu'est-ce que tu regrettes ?
 Quoi ? tes fureurs encor ne sont point satisfaites ?
 Ni la Grèce expirante aux rivages Troyens ,
 Ni les exploits d'Hector , qui surpassent les tiens ,
 Rien ne peut assouvir ta barbare furie !
 Puisque tu mets ta gloire à trahir ta patrie ;

Adieu ! c'est trop tarder. Garde ta haine , & croi
Qu'Ajax saura mourir ou triompher sans toi.

SCENE IV.

ACHILLE, ULISSE.

ACHILLE.

AH ! c'est ainsi du moins que j'aime qu'on me prie ?
Et non que l'on s'abaisse , & que l'on s'humilie.
Ulysse ! qu'attens-tu ? que ne suis-tu ses pas ?
Peux-tu laisser Ajax aller seul aux combats ?

ULISSE.

Ajax n'ira pas seul ; j'y serai... Mais écoute.
Il faut parler, Achille, & m'éclaircir un doute.
Cette beauté qui seule irrita ton courroux,
Et que tu veux venger sur Atride & sur nous :
Briseïs....

ACHILLE.

Briseïs !

ULISSE.

Quel souvenir te blesse ?
Ne seroit-elle plus l'objet de ta tendresse ?

Biv

Quel est le terme enfin d'un désespoir fatal ?
 Prétends-tu la laisser aux mains de ton rival ;
 Tu te troubles, cruel !

ACHILLE.

Ah ! dangereux, Ulysse !

Quel fruit esperes-tu d'un indigne artifice ?
 Attaque-moi du moins avec plus de grandeur.

ULISSE.

Oui. Mes traits les plus sûrs sont au fond de ton
 cœur.

Nous voulions te fléchir sans obscurcir ta gloire ;
 Ta défaite eut paru ta plus belle victoire :

Et la Grèce auroit mis au rang des plus grands jours
 Celui qui t'auroit vu voler à son secours ;

Mais tu veux qu'indigné du vengeur qui nous brave,

Nous devions en ce jour Achille à son esclave !

Tu soupîres, barbare, & tu baisses les yeux.

Va, je veux te punir & te confondre mieux.

Amant de Briséis l'instant fatal arrive,

Où ces lieux vont te voir aux pieds de ta captive ;

Ton trouble te trahit ; je l'ai vu. C'est assez.

ACHILLE.

Quelle honte ! ah ! plutôt...

ULISSE.

Madame, paraissez !



SCENE V.

ACHILLE, ULISSE, BRISEIS.

ACHILLE.

Q'ENTENS-JE ? je frémis. Ah ! malheureux
supplice !

Que vois-je ? Briseis !

ULISSE.

Suivons notre artifice.

ACHILLE.

O revers ! ô bonheur que je n'ai point prévus !

O tendresse ! ô fureur ! . . . je ne me connois plus !

BRISEIS.

Seigneur. . .

ACHILLE.

Quel parti prendre en ce moment funeste ?

Fuyons,

BRISEIS.

Vous ? me quitter !

ACHILLE.

C'est le seul qui me reste !

Il sort.

SCENE VI.

BRISEIS, ULISSE.

BRISÉIS.

U
 Il fuit ! de mes attraits tel est donc le pouvoir.
 O trop sensible affront que j'aurois dû prévoir !
 A cette honte, ô Ciel ! comment puis-je survivre ?

ULISSE.

La victoire est à vous, si vous daignez la suivre.
 Son trouble, ses combats, sa fuite, tout enfin
 Prouve qu'il vous adore, & qu'il s'échappe envain.
 Achille soupieroit... ah ! croyez...

BRISEIS,

Mais vous-même,

Vous l'avez vu, Seigneur ; il me fuit !

ULISSE.

Il vous aime.
 Il craint de succomber en voyant tant d'appas :
 Vous craindrait-il enfin, s'il ne vous aimoit pas ?

Montrez - vous , triomphez du courroux qui l'en-
flamme.

BRISEIS.

Non , non. Je connois trop la fierté de son ame.
La vengeance est son Dieu , lui seul est écouté !

ULISSE.

Eh ! connoissez - vous moins le prix de la beauté ?
Est-ce à vous d'ignorer son empire & ses charmes ?
Quel âge a mieux prouvé le pouvoir de ses armes ?
Où n'ont point pénétré ses triomphes divers ?
Un seul regard d'Hélène a troublé l'univers.
Mais ce que n'a point fait cette Hélène si belle ,
Et ce qui rend sur-tout votre gloire immortelle ,
Vous-même oubliez-vous que vos yeux ont soumis
Le fils d'Atrée ensemble , & celui de Thétis ?
Poursuivez , couronnez cette double conquête ;
Et goûtez la douceur que ce jour vous apprête ,
De voir deux demi-Dieux de vous plaître jaloux ,
Et par vous désunis , & réunis par vous ;

BRISEIS.

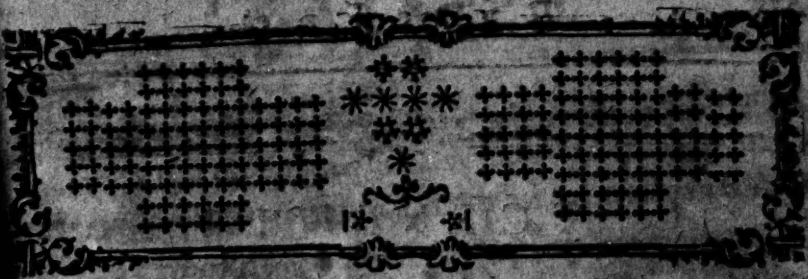
Eh bien ! à vos conseils je m'abandonne encore :
Fléchissons ce cruel qui craint qu'on ne l'implore ;
A ce fier ennemi , courons nous faire voir ,
Et de mes yeux encore essayons le pouvoir.

ULISSE.

Le succès vous attend ; faites parler la gloire.
Aux yeux de votre amant présentez la victoire ;

Echauffez, ranimez par vos nobles discours,
Cette ardeur des combats suspendue en son cours.
Que d'exploits les suivront ! ils seront votre ouvrage.
Aux flambeaux de l'amour allumez son courage
C'est à vous, Briséis, de contraindre son bras
A venger sur ces bords l'affront de Ménélas.
Que l'Europe par vous triomphe de l'Asie.
De l'aurore au couchant que l'univers s'écrie :
» Achille alloit languir dans un honteux repos ;
» Il aimâ Briséis : elle en fit un héros.





ACTE III

SCENE PREMIERE.

PRIAM *seul.*

Où courir ? où porter ma douleur & mon trouble ?
Mon espoir se détruit, & ma crainte redouble.
O chere Hyppodamie ! ô triste sœur d'Hector !
Tendre objet de mes pleurs, te reverrai-je encor ?
Brisès m'avoit promis espérance fragile !
Brisès ne revient point. Dieux, j'apperçois Achille
Que va-t-il m'annoncer ?



SCENE II.

PRIAM, ACHILLE.

ACHILLE.

LE sort prouve en ce jour
Sa haine pour Atride, & pour nous son amour.
C'est envain qu'à mes pieds j'ai vu tomber la Grèce ;
Je la livre avec joie au péril qui la presse.
L'espoir qui la flattoit ne doit plus t'allarmer ;
J'ai prévu tes terreurs , & je viens les calmer.
Achille quitte enfin le rivage de Troye ,
Et les Grecs de ton fils vont tous être la proie.

PRIAM.

Ulysse ! ainsi des Dieux triomphent les décrets !
Leur prudence immortelle a trompé tes projets.
Destins , qui confondez les ruses du perfide ,
Daignez au gré d'Achille humilier Atride !
Et puisqu'un doux espoir aujourd'hui m'est rendu ,
Dieux puissants ! rendez-moi ... tout ce que j'ai perdu !

ACHILLE.

Je pars ; qu'aucun effroi ne trouble plus ton ame.

Priam se retire.

SCENE III.

ACHILLE *seul.*

JE puis donc assouvir le courroux qui m'enflamme.
Je vais aux yeux des Grecs confus, désespérés,
Monter sur mes vaisseaux déjà tout préparés;
Tandis que le Troyen va, du carnage avide,
Fondre la foudre en main sur les guerriers d'Atride.
Superbe Agamemnon, fous qui tremblent vingt Rois!
Sur ces bords désolés, qui défendra tes droits.
Comment de ces combats soutiendras-tu l'image?
Ton courage se borne à flétrir le courage;
A vaincre sans péril, à régner sans honneur,
A dérober aux Grecs le prix de la valeur.
Pleure, pleure à loisir ta fatale imprudence.

Hector ! à mes fureurs égale ta vengeance.
Fais tomber à tes pieds ce fier tyran d'Argos.
Partons : qu'il juge enfin de moi par mon repos.
Que ma fuite l'accable, & lui fasse comprendre,
Que celui qu'il bravoit pouvoit seul le défendre.
Contentons cependant mes desirs les plus doux;
Enmenons Briséis.

SCENE IV.

ACHILLE, BRISEIS, ULISSE.

ULISSE à *Briseïs*.

FLÉCHISSEZ son courroux.
De vous seule dépend le salut de la Grèce.
Tout est perdu s'il part.

BRISEIS.

Il suffit. Le temps presse.
Allez d'Achille aux Grecs annoncer le retour.



SCENE

SCENE V.

ACHILLE, BRISEIS.

ACHILLE.

⊙ Ciel ! que dites-vous ?

BRISEIS.

Ai-je encor votre amour ?
Vous suis-je chere, Achille ?

ACHILLE.

Ah ! si je vous adore ?
Arride ! esperes-tu me la ravir encore ?
Que plutôt à ses yeux, de tes perfides jours,
Ce fer, ce fer vengeur tranche l'indigne cours !

BRISEIS.

Que parlez-vous d'Arride ? oubliez son injure.
Quand je vous suis rendue, étouffez ce murmure.
Achille me revoit ; qu'a-t-il à regretter ?
Sont-ce là les transports qu'il doit faire éclatter.

ACHILLE.

Oui, Madame. Je cède au dépit qui m'entraîne.
Ainsi que mon amour, je sens croître ma haine ;

Et l'affront trop sensible à mon cœur outragé...

BRISEIS.

C'est dans le sang Troyen qu'il doit être vengé.
Armez-vous. Descendez aux rives du Scamandre ;
Venez braver les Grecs dans Ilion en cendre.
Que ce grand jour apprenne à vos fiers ennemis
Tout ce que peut Achille , aimé de Briséis.
Hector en votre absence usurpe votre gloire ;
De ses bras tout sanglants , arrachez la victoire ;
Qu'au bruit de vos exploits , moins vengé que jaloux ,
Atride , en frémissant , applaudisse , à vos coups.
Venez.

ACHILLE.

Il n'est plus temps ; j'ai donné ma parole.
Je dois même aujourd'hui l'accomplir , & j'y vole.
Il faut partir , Madame , & remplir mes serments.
Tout m'appelle à Larysse , & mon père , & les vents.
J'ai remis à Priam ce fort dont j'étois maître :
Achille à ses regards ne doit plus reparôître.
Je viens en ce moment de lui jurer encor
De livrer tous les Grecs à la fureur d'Hector.
Déjà de mes vaisseaux la voile se déploie.
Déjà les matalots poussent des cris de joie ;
Allons ; & de ces bords éloignés à jamais ,
De la perfide Grèce emportons les regrets.

BRISEIS.

Moi ? Seigneur ! qu'écoutant un sentiment servile ,
Je trahisse la gloire & l'intérêt d'Achille !

Que je vous abandonne à ce repos honteux !

ACHILLE.

Ce repos fait ma gloire ; il nous venge tous deux.
Par lui d'Agamemnon la ruine est certaine ;
Si vous aimez Achille , il faut servir sa haine.
En faveur d'un rival , vous armeriez mon bras ?
Partons. Qu'attendez-vous ?

BRISEIS.

Non. Ne l'espérez pas.

Elle aperçoit Patrocle.

SCENE VI.

ACHILLE, BRISEIS, PATROCLE.

BRISEIS à *Patrocle*.

SEIGNEUR , c'est donc à vous qu'il faut que je
m'adresse.

Souffrirez-vous qu'Achille abandonne la Grèce ?
Ne l'aurez-vous suivi sur ces bords étrangers ,
Que pour mettre les jours à l'abri des dangers ?
Jusqu'à quand verra-t-on , dans cette honte extrême ,
Dégénérer Achille , & Patrocle lui-même ?

C ij

C'est envain qu'on vous place au nombre des héros ;
 Ce grand titre n'est dû qu'aux illustres travaux.
 Ramenez à la Grèce Achille & la victoire ;
 Fléchissez un ami , retracez-lui sa gloire.
 Faites sur les Troyens retomber son courroux :
 Voilà , Seigneur , voilà des traits dignes de vous.

PATROCLE.

Achille ! tu l'entends ; quoi ? ton ame insensible
 Résiste à cette atteinte & demeure inflexible !
 Ton barbare courroux veut braver tour à tour
 La Grèce qui t'implore , & la gloire , & l'amour !
 Rougis , rougis , cruel ! de ta fierté sauvage ;
 Tourne contre Ilion ce superbe courage.
 Toujours un vain dépit fera-t-il écouté ? ...
 Non. Ton cœur n'est point fait pour tant de cruauté !
 Tu n'as point oublié que se vaincre soi-même ,
 Est le plus noble effort de la vertu suprême ?
 Elle t'inspire , ami ! cede à son mouvement.

ACHILLE.

Ote-moi donc ma haine & mon ressentiment,
 Efface , s'il se peut , de mon ame blessée ,
 L'affront toujours présent à ma triste pensée .
 Abolissez tous deux l'outrage & le mépris ,
 Qui de mes longs travaux furent l'indigne prix.
 Eh ! comment oublier ma honteuse disgrâce ,
 Et d'Atride en courroux l'insupportable audace ? ...

Mais quand je l'oublirois, vingt Rois en sont témoins...
Les Grecs qui l'ont souffert, s'en souviendroient-ils
moins?

De mon horreur pour eux n'accusez que vous-même.
Je les hais, Briséis, puisqu'enfin je vous aime,
Et puisqu'ils ont permis que leur chef odieux
Me privât du trésor le plus cher à mes yeux.

BRISÉIS,

Mettez cet attentat au rang des plus grands crimes;
Mais pardonnez aux Grecs; ils en sont les victimes.
Le Ciel les a punis; Hector vous venge assez;
Quels crimes par le sang ne sont point effacés?

PATROCLE.

Non. L'affront qu'ils t'ont fait mérite ta colère.
Il est d'autant plus grand que Briséis t'est chère.
L'effort de les servir après qu'ils t'ont trahi,
Est pénible sans doute, & peut-être inoui.
Mais enfin la Patrie à son secours t'appelle;
Ton devoir en tout temps, est de t'armer pour elle.
L'honneur & la vertu t'en imposent la loi;
Si l'effort est sublime, il est digne de toi.
Consulte bien ton cœur, consulte ta tendresse;
Tout jusqu'à ton amour, te ramene à la Grèce.
Tout te dit de chérir, de venger ton pays;
Pour apprendre à l'aimer, contemple Briséis.
Dès l'enfance exposée aux rives étrangères,
C'est peu qu'elle ignorât jusqu'au nom de ses peres.

C ij

Argos de ses vaisseaux couvrent bientôt les mers,
 L'assiége dans Lyrnesse, & lui donne des fers.
 A nos seuls intérêts Briséis dévouée,
 Chérit pourtant ces Grecs qui l'ont désavouée.
 Malgré son infortune, & l'injure du sort,
 Le zèle qui l'anime est toujours le plus fort.
 Fidelle à sa Patrie, il lui suffit pour l'être,
 De savoir qu'elle est Grecque, & qu'Argos l'a vu
 naître.

Tant ces droits sont puissants ! & tant on doit d'amour
 Aux climats, quels qu'ils soient, où l'on reçut le jour !

Tout ton cœur s'est ému ! ce reproche te blesse !....
 Oui, ton ame est sensible aux dangers de la Grèce.
 La Gloire t'a parlé ; tu reconnois sa voix.

Ton courage t'appelle à de nouveaux exploits.
 Est-il vrai ? le sens-tu, ce regret magnanime,
 Ce remord des héros, cette honte sublime ?

Quels nouveaux sentiments t'animent aujourd'hui ?
 Achille enfin, Achille est-il digne de lui ?

ACHILLE.

Patrocle ! Briséis ! ami ! gloire ! tendresse !

Qu'attendez-vous de moi ?

PATROCLE.

Le salut de la Grèce !

BRISEIS.

Au nom de votre amour !

PATROCLE.

Au nom de l'amitié!

Ouvre ton cœur, Achille, aux traits de la pitié!

ACHILLE.

Non. Ne me parle point de secourir Atreide.,
Ma bouche a fait serment, même aux yeux du perfide;
Que jamais contre Hector Mars n'armeroit mon bras,
Qu'Hector au dernier Grec n'eût donné le trépas.
Tu fais à quels devoirs un serment nous engage.

PATROCLE.

Périsse ton serment! périsse ton outrage!
Veux-tu me voir, cruel! embrasser tes genoux?
Eh! bien, c'est à tes pieds...

BRISEÏS.

Seigneur! que faites-vous?
N'espérez plus fléchir ce courage indocile.
Cessez d'humilier la Grèce aux pieds d'Achille.
Un tel abaissement sied mal à vos pareils...
Mais quoi? ne savez-vous que donner des conseils?
Puisque l'ame d'Achille à sa haine fidelle,
Ainsi qu'à ma priere, à la vôtre est rebelle,
Que tardez-vous encore? allez dans les combats
Vous couvrir des lauriers qu'eût moissonné son bras.
Remplissez la carrière à vos yeux présentée;
Et ne faites plus dire à la Grèce irritée:
» Le compagnon d'Achille étoit né sans vertu;
» Et peut-être sans lui n'eut jamais combattu!

PATROCLE.

Oui. Je l'ai mérité, cet odieux murmure.
 Il faut, il faut dans Troye en effacer l'injure.
 Dieux ! où suis-je en effet ? n'est-il pas temps d'agir ?
 Sortons du vil repos dont j'eus trop à rougir.
 Lorsque la terre au loin frémit au bruit des armes,
 Quel indigne loisir auroit pour moi des charmes ?
 Vengeons les Grecs, vengeons leur courage abattu.
 Pour la dernière fois, Achille !... me suis-tu ?

ACHILLE.

Eh ! quoi ? pour des ingrats dont le nom seul m'offense,
 Tu peux m'abandonner & trahir ma vengeance ?
 Dans ma querelle, auû, j'espérois mieux de toi ;
 Quoi ? tout jusqu'à Patrocle est-il donc contre moi ?
 N'étoit-ce pas assez, Briséis, de vos charmes ?
 Ah ! cessez dans mon cœur de vous chercher des armes.
 Qu'exigez-vous d'Achille, & que prétendez-vous ?
 Est-ce à vous de vouloir appaiser mon courroux ?
 Eh ! pour qui de vingt Rois ai-je cherché la haine ?
 Loin de ces bords enfin quel intérêt m'entraîne ?
 Faut-il donc que les Grecs vous deviennent plus
 chers,

Quand je veux vous venger de leurs indignes fers ?
 Cessez en leur faveur une plainte inutile ;
 Montrez-vous désormais la compagne d'Achille.
 D'un rival que j'abhorre, & qui m'osa trahir,
 Ne vous ressouvenez que pour le mieux haïr.

Je vous offre ma main. D'un pompeux hyménée,
Je veux sur mes vaisseaux consacrer la journée;
Et du crime d'Atreide attestant tous les Dieux,
Vous couronner, Madame, & partir à ses yeux.

BRISÉIS.

Partez, mais loin de moi. Courez en Thessalie
Oublier les lauriers qui croissent en Phrygie.
Briséis aujourd'hui ne prétend point s'unir
A vos destins, Seigneur, afin de les ternir.
Reprenez tous les dons que vous vouliez me faire.
Pensiez-vous qu'à ce prix un trône pût me plaire?
Que m'importe ce sceptre, & mille autres encor?
J'aimois Achille seul & le vainqueur d'Hector.
Puisque vous rénoncez à cette gloire insigne,
Sans doute qu'en effet vous n'en êtes plus digne.
Allez loin des périls honteusement régner;
Mais ne me pressez plus de vous accompagner.
Ne me contraignez pas de partager sans cesse
L'affront de votre fuite & de votre foiblesse.
Non. Je ne vous suivrois que pour vous reprocher
La honte & le repos que vous allez chercher.
Partez; abandonnez Briséis & la gloire;
Retournez à Larysse, & perdez ma mémoire.
Ulysse & Diomède, Ajax & Mérion
S'illustreront sans vous sous les murs d'Ilion.

ACHILLE.

Patrocle ? où sommes-nous ? que venons-nous d'en-
tendre ?
Ah ! de vous adorer qui pourroit se défendre ?

Par quel charme nouveau, je me sens attirer !
C'est peu de vous chérir, il faut vous admirer.
Atride ! mon courroux s'accroît par cette estime.
Ce n'est que d'aujourd'hui que je sens tout ton crime.
Ta politique envain crût triompher de moi ;
Tu me livres ici des armes contre toi.
Et toi, cruel ami, qui déchires mon ame !
Rends-toi ; viens seconder le desir qui m'enflamme.
Viens ; je prétends qu'heureux entre tous les mortels,
Achille de tes mains la reçoive aux autels ;
Et qu'à tes yeux la foi que ma bouche lui jure,
Couronne dans Larysse une vertu si pure.

PATROCLE.

Non, non. C'est aux remparts que je prétends aller.
L'honneur, l'honneur m'appelle, & m'y verra voler.
Achille ! trop long-temps j'ai servi ta colere ;
J'ai partagé l'affront qu'Atride osa te faire ;
De son camp, comme toi, je me suis séparé :
Mais Atride est soumis ; son crime est réparé.
La Patrie à son tour me demande vengeance.
Je ne balance plus ; je cours à sa défense.
Je vais parmi le fer, la flamme & les combats ;
Chercher, en la servant, la gloire ou le trépas.
Illustre Briséis, que l'honneur seul anime !
C'est à vous que j'en fais le serment magnanime.
Adieu !

ACHILLE.

Qui, toi ! me fuir ? tu l'aurois projeté ?
Quitte un fatal dessein.

PATROCLE.

Le sort en est jeté.

Je ne te presse plus ; je fais quelle est ta haine ;
Je connois ta valeur , & quel serment l'enchaîne ;
Mais moi qu'un tel lien n'arrête point encor ,
Pour rendre Achille aux Grecs , je vais combattre
Hector.

Peut-être est-il resté sur la rive Troyenne
Quelque débris de gloire échappée à la tienne.
La carrière est ouverte , & m'invite à rentrer ;
Patrocle à ton défaut la doit seul illustrer.
Le compagnon d'Achille en aura le courage ;
Suivi de ce grand titre , & d'un si beau présage ;
Mes cris vont rappeler aux bords du Simois ,
Nos guerriers trop long-temps dans l'opprobre
assoupis.

Osons sur tous les noms célèbres dans l'histoire ,
Osons sur le tien même élever ma mémoire !
Vous ! qui montrez la gloire à mes yeux éblouis ,
Vous dont j'entends la voix , Dieux puissants , je vous
suis !



SCENE VII.

ACHILLE, BRISEIS.

ACHILLE.

ARRÊTE!... il fuit ! Madame, ah ! c'est vous
que j'implore

Rappelez mon ami, s'il en est temps encore !
Sans Patrocle & sans vous je ne puis être heureux ;
Mon destin désormais dépendra de vous deux.
Unissons nos efforts ; courons à sa poursuite.

BRISÉIS.

Allons plutôt hâter sa généreuse fuite.

FIN du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PRIAM, BRISES,

BRISES.

Vous verrez Briséis.

PRIAM.

Qu'elle tarde à venir !

Je la verrai , dis-tu ! qui peut la retenir ?

Que fait Achille ?

BRISES.

En proie au trouble qui le presse,
Il accuse les Dieux, son ami, sa tendresse,
Et ce cruel départ qu'il n'a pu retarder.
La seule Briséis ose encor l'aborder.
Elle étale à ses yeux le prix de la victoire;
L'imprudente lui montre Hector couvert de gloire;

Les Troyens dans son camp tout prêts à l'outrager,
Ses guerriers murmurants , & Patrocle en danger.

Je m'approche , & cachant le dessein qui m'amene :
» Rendez - vous , ai - je dit , vers la tente prochaine.
Elle vient. Laissez - moi sonder ses sentimens.

P R I A M.

Va ; prépare son cœur à ces grands changements.

Priam sort.

SCENE II.

B R I S E S , B R I S E I S .

B R I S E S .

Vous , à qui long-temps j'ai tenu lieu de pere ,
Approchez , Briséis ! vous m'êtes toujours chere.
Objet infortuné de mes plus tendres soins ,
Je puis donc en ce jour vous parler sans témoins.
Les Dieux changent le cours de votre destinée ;
De grands événements marquent cette journée ;
Sur vos projets présents , comme sur l'avenir ,
Ma fille ! il me tardeoit de vous entretenir.

BRISEÏS.

Parmi les soins divers, le trouble, les allarmes ;
La rupture & la paix, les traités & les armes ;
Mon pere ! car ce nom toujours me sera doux :
Trop long-temps Briséïs a gémî loin de vous.
Mes parents, que jamais ne connut mon enfance ,
Et dont seul dans mon cœur vous remplacez l'absence ;

Mes parents , s'il en est que je dusse implorer ,
Ignoroient mon malheur, ou vouloient l'ignorer.
Errante & sans soutien, captive & sans Patrie,
A mon premier vainqueur indignement ravie ,
Passant des fers d'Achille en ceux d'Agamemnon ,
Sans changer de destin, je changai de prison.
Le Ciel en ce grand jour semble oublier sa haine ;
Comme votre esclavage , il a brisé ma chaîne ;
Il venge de nos fers l'affront injurieux ;
Achille enfin m'épouse à la face des Dieux.
Ainsi, quittant bientôt les rives du Scamandre ;
Aux bords Tessaliens nos vaisseaux vont descendre ;
Je vais bientôt régner sur vingt peuples divers ,
Et, fille de Thétys, franchir les vastes mers.
Seul , de tous les Troyens, ne craignez plus
Achille ;

Si Pergame est détruit, Laryssé est votre asyle.
Vivez pour voir finir vos malheurs & les miens ,
Et présidez vous-même à de si beaux liens.

Vous gémissiez, Seigneur ! & malgré tant de gloire...

BRISES.

Ces liens sont affreux ; perdez - en la mémoire.
Rompez, rompez des nœuds que le crime a tissés.

BRISEIS.

Qu'entends - je ? je frémis !

BRISES.

Vous frémirez bien plus.
Cet hymen n'est qu'horreur, impiété, parjure.

BRISEIS.

Qui peut - il offenser ?

BRISES.

Les Dieux & la Nature.

Vous outragez enfin par ces nœuds criminels,
Les droits sacrés du sang, & tous ceux des mortels.

BRISEIS.

Qui, moi ? les droits du sang ! eh ! les puis - je
connoître ?

En seroit - il pour moi ? fais - je qui m'a fait naître ?

Quoi ! vous-même, Seigneur, ne me disiez - vous pas

Que victime en naissant, dévouée au trépas,

Triste jouet de l'onde, & rebut du naufrage,

J'allois périr sans vous sur un rocher sauvage ?

Sais - je enfin rien de plus des auteurs de mes jours,

Que leurs vœux pour ma mort trompés par vos
secours ?

LE

Le sang n'a point de droits dont mon cœur ne s'offense;
Je ne connois que ceux de la reconnoissance.

Croirai-je les trahir, quand, libre de mes fers,
Et vengeant nos affronts aux yeux de l'Univers,
Du plus grand des héros épouse couronnée,
Je relève mon sort & votre destinée?

Quels Dieux par Briséis sont alors offensés?

B R I S E S.

Ces liens sont affreux, vous dis-je; frémissez!
Il est temps de lever le voile impénétrable
Qui couvrit de vos jours la source déplorable.
Victime du destin, jouet de ses rigueurs,
Hélas! vous ignorez vos plus cruels malheurs.
Ils avoient précédé l'instant qui vous vit naître.
Sans horreur aujourd'hui pourrez-vous les connoître?
Comment en soutenir le récit accablant?

Quels secrets! je frissonne en vous les révélant.

Même avant le berceau, proscrire, infortunée,
A trahir votre sang vous futes destinée.

Le premier de vos jours, fut un jour de douleur,

Un Oracle cruel en consacra l'horreur.

D'un frère glorieux sœur & sujette impie,

Vous dutes ou périr, ou menacer sa vie.

De la vôtre la Parque alloit trancher le cours.

Vous futes exposée... & si par mon secours;

Vous jouissez encor du Ciel qui nous éclaire;

Tremblez! il vous forma pour servir sa colere,

D

Instrument malheureux de ses desseins secrets ,
Vous n'avez point trahi ses barbares arrêts.
Eh bien ! de ses rigueurs accomplissez le reste ,
Allez justifier son oracle funeste.
Mais que dis-je ? quel coup n'avez-vous point porté ?
Que manque-t-il encore à votre impiété ,
Quand poursuivant le cours de vos destins contraires ,
Vous acceptez la main qui massacra vos freres !
Vous soupirez ! des pleurs obscurcissent vos yeux !
Pleurez , fille des Rois !

BRISÉIS.

Où suis-je ! justes Dieux !

BRISÉIS.

Les temps sont arrivés. Commencez à connoître
Ces Rois , ces demi-Dieux qui vous ont donné l'être.
O fille des héros de l'antique Ilion !
Reste du sang de Trés & de Laomédon.
Rejeton malheureux d'une auguste famille !
Embrassez votre pere !



SCENE III.

PRIAM, BRISES, BRISEIS,

PRIAM.

O mon sang ! ô ma fille !

BRISEIS,

O mon pere ! ô mon Roi ! ... frappez ! qu'attendez-vous ?

Frappez la sœur d'Hector , tremblante à vos genoux,
Daigne rendre à la mort une triste victime.

Elle a trahi son sang ; elle expiera son crime.

PRIAM.

O chere Hyppodamie ! épargne mes douleurs.
Perdons le souvenir de nos premiers malheurs.
Mon ame s'ouvre entiere aux transports que j'éprouve,
Le Ciel est appaisé , puisque je te retrouve.
Les Dieux daignent enfin suspendre mes regrets ;
J'oublie en ce moment tous les maux qu'ils m'ont
faits.

O triste sœur d'Hector ! ô fille toujours chere !

Sais-tu combien de pleurs tu coûtas à ton pere !

Dij

Je n'en verserai plus. Le Ciel finit leur cours ;
Et tu vas rendre heureux ces derniers de mes jours.
Seule tu vas changer ma fortune cruelle ,
Et calmer sa rigueur . . . qui dût être éternelle ?
Briséis ! conçois - tu le juste étonnement ,
Les plaisirs qui suivront ce grand événement ;
Quand aux premiers Troyens que m'offrira leur zèle ;
Ma bouche annoncera cette heureuse nouvelle.
Peins-toi leur allégresse ; & peins-toi , même encor ,
Les transports de la Reine , & ceux de mon Hector.
Hâtons - nous , cher Brisès ! allons porter dans Troye
La joie & les plaisirs où mon ame est en proye.
Suis - moi ; ne tardons plus.

BRISÈS.

Seigneur ! où courez - vous ?

Quel trouble vous égare en des moments si doux ?
Infortuné Monarque , & plus malheureux pere ,
Vous retrouvez à peine une fille si chere ;
A peine le destin la remet sous vos loix ;
Et vous allez la perdre une seconde fois !
Déguisez , réprimez cet excès de tendresse.
Trompez également les Troyens & la Grèce ;
Et d'Ulysse & des siens craignez les trahisons ;
Sur-tout du fier Atride , écarter les soupçons.
Eh ! de quel prix alors racheter votre fille ?
Quels efforts la rendroient aux pleurs de sa famille ;
Si ce fatal secret , qu'on ne peut trop céler ,
Aux Grecs , avant la nuit , alloit se dévoiler ?

PRIAM.

Les Dieux qui m'ont rendu cet objet de mes larmes,
 Sans doute, cher Brisès ! t'inspirent ces allarmes.
 Ils ont parlé, ma fille ! & leur ordre sacré,
 A votre oreille en vain ne s'est pas déclaré.
 Renfermez ces secrets ; & quand la nuit propice
 Va couvrir & les Grecs, & les ruses d'Ulysse,
 Nous vous verrons sans peine échapper de ces lieux,
 Et rentrer dans les murs élevés par les Dieux.
 Si ces Dieux bienfaisants, secondant notre audace,
 A ma triste vieillesse accordent cette grace,
 J'atteste leurs autels, aux serments consacrés,
 De rendre Hélène aux Grecs contre elle conjurés.
 Cessez, guerre funeste, & d'une paix durable,
 Resserrons à jamais le lien desirable.
 Grèce, reprends le bien que j'ai trop défendu,
 Et rends-moi seulement celui que j'ai perdu !
 Oui, je vais tout tenter pour enlever ma fille,
 Aux mains du meurtrier de toute ma famille.
 Car je ne pense pas qu'un tigre furieux,
 Tout couvert de ton sang, puisse plaire à tes yeux.
 Non, ton cœur envers moi ne sera point perfide.
 Jure donc de quitter ce vainqueur homicide,
 De rejeter ses feux, de détester son nom,
 De lui taire le tien, de revoir Ilion.
 Parle. Le promets-tu, ma chère Hyppodamie ?

BRISÈS.

Seigneur ! ... je promets tout ; disposez de ma vie !

BRISES.

Achille va venir , il faut vous séparer.

PRIAM.

Adieu ! songe aux serments que tu viens de jurer.

BRISEIS.

Vous me quittez ! mon pere !

SCENE IV.

BRISEIS *seule.*

H H

HÉLAS ! tout m'abandonne,
 Que vais-je devenir ? quelle horreur m'environne !
 Qui suis-je ? qu'ai-je appris ? quelle affreuse clarté !
 Grands Dieux ! replongez-moi dans mon obscurité...
 Ou de mon ame au moins , bannissez la mémoire
 Des instants plus heureux , & marqués par la gloire ,
 Où le fils de Thétys , au bord Thessalien ,
 Dût pour jamais unir & son sort & le mien.
 Hélas ! de quel espoir mon ame possédée
 Formoit de cet hymen la douce & frêle idée !
 Ne reviendrez-vous plus pour calmer ma douleur ,
 Temps heureux , où du moins j'ignorois mon mal-
 heur ?

Mais où t'égarés-tu, sœur & fille parjure ?
Tous les vœux que tu fais outragent la Nature.
Mon trouble & ma terreur croissent à chaque pas.
Que vois-je ? Achille armé ! que lui dirai-je , hélas !

SCÈNE V.

BRISEIS, ACHILLE.

ACHILLE *en habit de combats.*

MLADAME, triomphez du pouvoir de vos charmes ;
Ils ont contraint Achille à reprendre les armes.
Ce fer du sang Troyen va se rougir encor ;
Adrafte par mon ordre est allé vers Hector.
Dans la plaine avec lui , je vais bientôt descendre ;
Dans une heure il m'attend aux rives de Scamandre.
Nos traités sont rompus , je les ai violés ;
Il faut combattre Hector , puisque vous le voulez ;
Pardonnez si tantôt je tardois à vous croire.
Ma résistance même ajoute à votre gloire.
Je vais ... mais quel ennui vous trouble en ce mo-
ment ?

Quel triste adieu , Madame , emporte votre amant ?

Div

Eh ! quoi ? vos yeux sur moi ne se tournent qu'à
peine !

Au nom de cet hymen , dont l'attente est prochaine ,
Au nom de cet espoir dont j'aime à me remplir ,
Qu'un regard...

BRISEIS.

Cet hymen est loin de s'accomplir ;
Seigneur !

ACHILLE.

Que dites-vous !

BRISEIS.

L'injuste destinée
Des plus cruels revers marqua cette journée.
Mon malheur me condamne à d'éternels ennuis.

ACHILLE.

Qu'entens-je ?

BRISEIS.

Jour funeste !

ACHILLE.

Achevez !

BRISEIS.

Je ne puis.

ACHILLE.

J'entends ; j'ai mérité toute votre colere ;
Je devois n'aspirer , ne songer qu'à vous plaire ;
J'ai dû , mettant ma gloire & ma haine à vos pieds ,
Verser soudain le sang que vous me demandiez ;

Il falloit à l'instant combler votre espérance.
Eh bien ! je vais , je cours réparer cette offense,
Adieu !

BRISEIS.

C'en est donc fait ... quoi ? Seigneur , vous partez !

ACHILLE.

Vous le voulez , Madame , & j'y vole...

BRISEIS.

Arrêtez.

Ah ! Seigneur , épargnez mes mortelles allarmes.

ACHILLE.

Achille va combattre , & vous versez des larmes !

Ah ! bientôt à vos yeux cet Achille vainqueur ,

Couvert du sang d'Hector...

BRISEIS.

Vous me percez le cœur !

ACHILLE.

Veillé-je ? n'est-ce point un songe qui m'abuse ?

O Ciel ! est-ce bien moi que votre bouche accuse ?

Moi , qui pour satisfaire à votre volonté ,

Ai brisé des serments le lien redouté ?

De quel crime envers vous soupçonnez - vous mon
ame ?

BRISEIS.

Que ne puis-je parler !

ACHILLE.

Hector m'attend , Madame.

BRISÉIS.

Seigneur... hélas ! du moins , différez un moment,

ACHILLE.

Que penseroit Hector de mon retardement ?

J'ai déjà trop long-temps différé pour ma gloire.

Cependant vous voulez... grands Dieux ! puis-je se
croire ?

Briséis ! savez-vous ce que vous proposez ?

BRISÉIS.

Ah ! je sais que je meurs , si vous me refusez.

Périssent les combats qu'à jamais je déteste !

Apprenez qu'en ce jour un Oracle funeste ,

Un Oracle pour moi plus triste que la mort ,

M'a rendu mes parents m'a révélé mon sort.

Mais un ordre sacré qu'il faut que je révere ,

Me force à tous les yeux d'en voiler le mystère.

Seigneur ! qu'il vous suffise aujourd'hui de savoir

Que chérir cet Hector est mon psemier devoir ;

Que pour sa vie enfin je donnerois la mienne ;

Que mon sang est à lui , que je naquis Troyenne.

ACHILLE.

Vous , Troyenne ! & c'est vous qui vouliez son trépas ;

Contre Hector aujourd'hui vous seule armez mon bras.

BRISÉIS.

Puissé-je chez les morts descendre la première !

Tournez , tournez sur moi cette arme meurtrière.

Qu'elle épuise mon sang , comme elle a commencé...

Ce n'est pas d'aujourd'hui que vous l'avez versé !

Mes freres généreux , dont Troye arma le zèle ,
 Ont péri sous vos coups , en combattant pour elle.
 Briséis plus long-temps ne sauroit les trahir...
 Elle a même promis , Seigneur , de vous haïr.
 Mais dussé-je paroître offenser la Nature ,
 Dût une mort soudaine expier mon parjure ,
 C'est le seul des serments que je veux violer ;
 Et c'est ce qu'en tremblant j'ose vous révéler.
 A ma priere hélas ! serez-vous inflexible ?
 Votre cœur à ma voix , sera-t-il insensible ?
 Songez qu'Achille un jour dût être mon époux.
 Vous ne répondez rien ?... Je tombe à vos genoux !
 Je veux les arroser , les baigner de mes larmes.
 Et si mon désespoir a pour vous quelques charmes ,
 S'il faut , cruel ! enfin que vous me refusiez ,
 Cet instant va me voir expirer à vos pieds.

ACHILLE.

A part.

Grands Dieux ! souffririez-vous que ma gloire
 trahie....

A Briséis.

Ah ! que demandez-vous ?

BRISÉIS.

Je demande la vie.

Que vois-je ? dans vos yeux un doux espoir me fuit !
 Mais soudain , quel nuage ?... ah ! tout mon bonheur
 fuit !

ACHILLE.

Briseïs ! il faut donc . . . O Ciel ! que dois-je faire ?

BRISEIS.

Eh bien ! C'est trop cacher un funeste mystère.
Apprenez des secrets trop long-temps inconnus....



SCENE VI.

ACHILLE, BRISEIS, ULISSE.

ULISSE.

ACHILLE! Hector triomphe; & Patrocle n'est plus!

ACHILLE.

Dieux!

BRISEIS.

Qu'entends-je?

ULISSE à *Achille*.

La Mort a fermé sa paupière;
La Gloire a terminé sa brillante carrière.
A peine ce Héros avoit quitté ces lieux;
Hector s'avance à lui la fureur dans les yeux.
Hector croit voir Achille, & d'un ton de menace:
« Viens, dit-il, recevoir le prix de ton audace.
Patrocle ne répond que par un trait lancé,
Qui dans l'air... Mais lui-même il tombe terrassé;
Et par le fier Hector immolé sans défense,
Il s'écrioit: Achille! & demandoit vengeance.
Il l'obtiendra sans doute; & je vais de ce pas
Exciter tous les Grecs à venger son trépas.

SCENE VII.

ACHILLE, BRISEIS.

ACHILLE.

Tu n'est plus! ô Destin! ô Fortune ennemie!
Mais je verse des pleurs; & Patrocle est sans vie!
Erendu sur l'arene, il attend un vengeur.
Ami! je le serai; j'en jure ma fureur!
Je dois une victime en tribut à ta cendre;
Tu demandes son sang, & je vais le répandre.

BRISEIS.

Ah! plutôt; qu'en mon sein votre fer soit plongé!
Vous ne m'écoutez plus!

ACHILLE.

Patrocle, sois vengé!

FIN du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PRIAM, ULISSE.

PRIAM.

EST-CE toi, Briséis? viens rassurer ton Pere.
Qu'en ces cruels moments ta présence m'est chère!
Aux pottés de ce camp des soldats furieux
Ont présenté leurs dards & la mort à mes yeux?
Qui leur fait violer tous les droits qu'on révere?
Suis-je libre ou captif? que faut-il que j'espere?
Tout en ces lieux conspire à me remplir d'effroi.
Achille des serments trahiroit-il la foi?
On dit qu'il s'est couvert de ces fatales armes,
Qui cent fois dans nos rangs ont semé les alarmes;
Par ton silence, hélas! ce bruit trop confirmé...

BRISÉIS.

Il est trop vrai, Seigneur; Achille s'est armé!

PRIAM.

Dieux cruels ! ôtez-moi ce reste de lumière.
 Précipitez le cours de ma triste carrière.
 Pourquoi me réserver à de nouveaux malheurs ?
 O sort ! n'avois-je point épuisé tes rigueurs ?
 Ainsi, de nos traités Achille rompt la chaîne !
 Les Dieux de ce cruel ont ranimé la haine !...
 Ah ! ma fille ! tes yeux ont su toucher son cœur ;
 C'est à toi de fléchir sa barbare fureur.
 Fais-lui voir à ses pieds sa Captive tremblante ;
 Emprunte l'éloquence & les pleurs d'une Amante.
 Implore pour un frere un vainqueur généreux.
 Je ne te parle plus de détester ses feux.
 Sauve Hector & tes murs de sa rage funeste ,
 De ton sang malheureux conserve ce qui reste.
 Oublions le passé, ma haine s'y résout ;
 Qu'Hector vive ; à ce prix , je veux pardonner tout.
 Tu ne me réponds point ; je te vois interdite.
 Parle ; qui peut causer le trouble qui t'agite ?
 Instruis-moi , je le veux.

BRISEIS.

*à part.**haut.*

Que lui dire ? ... Ah tremblez !

PRIAM.

N'importe. Apprends-moi tout.

BRISEIS.

Nos malheurs sont comblés !

PRIAM.

PRIAM.

Que dis-tu ? Satisfais ma triste inquiétude.
De quel nouveaux revers?...

BRÉSEIS.

Apprenez le plus rude :
Patrocle est mort , Seigneur ; l'oracle est accompli ;
Achille va combattre ; & mon sort est rempli.

PRIAM.

Ah ! c'est trop en un jour essuyer de disgraces.
Non. Je n'attendrai point l'effet de vos menaces ,
Présages effrayans d'un sinistre avenir ,
Par une prompte mort il faut vous prévenir.

BRISEIS.

C'est moi qui de vos maux ai rempli la mesure.
Punissez votre fille ; & vengez la nature.
De l'antique Ilion & la gloire & l'appui ,
Le magnanime Hector va périr aujourd'hui.
Votre fils va périr ; & sa sœur criminelle ,
Indigne rejeton d'une tige si belle ,
Des plus affreux destins accomplissant le cours ,
A suscité le bras qui va trancher ses jours.
Qu'attendez-vous ? frappez !

PRIAM.

Va , tu m'es toujours chere.

BRISEIS.

Hector est votre fils.

PRIAM.

Ne suis-je pas ton pere ?

E

Cesse de déchirer tous mes sens attendris.
Hector & Briséis me sont du même prix.
J'excuse tes erreurs; ton remords les efface.
N'accusons que le Ciel du coup qui nous menace.

BRISEIS.

Dieux! que n'ai-je prévu ma honte & mes regrets.
Mais il falloit remplir vos injustes decrets....
Non. De cette rigueur le Ciel n'est point capable.
Que dis-je? à mes desirs il se rend favorable.
Je ne m'abuse point; vous m'inspirez, grands Dieux;
Vous remplissez mon cœur, vous éclairez mes yeux!
C'est vous qui m'appellez aux rives du Scamandre,
Aux lieux où tant de sang est près de se répandre.
J'y cours; & par mes cris, mes sanglots & mes pleurs,
Je vais de ces cruels suspendre les fureurs.
Leurs cœurs ne seront point fermés à ma priere.
Des mains de mon amant je sauverai mon frere.
Retenus en secret par de tendres liens,
Leurs homicides bras rencontreront les miens;
Ou s'ils m'osent braver, leur barbare furie
Ne pourra s'assouvir qu'en m'arrachant la vie.

Elle sort.



SCENE II

PRIAM *seul.*

MA fille! ... elle me fuit. O crainte! ô foible espoir!
Qui m'apprendra les maux que je n'ose prévoir?
Hélas! tout m'abandonne au trouble qui me presse:
Un noir pressentiment alarme ma tendresse.
Ce présage cruel que je ne puis bannir,
Egare mes esprits dans un triste avenir.
Briséis! cher Hector! malheureuse famille!
Que deviendra mon fils? reverai-je ma fille?



SCÈNE III.

PRIAM, BRISES.**PRIAM.**

MAIS j'apperçois Brisès. Est-ce fait de ton Roi?

BRISES.

Vivez, vivez, Seigneur; & calmez votre effroi;
Tous les Dieux à la fois protègent votre Empire.

PRIAM.

O Ciel! qu'entends-je? acheve. Hector?...

BRISES.

Hector respire;

PRIAM.

Les Dieux me le rendroient!

BRISES.

Achille furieux

Couroit à la vengeance au sortir de ces lieux.

Les éclairs sont moins prompts, la foudre est moins
soudaine.

Déjà de la Troade il a vu fuir la pleine.

Il se présente aux bords à jamais révérs,

Où le Xante immortel roule ses flots sacrés.

Hector au même instant paroît sur l'autre rive.
 Achille en frémissant, voit sa rage captive;
 Et redoublant sa haine à l'aspect de Héros,
 Terrible, & tout armé, se plonge dans les flots.
 De cette audace altière Hector même s'étonne.
 Achille disparoît; l'onde écume & bouillonne.
 Bientôt il se remontre; & paroît à nos yeux
 Tel qu'on peint les Titans armés contre les Dieux.
 Tous ces Dieux conjurés pour venger leur rivage,
 D'accord avec les flots combattoient son passage.
 Achille loin de lui par l'orage entraîné,
 Repousse, mais en vain, le torrent mutiné.
 Un choc nouveau le presse; il chancelle, il succombe;
 Il rappelle sa force, il résiste, il retombe.
 Il voit encor briser ses efforts superflus;
 Un bruit même s'élève: » Achille ne vit plus!
 Mais tandis qu'à l'envi les défenseurs de Troye
 Se livrent aux transports d'une indiscrete joye;
 O surprise! ô prodige! Achille audacieux
 Surmonte la tempête, & le fleuve, & les Dieux.
 Ce n'est plus un Mortel échappé du naufrage,
 C'est Achille vainqueur qui s'élance au rivage.

PRIAM.

Ciel! & mon fils?

BRISES.

Hector, en ce moment fatal,
 Avec moins de fureur, montre un courage égal.

E iij

L'un par l'autre excités, ces rivaux intrépides
Mesurent fierement leurs glaives homicides.
Une même valeur semble guider leurs bras.
Tous deux cherchent la gloire, & courent au trépas.
La Victoire hésitoit; la Déesse inhumaine
Alloit enfin pencher sa balance incertaine;
Mais un Dieu plus propice en ordonne autrement,
Et le Sort qui fait tout, change l'événement.
Un trait part de nos rangs. Son atteinte émoussée
Par le casque d'Achille est au loin repoussée.
Les airs sont aussi-tôt couverts de mille dards.
Les Grecs sur les Troyens fondent de toutes parts.
Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie;
Mes yeux ont vu combattre, & l'Europe, & l'Asie.
Neptune arme pour Troye, & Junon pour Argos,
Tout ce que la Nature a produit de Héros.
La fuite à la terreur ne permet plus d'azyle;
Tout Troyen est Hector, & tout Grec est Achille.
Achille & son rival dans la foule perdus,
S'appellent à grand cris, & ne se trouvent plus.
Sans doute un Dieu plus fort les trouble & les égare.
Béni soit à jamais le Ciel qui les sépare;
Et qui ne permet pas à la Parque en courroux
D'étendre sur Hector ses homicides coups!

PRIAM.

N'en doutons point, Brisès; un Dieu prend sa défense.
Je reverrai mon fils; j'en reprends l'espérance.

TRAGÉDIE.

O Brisès! de ton Roi conçois-tu les transports?
Le Sort, du fier Achille a trompé les efforts.
Va, cours vers Briséis. Peins-lui mon allégresse.

Brisès sort.

Seul.

Oui, les Dieux ont voulu consoler ma vieillesse.
Mon bonheur désormais... Dieux! qu'est-ce que je voi?
Où sui-je, ô Ciel! Achille!... ô foudre, écrase-moi!

SCENE IV.

PRIAM, ACHILLE.

PRIAM.

BARBARE! d'où viens-tu, tout fumant de carnage?
Qu'as-tu fait de mon fils?

ACHILLE.

Ce qu'en a fait ma rage!

Pere du meurtrier du Héros que jamais!
Si ma main a puni ses barbares forfaits?
Quels secours l'auroient pu soustraire à ma vengeance?
Pensois-tu que cent bras armés pour sa défense,
Et les flots mutinés, & tous les Dieux unis
De ma juste fureur pussent sauver ton fils?

E iv

BRISEIS,

Le Xante a vainement arrêté mon courage ;
Au travers de ses flots je me suis fait passage.
Hector ma bientôt vu revoler sur ses pas.
Ce fer l'a détrompé du bruit de mon trépas.
J'ai terrassé ton fils. Mon bras de sang avide,
S'est mille fois baigné dans celui du perfide.
Enfin las de r'ouvrir & d'épuiser son flanc,
Autour de ses remparts je l'ai traîné mourant ;
Et pour mieux insulter au Défenseur de Troye.
Des vautours dévorans je l'ai laissé la proie. *
Pour venger mon ami, dont le sang fume encor,
Voilà ce que j'ai fait du malheureux Hector.
Que ne puis-je, Patrocle, au gré de ton attente,
Immoler Troye entière à ton ombre sanglante !

PRIAM.

Toi ? le sang de Pelée, ou celui de Thétys ?
Opprobre des Héros ! non, tu n'es point leur fils.
Le flambeau de la rage éclaira ta naissance ;
La haine te reçut des mains de la vengeance.
Les flancs de l'hydre affreuse, ou le Styx en fureur
Te vomirent au jour, pour en être l'horreur.
O monstre ! as-tu bien pu d'un récit sanguinaire
Oser soullier ainsi les oreilles d'un pere.
Me peindre mon Hector sous ton glaive expirant,
Et t'offrir à mes yeux tout couvert de son sang !

* Iliade. liv. X.

Triomphe de mes pleurs, infernale furie !
O Mort ! viens m'enlever de sa présence impie ;
Délivre mes regards d'un aspect odieux.

ACHILLE.

Ah ! c'est trop retenir mes transports furieux ,
Et ma rage...

SCENE DERNIERE.

PRIAM, ACHILLE, BRISES.

BRISES.

Ou t'emporte une aveugle colere ?
Amant de Briséis ! épargne au moins son pere.

ACHILLE.

Qu'entends-je ? lui , son Pere ! ô coup affreux du sort !

BRISES.

Barbare , viens la voir expirer près d'Hector.

PRIAM.

Ma fille !

ACHILLE.

O désespoir ! Hector étoit son frere !
Le voilà donc connu , ce funeste mystère.
Tonpez sur moi , grands Dieux !

PRIAM.

Ma fille expire ; ô Ciel !

J'ai perdu Briséis ! ... eh bien ! tigre cruel !
 Ta vengeance implacable est-elle satisfaite ?
 Non. Puisque je respire , elle reste imparfaite ;
 Il manque une victime à ton inimitié . . .
 Tu frémis ! est-ce à toi de sentir la pitié !
 Épuise , épuise un sang où ta main s'est plongée.

ACHILLE.

Poursuis ; venge sur moi la nature outragée.
 Venge Hector par sa sœur , & ton cœur par le mien.
 Accrois mon désespoir par l'image du tien.
 J'ai fait couler tes pleurs ; j'en verse davantage.
 C'est sur moi qu'ont porté tous les traits de ma rage.
 Briséis !

PRIAM.

Aux remords ton cœur semble s'ouvrir !
 Quels sont donc mes malheurs , s'ils ont pu t'attendrir !

BRISÉS à Priam.

Seigneur , puisque les Dieux ont fléchi sa colere ,
 Briséis dans son cœur doit parler pour un frere.
 Aux honneurs du bucher votre fils attendu ,
 Aux larmes des Troyens n'est point encor rendu.
 Songez , songez qu'Hector , privé de funeraillles ,
 Reste en proie aux vautours au pié de ses murailles.
 Souffrirez-vous qu'un fils ? ...

PRIAM.

Tu déchires mon cœur !

BRISES.

Joignez vos pleurs aux miens pour toucher son vain-
queur ;

Achille ! à la pitié , laisse attendrir ton ame.

Ce n'est plus cet Hector portant par-tout la flamme ;

Ce n'est plus ce guerrier , ce fils victorieux ,

Que suivoient aux combats la terreur & les Dieux ;

Ce n'est plus ce héros , l'appui de Troye entiere...

C'est Hector au tombeau que te demande un pere !

PRIAM.

O Nature ! je cède à ton pouvoir sacré.

Achille ! écoute un pere au désespoir livré.

J'ai perdu par toi seul , par ce fer que j'abhore ,

Ce fils que ma douleur te redemande encore.

Ta main , ta main barbare a comblé mes malheurs ;

Elle est teinte du sang qui fait couler mes pleurs !

La Nature en mon ame a gravé cet outrage ;

Elle excitoit un pere à défier ta rage.

Ce même amour , Achille , est encor le plus fort.

Reconnois son empire à ce cruel effort.

J'embrasse tes genoux ! que cette main funeste ,

De mon fils qui n'est plus me rende au moins le reste.

Permetts-nous de porter ces gages précieux

Au tombeau qu'à sa cendre ont laissé ses yeux.

Une noble pitié n'est point une foiblesse ;

Accorde cette grace à ma triste vieillesse.

ACHILLE.

Va, pere infortuné ! ne crains plus mon courroux.
J'ai fait tous tes malheurs, & je les ressens tous.
Porte dans Iliou, va rendre à ta famille
Les cendres de ton fils, & celles de ta fille.
Qu'en un même tombeau la mort tienne enfermé,
Tout ce qui te fut cher, & tout ce que j'aimai.
Revois tes murs encor.

PRIAM.

Triste & funeste joie !

ACHILLE.

Allons chercher la mort qui m'attend devant Troye !

FIN du cinquieme & dernier Acte.

ATA X,
TRAGÉDIE.

Et quid facundia posset
Tum patuit ; fortisque viri tulit arma diserrus.
Et l'Eloquence alors triompha du Courage.

OVIDE.

SECONDE EDITION.

PERSONNAGES.

AJAX.

ULISSE.

AGAMEMNON.

PENTHESILÉE.

ANTÉNOR.

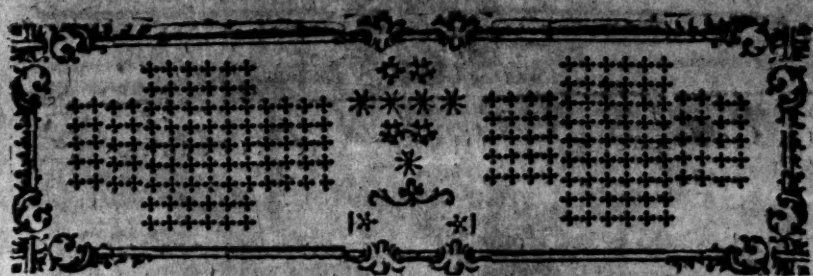
HERSILE.

ARCAS.

EURYBATE.

Suite.

La Scene est devant Troye.



A J A X ,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PENTHESILÉE, HERSILE.

HERSILE.

O Reine ! où courez - vous ? quoi ? lorsque tout
sommeille ,

Un soin toujours nouveau vous trouble & vous éveille !
La nuit sur tous les yeux verse encor ses pavots.

PENTHESILÉE.

Ah ! mon cœur est - il fait pour goûter le repos ?

Quand Memnon ne vit plus, tu condamnes mes larmes !

Amante sans espoir, & guerrière sans armes ;
Prisonnière en ces lieux, où j'ai porté l'effroi,
Plaisirs, gloire, repos, tout est perdu pour moi !

HERSILE.

Mais, Madame, un faux bruit vous abuse peut-être :
Memnon peut dissiper les regrets qu'il fit naître ;
Peut-être en ce jour même un rapport plus certain...

PENTHESILÉE.

Non, mon époux n'est plus ; tu me flattes en vain.
Hersile, c'en est fait, ma disgrâce est comblée :
Eh ! quelle attente encor flattoit Penthesilée !
Dans ce combat sanglant, où le fils de Thétys ;
Vainqueur, a succombé sous le fer de Pâris,
Où du barbare Ajax, je devins prisonnière ;
J'ai vu Memnon mourant couché sur la poussière ;
Témoin infortuné de mon cruel destin,
Lever sur moi les yeux... les refermer soudain !
Et ton zèle aujourd'hui veut que la renommée
M'ait du bruit de sa mort faussement allarmée ;
Que privée à jamais du plaisir de le voir,
Crédule, je nourrisse un inutile espoir.

HERSILE.

Eh bien ! abandonnez cette douce espérance.
Des destins irrités accusez l'inclémence.

J'approuve

J'approuve ces regrets, ces soupirs, ces sanglots,
Légitime tribut aux cendres d'un héros.

Mais parmi les chagrins que cette perte entraîne,
Auriez-vous oublié les devoirs d'une Reine ?

Songez à ces vertus ; rappelez ces exploits,

Qui d'un Sexe orgueilleux font respecter vos loix.

Vous pleurez un héros que la gloire environne :

Concevez des regrets dignes d'une Amazone :

A votre peuple entier faites-les partager ;

Et si Memnon n'est plus, vivez pour le venger.

PENTHESILÉE.

Oui, je te vengerai, chere ombre que j'atteste !

Je soutiendrai le jour dans cet espoir funeste :

Et je ne sortirai de ces indignes fers,

Que pour venger ma honte aux yeux de l'univers.

Ah ! que ferois-je, Herfile, aux rives de Scamandre ?

J'ai vu Memnon périr, & n'ai pu le défendre.

Où m'emportoit ailleurs la fureur des combats ?

Je n'ai pu, cher Memnon, prévenir ton trépas.

L'impitoyable Ajax, si près de leur aurore,

A moissonné les jours du héros que j'adore !

Tigre altéré de sang ! quand pourra ma fureur,

Eteindre dans le tien ta rage & ma douleur ?

HERSILE.

Ajax puise en vos yeux la fureur qui l'irrite ;

A vous persécuter votre beauté l'excite :

Et malgré votre haine, & malgré vos regrets ;

Vous-même avez flatté ses amoureux projets.

F

Devez-vous espérer qu'il demeure tranquille,
Lui, qui de votre hymen...

PENTHESILÉE.

Lui, m'y contraindre, Hérfile!

Avant qu'un tel lien nous assemble tous deux,
La mort, la mort viendra me soustraire à ses feux.
Ecoute, & désormais connois-moi toute entière.

Je voulois me venger; mais j'étois prisonnière.
Sans armes, sans appui, sans espoir de retour,
Je dépendois d'Ajâx; je flattai son amour;
Mais je lui vendis cher une espérance vaine,
Et mes feintes bontés l'immoloient à ma haine.
Tantôt d'un fier chagrin affectant la rigueur,
Je détruis d'un seul mot son fragile bonheur:
Tantôt d'un front serein recevant son hommage,
Pour l'éloigner de moi, je flatte son courage.

Deux lions furieux ravageoient Ténédos.
Les héros, tu le fais, de Mycène & d'Argos,
Rebutés du péril, renonçoient à la gloire
Qu'offroit à leur valeur une noble victoire:
J'excite à cet exploit mon farouche vainqueur,
Ajâx vole aussi-tôt mériter cet honneur.
Il va bientôt, rempli d'une superbe attente,
Déployer à mes pieds sa dépouille sanglante;
Attester ma parole, & d'un regard cruel,
Me prescrire la loi de le suivre à l'autel....
Et moi, de ses projets je confondrai l'audace;
Je saurai me soustraire au sort qui me menace;

Et bravant le pouvoir d'un vainqueur irrité,
Appesantir le joug où je tiens sa fierté.
Ce superbe tyran, ce courage indocile,
Cet Ajax indompté ; tu le verras, Hérfile,
A mon char enchaîné par un secret pouvoir,
Gémir dans les langueurs d'un éternel espoir.

HERSILE.

Ah ! devez-vous penser qu'une aveugle tendresse
Le ramène toujours au piège qu'on lui dresse ?
L'amour a-t-il sans cesse un bandeau sur les yeux ?
Bientôt vous reverrez un amant furieux,
De vos projets sur vous renversant l'édifice,
S'affranchir des rigueurs dont il fut le complice.
L'imprudence, ou le temps dévoilera votre art,
Il verra son erreur.

PENTHESILÉE.

Il la verra trop tard.

Ma fierté, sa foiblesse, & même cette injure,
Contre tout son dépit en secret me rassure.
L'espoir qui l'a séduit, le trompera souvent ;
Ajax est dans le piège engagé trop avant.
Je vais mettre à profit son indiscrete ivresse ;
Je veux plus loin encore amener sa tendresse.
Quoi donc ? à la terreur on me verroit céder ?
Ah ! je risquerois trop à ne rien hasarder.

Fij

Contre nous dans ce camp , je vois ce qui se passe.

HERSILE.

Je fais qu'on vous redoute :

PENTHESILÉE.

Et moi , qu'on nous menace.

On parle de complots , de sang prêt à couler ;
D'un Oracle inhumain qu'on craint de révéler.
J'ignore quels forfaits Calchas médite , Hersile !
Mais du sein de la tombe on interroge Achille.
Que dis - je ? de nos maux le triste enchaînement ;
Aténor vers les Grecs député vainement ;
L'instant toujours lointain de notre délivrance ;
Le sombre ennui d'Atreïde & son morne silence ;
Ulysse enfin , cruel & perfide en tout temps :
Tout n'offre à mon esprit que noirs pressentimens.
Je vois d'affreux revers ... mais j'ose les attendre :
Le sort peut me poursuivre , & non pas me surprendre.
Il faut qu'Ajax me serve à repousser ces coups.
Assurons-nous d'un Grec pour mieux les perdre tous.
Jettons entre eux & lui des semences de haines :
Rendons & ma vengeance & sa chute certaines.
L'enfer même , l'enfer seconde mes transports.
Puisqu'Achille n'est plus , puisqu'enfin chez les morts ,
Pâris & les destins l'ont forcé de descendre ;
Que les malheurs des Grecs renaissent de sa cendre !
Que son armure ici seme encore la terreur ;
Qu'elle excite des Chefs la jalouse fureur ;

Et que ce même Ajax, du courroux qui m'anime,
Soit l'instrument aveugle, & bientôt la victime!

HERSILE.

Juste Ciel ! quels projets ! j'en frémis ; mais pour vous :

PENTHESILÉE.

Ne plains, ne plains qu'Ajax. Il vient : fui ; laisse-
nous.



SCENE II.

PENTHESILÉE, AJAX, ARCAS.

A J A X.

MADAME, un prompt succès devant vous me ramene.

J'ai combattu pour vous; la gloire étoit certaine.

Fier de vous obéir, j'ai traversé les flots:

J'ai d'un fléau cruel délivré Ténédos.

Aux monstres indomptés dont elle a craint la rage,

J'ai fait sentir le joug, & subir l'esclavage.

Dans ce camp, par mon ordre à ma suite amenés,

A traîner votre char je les ai destinés.

Vous savez quelle attente occupe ma tendresse:

Venez aux yeux des Grecs remplir votre promesse;

Venez, vous soumettant à des liens plus doux,

Dans Ajax triomphant reconnoître un époux.

PENTHESILÉE.

J'ai promis, & mon ame a peine à s'en défendre;

Tant d'épreuves, Seigneur, me pressent de me rendre:

Leur voix se fait entendre à mon cœur agité....

Et trouble un autre espoir, dont il s'étoit flatté.

A J A X.

Ainsi donc, vainement j'ai cru vous satisfaire;
En vain j'ai combattu, j'ai vaincu pour vous plaire!
Par d'éternels délais abusant mon ardeur...

P E N T H E S I L É E.

Eh! quels délais nouveaux ai-je exigé, Seigneur?
Quel soin, quel vain soupçon vous tourmente sans
cesse?

Nous touchons à l'instant qu'a fixé ma promesse.

Vous êtes de mes jours arbitre souverain:

Et le sort des combats vous soumet mon destin.

Quelques vœux que d'Ajx forme la prisonnière;

Vous pouvez refuser d'écouter sa prière.

Je dois, je le fais trop, obéir au vainqueur.

Quels droits enfin croirois-je avoir sur votre cœur?

Je suis votre captive; & les Dieux...

A J A X.

Non, cruelle!

Il vous faut jusqu'au bout prouver mon triste zèle.

Abusez sur mon cœur de ce fatal pouvoir.

Parlez; expliquez-vous: quel étoit cet espoir?

P E N T H E S I L É E.

Peut-être un autre temps me sera plus propice:

N'en parlons plus, Seigneur.

A J A X.

O rigoureux supplice!

Ingrate... au nom des Dieux, Madame, expliquez-
vous.

Eh! quoi? voulez-vous voir Ajax à vos genoux?

F I V

PENTÉSILÉE.

Seigneur! que faites-vous? & quel oubli funeste!

A J A X.

Ah! je fais vos rigueurs; & j'en prévois le reste.
 De votre haine en vain vous couvrez la moitié:
 Je conçois tout l'excès de votre inimitié.
 Content de vous servir, j'étois prêt à tout faire;
 J'eusse immolé ma vie au desir de vous plaire;
 Et vous, ingénieuse à me désespérer,
 Vous me parlez de vœux, qu'il me faut ignorer!
 Ce que vous desirez, vous n'osez m'en instruire!
 Sur mon cœur, dites-vous, vous n'avez plus d'empire!
 Barbare!

PENTÉSILÉE.

Eh bien! c'est trop hésiter en effet.
 Rassurez-vous, Seigneur; vous serez satisfait.
 Puisque vous le voulez, je romprai ce silence.
 Un prix, je l'avoûrai, flattoit mon espérance:
 Penthesilée encor l'ose attendre de vous;
 Vous-même, en me l'offrant, en deviendrez jaloux.
 Votre gloire, Seigneur, loin d'être ici blessée,
 Au succès de mes vœux est même intéressée.
 Le compagnon d'Ajax a vu les sombres bords;
 Le redoutable Achille a passé chez les Morts:
 Mais il laisse après lui cette armure fatale,
 Illustre objet des vœux de la Grèce rivale.
 A quel autre qu'Ajax ces honneurs sont-ils dûs?
 Qui doit les demander quand Achille n'est plus?

Briguez cette dépouille ; & faites-en la vôtre.
 Quel triomphe aujourd'hui nous attend l'un & l'autre :
 Vous , rival de vingt Rois , de l'obtenir sur tous ;
 Et moi , Seigneur , & moi , de la tenir de vous !

A J A X.

Oui , je cède , Madame , au charme qui m'attire.
 A votre volonté , sans doute , il faut souscrire ;
 Sans fruit , peut-être encor , courir à cet honneur ;
 Et toujours différer l'instant de mon bonheur.

P E N T H E S I L É E.

Vos reproches enfin excitent ma colere.
 Vous êtes informé de ce qui peut me plaire ,
 Seigneur. Je veux tenir tout ce que j'ai promis.
 Ma main peut-être à vous ; vous savez à quel prix.

Elle sort.



SCENE III.

AJAX, ARCAS.

AJAX.

DIEUX!.. suis-je encore Ajax?.. ai-je tant de foiblesse!

Ah! si de sa raison mon ame étoit maîtresse;
Et si contre l'amour justement révolté,
Mon cœur n'écouloit plus qu'une mâle fierté!
Tu l'as vu, cher Arcas, à quel point on m'outrage.

ARCAS.

Quittez, quittez, Seigneur, un indigne esclavage;
Vengez-vous, par l'oubli, de ses traîtres appas.
Privez-vous de la voir.

AJAX.

Que je m'en prive, Arcas!
Ah! mon ame à son joug est trop assujettie!
Sa puissance sur moi s'est trop appesantie.
Il faut l'aimer toujours, & remplir mon destin.
Il faut... mais cependant elle m'offre sa main.
Je ne suis point pour guide une apparence vaine:
Et j'en ai pour garant sa parole certaine.

ARCAS.

On vous trompe, Seigneur; & bientôt, pour tout fruit...

AJAX.

Arrête! épargne au moins l'espoir qui m'a séduit.
Si de ce songe heureux mon ame est enivrée;
Ne m'est-il pas permis d'en chérir la durée?
Pourquoi veux-tu, cruel, m'envier une erreur,
Qui de mes sens troublés peut faire le bonheur?...
Mais parle; qui t'a dit qu'un indigne artifice
Préparé contre Ajax, en secret le trahisse?
Comment justifier tes soupçons indiscrets?
Qui t'a pu de la Reine apprendre les projets?
D'où les fais-tu? pourquoi la noircir de ce crime?

ARCAS.

Seigneur, votre intérêt est tout ce qui m'anime:
C'est son zele pour vous qui fait parler Arcas.
Puisqu'il vous a déplu...

AJAX.

Non; ne me quitte pas.
Prête encor ton secours à mon ame troublée,
Parle-moi... de ce trouble, & de Penthesilée.
Ai-je donc en effet mérité son dépit?
Ami, pour l'irriter, qu'ai-je fait, qu'ai-je dit?
Mais qu'importe, après tout; si, malgré sa colere,
Elle me laisse encore assuré de lui plaire?
Non, la Reine n'a point prétendu me braver:
Par un dernier service elle veut m'éprouver.

Il faut la contenter ; l'entreprise est facile :
Allons mettre à ses pieds la dépouille d'Achille.
Cet hommage éclattant séduira son orgueil ;
De ses dédains , croi moi , ce prix sera l'écueil.
O trop heureux Ajax , qu'elle sera ta joie !
Arcas , tu vois l'ivresse où mon ame est en proie ;
Ajax à ses transports ne peut se refuser.
Sui-moi... mais crains , sur-tout , de me désabuser.

FIN du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, ULISSE.

ULISSE.

Vous m'évitez, Seigneur ! ne puis-je enfin con-
noître.

D'où naît ce sombre ennui que vous faites paroître ?
De quels chagrins nouveaux en secret agité,
N'osez-vous avec moi parler en liberté ?
Ne puis-je au chef des Grecs offrir qu'un vain service ?
Agamemnon craint-il de consulter Ulysse ?

AGAMEMNON.

Je sus Chef de vingt Rois ; mais d'un titre si beau,
Croyez-vous que l'honneur balance le fardeau ?
Ce sceptre si vanté n'est pas ce que l'on pense :
De son repos Atride a payé sa puissance.

Pour conserver le garde où le Sort m'a porté,
 Vous savez de quel sang l'orgueil l'a cimenté.
 Encor, si d'un tel prix achetant cet empire,
 J'étois maître en effet dans ce rang qu'on admire!
 Mais, dois-je l'avouer? Le triste Agamemnon
 Obéit à Calchas, & n'est Roi que de nom.

ULISSE.

Qu'entens-je?

AGAMEMNON.

Ce qu'en vain je me cache à moi-même:
 Calchas usurpe ici l'autorité suprême;
 Oppose à mes décrets les décrets éternels:
 Et renverse le trône à l'abri des autels.

ULISSE.

Quoi? Seigneur! un sujet, soigneux de vous déplaire;
 Ose de vous braver le projet téméraire!
 Quel est donc l'attentat qu'il médite aujourd'hui?

AGAMEMNON.

Ulysse! soyez juge entre un Monarque & lui.
 Dans ce combat cruel où la Parque ennemie
 Du plus vaillant des Grecs osa trancher la vie;
 On fit cent prisonniers sur les Troyens vaincus...
 Vain dédommagement d'Achille qui n'est plus.
 Dix jours s'étoient passés depuis ce jour funeste.
 J'allois d'Achille mort honorer ce qui reste;
 J'allois mander les Chefs, quand le Roi d'Ilion
 M'a fait de ces captifs proposer la rançon.

Je daigne y consentir : même au nom de la Grèce ,
 A l'Envoyé Troyen j'engage ma promesse ;
 Je cours aux yeux des Grecs la faire exécuter...
 Mais l'insolent Calchas est venu m'arrêter ;
 Et d'un respect forcé colorant son audace :
 » Fils des Dieux , a-t-il dit , redoute leur menace !
 » Le Ciel a disposé des captifs Phrygiens.
 » Son courroux te défend de briser leurs liens.
 » Achille les reclame , & veut que sur sa tombe ,
 » Tout leur sang aujourd'hui coule au lieu d'hé-
 » catombe.

ULISSE.

Juste Ciel ! ... mais , Seigneur , qu'avez-vous résolu ?

AGAMEMNON.

Ou ce sceptre est armé d'un pouvoir superflu ,
 Ou d'un juste courroux apaisant le murmure ;
 Le vil sang du rébelle expira cette injure.
 Et l'armée & les Dieux le protègent en vain !

ULISSE.

Seigneur , puisse le Ciel détourner ce dessein !
 Vous le savez , le peuple en son zèle est extrême ;
 Il révere en Calchas , & les Dieux , & vous-même :
 Es le peuple à la mort verroit mener Calchas !

AGAMEMNON.

C'est vous qui prononcez l'arrêt de son trépas.
 Vous m'apprenez enfin que je me fais justice ;
 Qu'il croit braver ma haine , & qu'il faut qu'il périsse.

Sa mort sera le prix de sa témérité :
Elle importe à la Grèce , à ma sécurité.

Quoi ? craindrai-je toujours les oracles d'un Prêtre ?
Verrai-je à chaque instant les tumultes renaître ?
Vingt Rois souffriront-ils que tout le camp troublé,
Méconnoisse ma voix quand Calchas a parlé ?

A cette indignité, c'est trop long-temps descendre.
Croirez-vous ce qu'au peuple il prétend faire entendre :
» Que le sombre avenir se dévoile à ses yeux ,
» Que lui seul est admis dans le conseil des Dieux ,
» Et que de leurs décrets , heureux dépositaire ,
» Tout ce qu'il ose dire , il faut qu'on le révere ?

ULISSE.

Non. Je n'encense point d'un culte aveugle épris ;
La superstition , objet de vos mépris.
J'ai moi-même autrefois , arrêtant ses conquêtes ,
Bravé ses foudres vains suspendus sur nos têtes.
Je la bannis d'Itaque , & nos tristes autels
Ne furent plus souillés par le sang des mortels.
Je confondis l'orgueil & les fables des Prêtres.
L'indiscret interprète eut le destin des traîtres.
Le mensonge & l'erreur , de leur chute effrayés ,
Idoles de la Crète , y furent renvoyés.
Mais de mes longs travaux je jouissois à peine ,
Quand le peuple indocile , au sortir de sa chaîne ,
Et de tous ses remords à la fois délivré ,
Voulut braver son Roi qui l'avoit éclairé.

Il fallut à mon tour appeller les prodiges ,
 Ramener le vulgaire aux antiques prestiges ;
 Le traîner aux autels que ma main lui ravit ;
 Et le rendre à l'erreur , qui seule l'asservit ,
 Songez-y ; n'allez pas , ardent à vous détruire ,
 En immolant Calchas exposer votre Empire.
 Eh ! quel frein retiendra le soldat mutiné ,
 Si par le fanatisme il n'est plus enchaîné ?

AGAMEMNON.

Ainsi , je souffrirai que celui qui m'offense ,
 Ose accuser bientôt ma haine d'impuissance ;
 Qu'un pouvoir étranger le dérobe à mes coups ,
 Et je n'aurai montré qu'un stérile courroux !

ULISSE.

Mais Calchas en effet prétend-il vous déplaire ?
 Ecoutez moins , Seigneur, une aveugle colere ;
 Voyez quel est l'état où nous sommes réduits.
 Du superbe Ilion les murs sont-ils détruits !
 Qu'ont servi ces vaisseaux dont la mer est couverte !
 Achille sur ces bords a rencontré sa perte.
 Le courage des Grecs par lui seul animé ,
 Dans la tombe avec lui semble être renfermé.
 Ajax , qui seul ici peut remplacer Achille ,
 Ajax n'exerce plus qu'un courage inutile.
 Une Scythe l'entraîne , & son bras désormais ,
 Ne se fait plus sentir qu'aux monstres des forêts !

G

Tout le reste du camp s'abandonne à la crainte.
 Tantôt contre les Rois il s'échappe à la plainte ;
 Et tantôt observant un silence profond ,
 Le soldat consterné regarde l'Helléspont.
 Mais un appui vous reste en ce péril extrême.

A G A M E M N O N .

Et cet appui, Seigneur, quel est-il ?

U L I S S E .

Calchas même.

Refusez-vous de voir par quels secrets desseins,
 Il demande le sang des prisonniers Troyens ?
 Il veut par une loi sanguinaire, inhumaine,
 Des deux peuples rivaux ressusciter la haine ;
 Contraindre nos soldats à n'espérer jamais,
 Des Troyens outragés, de traité ni de paix.
 N'en doutez point, Seigneur, l'appareil qu'il apprête,
 De Troye à vos desirs assure la conquête.
 Ce sang va devenir le signal des combats,
 Où les Grecs à l'envi vont courir sur vos pas.
 Pourriez-vous craindre encore, à vous-même con-
 traire,
 D'approuver de Calchas la rigueur salutaire ?
 Le rivage d'Aulide en un péril moins grand,
 Vous a-t-il vu vous-même épargner votre sang ?

A G A M E M N O N .

Il suffit, de Calchas j'emploierai le service.
 Achevez par ses mains ce fatal sacrifice ,

Prince ! à le condamner je n'ai plus d'intérêt :
 Calchas est innocent , puisqu'il vous le paroît.
 Cependant avant tout , prenez soin que l'armée ,
 De nos desseins secrets ne soit point informée ;
 Qu'aucun bruit n'en parvienne au Monarque Troyen :
 Et que des prisonniers l'espoir & le soutien ,
 Anténor , dès ce soir , retourne vers son maître.
 C'est lui qui vient à nous ; ne faisons rien connoître.

SCENE II.

AGAMEMNON , ULISSE , ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

SEIGNEUR ! Priam sans doute a lieu d'être surpris.

Des soupçons trop fondés ont émus les esprits.
 Après tant de délais , que voulez vous qu'on pense ?
 Qui peut des Phrygiens retarder l'espérance ?
 Quand je vins des captifs proposer la rançon ;
 Je reçus pour garant la foi d'Agamemnon.
 Je fais trop qu'un grand Roi ne peut songer à feindre ;
 Et ce n'est pas de vous que je prétends me plaindre.

Gij

Ah ! si vous ne suiviez que vos propres conseils !....
Mais toujours les flatteurs entourent vos pareils :
Et tel m'écoute ici que je pourrois confondre.

U L I S S E à *Agamemnon*.

On m'attaque, Seigneur ; c'est à moi de répondre.
De quoi m'accuse-t-on ? de mon zèle pour vous !
Pour qui l'a recherché , ce reproche est bien doux.
De mes soins vigilants Troye enfin se méfie :
En voulant me noircir , elle me justifie.

à *Anténor*.

Prince ! de nos traités vous blâmez la lenteur ;
Ce délai vous irrite : appelez - m'en l'auteur.
Loin de défavouer un soupçon qui m'honore ;
Je veux même à vos yeux le confirmer encore.
Lorsqu'envoyé vers nous des remparts d'Ilion ,
Vous vîntes des captifs nous offrir la rançon ;
C'est moi , je l'avouïrai ; moi dont la prévoyance
Vous avoit de nos chefs ôté la confiance.
J'eus mes raisons ; Seigneur , que vous n'ignorez pas.
Et si de mes conseils on eut fait plus de cas ;
Si l'armée à mes vœux eût daigné condescendre ,
On vous eût renvoyé sans vouloir vous entendre.
Eh ! quels sont ces captifs que vous redemandiez ?
L'élite des Troyens & de leurs Alliés !
Cinq enfants de Priam , l'espoir de la Phrygie ?
Une Reine , l'amour & l'effroi de l'Asie !
Leur liberté , Seigneur , vous-même en conviendrez ,
Est sans doute au-dessus du prix que vous offrez ;

Et pour m'expliquer mieux : quand on tient de tels gages.

La politique veut qu'on les garde en otages.

ANTÉNOR.

O Ciel ! ce que j'entends se peut-il concevoir ?

Des Rois à qui le Ciel a remis son pouvoir ;

Oseront-ils braver les droits & la Justice ?

Ah ! Seigneur ! cette fois , pourrez - vous croire
Ulysse ?

AGAMEMNON.

Ces intérêts , Seigneur , exigent d'autres temps.

Je dois donner ce jour à des soins importants..

Les Grecs d'Achille mort vont disputer l'armure ;

Trop de retardement vous tiendroît lieu d'injure :

Retournez vers Priam. Bientôt par mes guerriers ,

Je lui ferai savoir le sort des prisonniers.

ANTÉNOR.

Princes ! j'ai donc vers vous rempli mon ministère.

à part

Partons ; mais avant tout pénétrons ce mystère.

Il sort.

ULISSE.

Seigneur , les Chefs des Grecs portent ici leurs pas.



SCENE III.

AGAMEMNON, ULISSE, *Chefs des Grecs.*

AGAMEMNON.

VENEZ nobles guerriers, vengeurs de Ménélas :
Tessandre ; Diomède ; Adraste ; Idomenée ;
Sténèle, digne sang du fameux Capanée ;
Et vous, Roi d'Epidaure ; & vous, Roi de Samos ;
Et tout ce que la Grèce a d'illustres héros !
La mort nous a ravi celui dont le courage
De nos heureux succès fut le plus sûr présage.
Les Dieux dont il sortoit, l'envioient aux mortels :
Il partage aujourd'hui leur gloire & leurs autels.
Gardons-nous de pleurer le vainqueur du Scamandre :
L'encens est le tribut que l'on doit à sa cendre.
Son grand cœur nous défend de l'oser regretter ;
Honorons mieux Achille : osons tous l'imiter.
A l'envi cependant célébrons sa mémoire ;
Autour de son tombeau combattons pour sa gloire ;
Que la force & l'adresse y disputent l'honneur :
Les armes du héros sont le prix du vainqueur.
Consacrons-lui ce jour que les traités nous laissent ;
Demain la trêve expire, & les dangers renaissent.

Sortons ; & que chacun coure se préparer.
 Dans la lice , avec vous , je veux moi-même entrer.
 Mais Ajax vient à nous.

SCÈNE IV.

AGAMEMNON , AJAX , *Acteurs précédents.*

A J A X.

CHEF des Rois de la Grèce !

Il est temps que l'effet suive votre promesse.
 Vous le savez ; Ajax a long-temps refusé
 L'incalculable don qui lui fut proposé.
 Fier de servir les Grecs sans nulle autre espérance ,
 Il a toujours trompé votre reconnaissance.
 Mais l'honneur que de vous il attend aujourd'hui ;
 Est digne enfin , Seigneur , & de vous & de lui.
 C'est l'armure d'Achille où prétend mon courage.
 Je dédaigne l'éclat de tout autre avantage.
 Le premier de mes vœux me dût être accordé :
 J'ai désiré ce prix , & je l'ai demandé.

AGAMEMNON.

Prince ! de mes regrets j'avouerai l'impuissance ;
 Et quand le sort s'oppose à ma reconnaissance ,

G iv.

Je n'aurai point recours aux vains déguisements.
Un obstacle invincible enchaîne mes serments.
Tous nos Chefs assemblés par mon ordre suprême,
Vont célébrer des jeux annoncés par moi-même.
Tous y portent l'espoir dont vous êtes épris,
Et les armes d'Achille en sont le digne prix.
Mais remettre aux combats le sort de cette armure,
A la valeur d'Ajax ce n'est point faire injure:
Et si pour l'acquérir, il faut être vainqueur,
Nul ne peut mieux que lui prétendre à cet honneur.

A J A X.

Ecartez ces détours, dont j'entrevois la cause.
Je conçois quel obstacle à mes desirs s'oppose.
Votre cœur contre moi dès long-temps irrité,
Frémit au souvenir de ma noble fierté.
Mon aspect en ces lieux, vous rappelle sans cesse
Que je vous disputai l'Empire de la Grèce:
Quand ses Rois accourus aux bords de l'Eurotas,
Prétendirent venger l'affront de Ménélas.
De là ce sombre accueil, ce front triste & sévère.
D'un refus odieux faites moins de mystère.
Loin d'être humilié par d'injustes mépris;
Je remonte à leur source, & je m'en applaudis,
Que d'autres à leur gré vous vendent leur suffrage;
Ajax à ses pareils ne sait point rendre hommage:
Et quelque titre ici qui vous puisse éblouir;
J'y viens chercher la gloire, & non vous obéir.

AGAMEMNON.

Pourquoi me rappeler que votre altiere audace
Osa jadis en vain me disputer la place ?
Dans Sparte votre égal , ici, Chefs de vingt Rois ;
J'excuse votre orgueil , & compte vos exploits.
Ils me font oublier un discours qui m'outrage :
Je ne me souviens plus que de votre courage.
Si les armes d'Achille ont de quoi le tenter ,
La carrière est ouverte : on peut s'y présenter.
Sortons , Princes !



SCENE V.

AJAX *seul.*

EH ! quoi ? faut-il que je m'abaisse
A disputer ce prix aux guerriers de la Grèce :
Eux qui dans les horreurs de nos derniers combats ,
N'ont souvent fui la mort qu'à l'ombre de mon bras !
Mais qu'importe ? écartons un scrupule frivole.
Penthesilée attend l'effet de ma parole :
Allons ; & fallût-il le disputer aux Dieux ;
Par ce nouveau succès courons plaire à ses yeux.

FIN du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PENTHESILÉE, HERSILE.

PENTHESILÉE.

HERSILE, mes regards te cherchoient dans la
plaine.

HERSILE.

Quel intérêt pressant vers ses lieux vous ramene ?
L'heureux Ajax sitôt?...

PENTHESILÉE.

Il touchoit au succès.

Il courroit à sa perte en servant mes projets.
Son bras de ses rivaux confondant l'espérance,
Hâte l'instant fatal marqué pour ma vengeance.

A peine la trompette éclatloit dans les airs ;
Et déjà commençoient les funebres concerts.
Mille & mille guerriers , excités par la gloire ,
Alloient d'Achille mort consacrer la mémoire :
Et disputer entre eux , dans les champs de l'honneur ,
L'armure du héros , destinée au vainqueur.
Ulisse , Proténor , Adraste , Idomenée ,
Brûloient de signaler cette grande journée :
Et le bouillant Ajax , de m'obéir jaloux ,
Les mesuroit des yeux , & les désoit tous.
Il ne peut contenir sa fiere impatience.
Il presse le signal , & le combat commence.
Le dirai-je ? on lisoit sur son front inhumain
L'espoir injurieux de s'asservir ma main...
Combien l'effet , Herfile , est loin de son attente !
Va , croi-moi , cet orgueil , cette joie insultante ,
Ce long amas d'honneurs & de succès divers ,
Vont enfin sur sa tête appeller les revers.
Déjà l'obscur btigue ose noircir sa vie.
J'ai vu dans tous les cœurs la douleur & l'envie.
Ajax est né superbe ; Ajax a contre lui
Tous ces mêmes guerriers dont son bras est l'appui :
Le jaloux Ménélas , le fougueux Diomède ;
Ulisse , dont la haine a perdu Palamède.
Qu'Ajax triomphe , Herfile , à leurs yeux éperdus :
Encore cette victoire , & je ne le crains plus.
Conçois de tous les Grecs quel sera le murmure ,
Quand d'Achille à mes pieds Ajax mettra l'armure.

Peins - toi ce nouveau crime indignant ses rivaux ;
Et déjà la discorde agitant ses flambeaux.
C'est parmi ces fureurs , c'est du sein de ces haines ,
Que va luire l'instant qui doit briser nos chaînes.
Grace au Ciel ! j'entrevois la fin de nos malheurs :
Et la Grèce aux Troyens va donner des vengeurs.

Anténor cependant devoit ici se rendre ;
De la plaine à l'instant j'accourois pour l'entendre...
Toi , ne néglige rien ; va voir de qui le sort
Dans ce combat fatal couronnera l'effort.

Herfile se retire.

SCENE II.

PENTHESILÉE *seul.*

MAIS quoi ? n'entends-je pas le cri de la victoire ?
Pour qui ces chants guerriers consacrés par la gloire ?
Le fils de Télamon triomphe en ce moment.
C'est lui . . . Dieux ! sur son front quel triste abat-
tement !



SCENE III.

PENTHESILÉE, AJAX.

AJAX.

Reine ! en frémissant , apprenez ma disgrâce :
La fortune envieuse a trahi mon audace.
Les Dieux n'ont pas permis qu'Ajax pût devant vous
S'offrir , convert du prix dont vos vœux sont jaloux.
Un seul de cent rivaux ; ô trop sensible injure !
Un seul à mes efforts vient d'enlever l'armure.
Du moins vaillant des Grecs , d'un guerrier sans hon-
neur

L'absence du péril a ranimé l'ardeur.
Ulysse de la ruse a saisi l'avantage ;
Et l'adresse aujourd'hui triomphe du courage.
Non que du plein succès son effort soit suivi ;
Tout espoir à mes vœux n'est point encor ravi.
Mais les Dieux entre nous partagent la victoire ;
Et je me vois contraint de lui céder ma gloire,
Ou de lui disputer dans le Conseil des Rois
La dépouille d'Achille , & le fruit des exploits.

PENTHESILÉE.

O Ciel ! qu'ai-je entendu ? quel surprenant langage !
Ajax n'est point vainqueur !

A J A X.

Je l'avoue avec rage.

Ce jour a fait ma honte ; & mon zèle imprudent
Dans le plus vil des Grecs me donne un concurrent.
Daignez , daignez , Madame , affranchir ma promesse ;
Rougissez avec moi de l'affront qui me blesse.
Songez qu'un prix qu'Ulysse a pu me disputer
N'a plus rien dont l'éclat ait droit de me tenter.

PENTHESILÉE.

Quoi ? vous pourriez souffrir que ce foible adversaire
Ravît un bien qu'Ajax a brigué pour me plaire !
Allez , Seigneur , allez dans le Conseil des Rois
Demander cette armure , & défendre vos droits.

A J A X.

Contre Ulysse ! qui moi ? l'espérez-vous , Princesse ?
Pourriez-vous exiger ? . . .

PENTHESILÉE.

Rien , que votre promesse.

A J A X.

Ah ! donnez-moi , Madame , un plus digne rival ;
Qui du moins en valeur puisse être mon égal.
Epargnez un outrage à ma gloire indignée . . .
Récompensez ma foi trop long-temps dédaignée :
Et gardez-vous de mettre un prix injurieux
A ce espoir charmant d'un hymen glorieux.

Dans ces délais cruels je ne saurois plus vivre.
Venez ; & qu'aux autels. . .

PENTHESILÉE.

Oui, vous pouvez m'y suivre.
Venez aux yeux des Grecs m'y jurer votre ardeur :
Portez-y vos serments ; les miens sont prêts ; Seigneur.
Mais ce ne sont plus ceux que vous pouviez attendre ;
Votre cœur sur le mien n'a plus rien à prétendre.
L'éclatant désaveu que je reçois de vous,
Me rend tout à ma gloire, ainsi qu'à mon courroux.
Je vais à ces autels où la fureur m'entraîne,
Vous faire le serment d'une immortelle haine.
J'attesterai les Dieux de l'invincible horreur
Que ce nouvel affront fait revivre en mon cœur.
Non, ce n'est point à vous que ma main fut promise.
J'en avois fait le prix d'une illustre entreprise.
J'en dûs récompenser le plus grand des héros,
Le fils de Télamon, vainqueur de ses rivaux ;
Le favori des Dieux, le successeur d'Achille ;
Et non l'amant timide à ma gloire inutile,
L'amant foible & sans foi, qui cherche à me trahir ;
Qui semble craindre Ulysse, & n'ose m'obéir.
N'attends plus rien de moi, traître, après ton parjure !
Ce n'est plus à tes soins que je devrai l'armure ;
Tes rivaux, mieux que toi, rempliront mon espoir :
Pour trouver un appui, je n'ai qu'à le vouloir.
J'exciterai ces Chefs à venger une Reine ;
J'épouserai celui qui servira ma haine ;

Celui

Celui qui de mes mains faisant tomber mes fers ,
Abolira ma honte au yeux de l'Univers.

A J A X.

Oubliez-vous , Madame , en tenant ce langage ,
Qu'Ajax impunément ne souffre point d'outrage ?
J'ai droit à votre main ; j'aime ; je suis vainqueur ;
Et je pourrois un jour écouter ma fureur.
Craignez mon désespoir , craignez vos injustices.
C'est trop , c'est trop , cruelle , endurer vos caprices !
Puisque de vous servir je me suis fait la loi ,
N'espérez plus d'époux ni de vengeur que moi.
Non , non. N'attendez point qu'un autre vous délivre :
Cet honneur m'appartient ; cet espoir doit me suivre ,
Quel obstacle en effier ne pourroit ne pas céder
Au desir de vous plaire & de vous posséder ?
Eh ! quel autre mortel oseroit y prétendre ?
Ajax doit seul pour vous , seul peut tout entreprendre !
Ce sont là les seuls droits que j'ai sur votre cœur :
Me les envîriez-vous ?

P E N T H E S I L É E.

Méritez les , Seigneur !

A J A X.

N'en doutez point ; je vais , je cours vous satisfaire !



SCENE IV.

PENTHESILÉE *seule.*

FORTUNE ! à tous mes vœux divinité contraire ;
Toi , qui du sort aveugle accomplis les décrets ;
Jusqu'à quand prétends-tu traverser mes projets ?
Ne te lasses-tu point de tenter mon courage ?
Perdrai-je encor l'espoir dont se repaît ma rage ? ..
Mais que dis-je ? est-ce à moi d'accuser les destins ?
Je viens de les soumettre à mes heureux desseins.
O sort ! j'ai su fixer ta fatale inconstance.
A ton gré désormais fais pencher la balance :
Ton caprice incertain ne fauroit me tromper ;
Et ma vengeance enfin ne peut plus m'échapper.
Si tu fais vaincre Ajax ; à trop de haine en butte ,
L'orgueil de son succès me répond de sa chute :
Ou si le choix des Grecs couronne son rival ;
De tous mes ennemis voici le jour fatal.
Déjà dans tous les rangs je vois la mort errante ;
Et les fureurs d'Ajax vont passer mon attente. ..
Anténor ne vient point ; qui peut le retarder ?
C'est lui-même ! . . . que vois-je ? il craint de m'a-
border.

Ah Prince ! quel effroi semble ici vous surprendre ?

SCENE V.

PENTHESILÉE, ANTÉNOR.

ANTÉNOR.

JE frémis des malheurs que je viens vous apprendre.
Comment vous annocer ces revers inouis !

PENTHESILÉE.

N'hésitez point. . . . mon cœur les a tous pressentis !
Parlez ; quels sont les coups que le sort nous prépare ?

ANTÉNOR.

Condamnés en secret par un arrêt barbare ,
Les captifs Phrygiens aux combats échappés ,
Bien-tôt du coup mortel vont tous être frappés.

PENTHESILÉE.

Dieux !

ANTÉNOR.

Un Prêtre inhumain vient d'ordonner la fête ;
Et le glaive , & l'autel , & le bûcher s'apprête.
Un Grec , que j'épargnai dans nos derniers combats ,
M'a dévoilé l'abîme entr'ouvert sous vos pas.

H ij

C'est de lui que je tiens ce secret redoutable.
Ulisse ose appuyer ce complot détestable.
Demain, la Politique & la Religion,
Scellent du sang Troyen leur coupable union.

PENTHESILÉE.

Et les foudres vengeurs suspendent leur justice!
Et le Ciel souffriroit cet affreux sacrifice!

ANTÉNOR.

Madame, je suis seul; mais pour sauver vos jours,
Ces jours dont Troye entiere attendoit son secours;
S'il ne faut que braver le sort le plus funeste...

PENTHESILÉE.

Je vous entends, Seigneur; épargnez-vous le reste.
Je rends grace à vos soins, dont l'effort généreux
S'offre à me garantir d'un destin rigoureux.
Laissez trancher des jours qu'assiége trop d'envie,
Tant qu'a vécu Memnon, j'ai pu chérir la vie;
Le trépas m'eût alors fait sentir ses rigueurs:
Je n'y vois aujourd'hui qu'un terme à mes douleurs.



SCENE VI.

PENTHESILÉE, ANTÉNOR, HERSILE.

PENTHESILÉE.

APPROCHE ; c'est ici qu'il faut périr, Herfile !
Notre sang va couler sur la tombe d'Achille :
C'étoit - là ce malheur qui nous menaçoit tous.

HERSILE.

Madame ! j'en fais un plus terrible pour vous.
Memnon...

PENTHESILÉE.

Memnon, dis-tu ? Ciel ! où tend ce langage ?
Memnon ?...

HERSILE.

Reine ! armez-vous de tout votre courage !
L'époux dont votre amour a pleuré le trépas....

PENTHESILÉE.

Il vit ?...

HERSILE.

Il va périr sous le fer de Calchas.

PENTHESILÉE.

Herfile ! soutiens-moi ; la force m'abandonne !...
 Mais comment croire , ô Dieux ! ce récit qui m'étonne ?
 Qui t'a dit qu'il respire , & qu'il soit en danger ?

HERSILE.

Les fers dont à l'instant mes yeux l'ont vu charger.

PENTHESILÉE.

à Anténor.

Est-ce assez , Dieux cruels ! .. Ah ! Prince magnanime !
 Vous que je vois gémir du malheur qui m'opprime ,
 Vous dont mon imprudence a refusé l'appui ,
 J'accepte vos secours , non pour moi , mais pour lui.
 Toi , poursuis ; instruis-nous...

HERSILE.

Ce qui va vous surprendre ,
 Votre époux s'est rendu , sans daigner se défendre.
 Jusqu'aux portes du camp il avoit pénétré :
 Mais aux gardes d'Atride à peine il s'est montré ,
 Soudain mille clameurs dans les airs retentissent.
 Nul ne le reconnoît ; mais tous ils l'investissent.
 On l'entraîne ; j'accours à leurs cris redoublés :
 Memnon me voit , m'appelle..

PENTHESILÉE.

Eh ! qu'a-t-il dit ?

HERSILE.

Tremblez !

PENTHESILÉE.

Prends pitié de mon trouble ; achève... je frissonne !
N'importe , apprens - moi tout.

HERSILE.

Sachez qu'il vous soupçonne.

Jusques dans Ilion un récit imposteur
Vous dépeignit sensible aux feux de son vainqueur.
En proie à ce dépit , dans l'erreur qui l'entraîne ,
Il venoit s'immoler lui-même à votre haine.
Un mouvement jaloux excite ce transport :
Memnon vous croit coupable , & vient chercher la
mort.

PENTHESILÉE.

Qu'entends-je ? à cet affront je serois condamnée ?
Herfile , je mourrois de Memnon soupçonnée ! . .
Allons ; il faut de lui savoir mon attentat :
Il faut le voir. Viens , cours , guide-moi vers l'ingrat.
Je veux lui reprocher ce soupçon qui me tue ,
Le forcer d'en rougir , & mourir à sa vue.

ANTÉNOR.

O Reine ! à quels dangers courez-vous vous offrir ?
Faut-il vous immoler , parce qu'il veut périr ?
De toutes parts ici la mort vous environne.
Suivez mes pas ; venez avec cette Amazonne.
Fier de sauver vos jours , j'exposerai les miens :
Marchons par cette route aux remparts Phrygiens !

H iv

PENTHESILÉE.

Anténor ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ?
 Moi ? trahir à la fois ma gloire & ma tendresse !
 Abandonner Memnon aux rigueurs de son sort,
 Et me couvrir de honte en évitant la mort !
 Renfermez ces conseils que je ne saurois suivre.
 Qui peut fuir le trépas , mérite peu de vivre.
 Je veux même aux autels l'attendre & le braver ;
 Je veux avec Memnon me perdre ou me sauver.

ANTÉNOR.

Eh bien ! hasardons tout : frappons qui nous menace ;
 Le désespoir nous reste ; il suffit à l'audace.
 Soulevons les captifs , allons semer entr'eux
 La nouvelle & l'horreur d'un sacrifice affreux.
 Par de justes fureurs conjurons la tempête.
 Troublons l'espoir des Grecs : renversons sur leur tête.
 Cet Oracle sanglant de l'enfer en courroux.

PENTHESILÉE.

Ah ! voilà les conseils que j'attendois de vous...
 Mais, Prinee ! qu'espérer de cette audace altière !
 Que pourront cent captifs contre une armée entière ?

ANTÉNOR.

Ils tromperons Calchas....

PENTHESILÉE.

Triste fruit de nos soins !
 A Calchas échappés , en périront-ils moins ?...

Ne précipitons rien : voyons venir l'orage.
 Appellons la prudence au secours du courage.
 C'est demain qu'à l'autel on doit nous immoler ;
 Deman la trêve expire , & le sang doit couler :
 Seul de nous libre encor , fuyez ce lieu coupable.
 Courez peindre aux Troyens le sort qui nous accable.
 Qu'un peuple de guerriers sur vos pas soit conduit :
 Armez leurs bras vengeurs dans l'ombre de la nuit.
 Que mes cris soient pour eux le signal du carnage ;
 Que le soleil levé sur ce fatal rivage ,
 Eclairant de Calchas les projets confondus ;
 Cherche le camp des Grecs , & ne le trouve plus !

ANTÉNOR.

Je vois , je connois , j'entends Penthesilée !
 Sa vertu par le sort ne peut être ébranlée :
 Je pars , & suis pour guide un présage si beau.
 Rassurez nos amis dans cet effroi nouveau.
 Des Troyens indignés , je cours armer la haine.
 De retour en ces lieux , je brise votre chaîne ;
 J'assiége dans leur camp les Grecs épouvantés ,
 Et délivre à jamais ces bords ensanglantés.

Il sort.



SCENE VII.

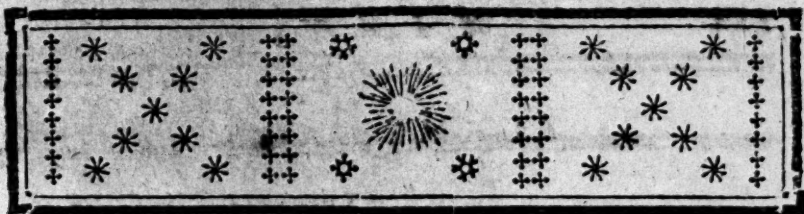
PENTHESILÉE, HERFILE.

PENTHESILÉE.

Et nous, consultons bien ce qui nous reste à faire.

Ajax, plus que jamais, me devient nécessaire :
Voyons de ses fureurs quel fruit on peut tirer ;
Et de l'armure encor ce qu'il faut espérer.
Qu'il ignore sur-tout que mon époux respire ;
Mon époux, dont l'erreur m'insulte & me déchire !...
Nimporte, chere Herfile ; allons le secourir,
Le voir, le détromper, le venger, ou périr.

FIN du troisieme Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

AGAMEMNON, EURYBATE.

EURYBATE.

QUI, Seigneur ; à travers la ténébreuse horreur
Qui de ces bois sacrés couvre la profondeur,
Cinq cent guerriers Troyens s'avançoient en silence.
On dit qu'ils méditoient une affreuse vengeance.
Le perfide Anténor , ce Chef qui les conduit ,
Pour fondre sur ce camp , n'attendoit que la nuit.
La prudence d'Ulysse a percé ces mystères.
Répandus dans ce bois , ses secrets émissaires
Ont reconnu le piège , & l'en ont averti.
Lui-même il est allé surprendre ce parti.
Quelque temps , mais en vain , ils osent se défendre :
Accablés sous le nombre , & forcés de se rendre ,
Ils sont tous dans nos fers.

AGAMEMNON.

Eurybate, il suffit.

Je reconnois sans peine Ulysse à ce récit.

Combien de fois son zèle a conservé la Grèce !

C'est un Chef éclairé dont l'active sagesse

Est, dans les maux pressants qui menacent l'Etat,

Ce qu'est le bras d'Ajax en un jour de combat.



SCENE II.

AGAMEMNON, AJAX, ULISSE.

Chefs des Grecs , Suite.

AGAMEMNON.

LES voici ces rivaux que partage la gloire.

Aux Chefs.

Venez , Princes , Guerriers , Juges de la victoire !
C'est à vous de fixer ce différent fameux ,
Que le sort même a craint de décider entre eux.
Pour juger leurs exploits , les vôtres sont vos titres.
Au défaut du destin , soyez donc leurs arbitres ;
Mais songez que la Grèce , & que tout l'univers ,
Sur vous , comme sur eux , tiennent les yeux ou-
verts.

A J A X.

Vous qui me réduisez à cet excès d'outrage !
Avant de m'écouter , contemplez ce rivage.
Sur quels bords êtes-vous ? les efforts de mon bras
A vos regards , ô Grecs , s'offrent à chaque pas :
Et dans ces mêmes lieux , témoins de mes services ,
Vous ne rougissez pas de m'opposer Uliſſes ?

Ah ! contre vos vaisseaux , ces traits , ces feux
lancés ,

Est-ce Ulysse , ou moi seul , qui les ai repoussés ?
Prêtez-vous l'oreille à ses discours frivoles !

Sans doute il est aisé d'être brave en paroles.

L'Orateur sans péril moissonne un vain laurier.

C'est un talent du foible , inconnu du guerrier.

Je méprise cet art ; & pour toute science ,

Des sièges , des combats , j'ai fait l'expérience.

Voilà par quels travaux j'aime à me signaler.

Ajax ne fait qu'agir , Ulysse que parler.

Ajax a combattu , nul de vous ne l'ignore ;

Mais que fait-on d'Ulysse , & qu'a-t-il fait encore ?

Qu'il parle , & prouve enfin ces services rendus ,

Ces combats , ces exploits que personne n'a vus.

Quoi ? n'aura-t-il jamais , de sa gloire suprême ,

Pour témoins que la nuit , pour garants que lui-même ?

Sur les armes d'Achille il pense avoir des droits :

Il aspire à ce prix ; mais où sont ses exploits ?

Que dis-je ? quel besoin d'insister davantage ?

Déjà de la dispute il a tout l'avantage.

Non , Grecs ! de ce débat , quelque soit le succès ,

Je n'en puis plus sortir qu'avili pour jamais.

• Eh ! de quel prix pour moi seroit une victoire ,

Dont Ulysse à vos yeux me dispute la gloire ?

Ainsi , des deux côtés mon opprobre est égal.

Je m'estime vaincu , puisqu'il est mon rival.

ULISSE.

O Grecs ! si le courroux de la Parque sévère
A vos vœux , comme aux miens , eût été moins con-
traire :

Libres du triste soin qui nous a rassemblés ,
Et par Achille encore au Scamandre appelés ;
A l'ombre de son bras , nous pourrions sans allar-
mes ,

Jouer de ses Exploits ; comme lui , de ses Armes.
Mais les Dieux pour jamais nous ôtent son appui.
Voici de ce Héros ce qui reste aujourd'hui :

Un Trophée immortel , & cette Armure insigne.

Puisqu'Achille n'est plus... qui seul en étoit digne ;
Que votre choix du moins ose justifier
Quiconque désormais peut s'en croire Héritier.
Eh ! qui mérite mieux cette gloire suprême ,
Qu'un Prince , qu'un Guerrier , dont l'heureux stra-
tagème.

Sut découvrir Achille , & du sein du repos ,
Sous les drapeaux de Mars entraîna ce Héros ?
Oui , Grecs , vous me devez tout ce qu'a fait Achille :
Son courage , sans moi , fut demeuré stérile.

Dans un loisir obscur la craintive Thétys
A la Cour de Scyros avoit caché son Fils.
Du sexe que feignit son adroite imposture ,
Il avoit la mollesse , ainsi que la parure :
Et d'un frivole amour le charme séducteur
Aux pieds d'une Maîtresse enchaînoit ce Vainqueur.

Ajax lui-même en vain le cherche en cet azyle :
Sous l'habit d'une femme il méconnoît Achille.
Lui, qui, par des soupirs indignes d'un Héros,
Souille à nos yeux sa gloire, & trente ans de travaux,
Alors, n'osoit penser qu'un Prince magnanime,
Charmant, jeune, adoré, pût soupirer sans crime.
D'Achille cependant j'observois les regards.
J'offre, à ses pieds, mes dons confusément épars.
Tandis qu'à ces Objets la Cour est occupée :
Achille, Achille seul y remarque une épée.
Il s'écrie, il s'élance ; il s'en arme soudain...
Et moi, je le saisis de cette même main :
» Suis-nous, (lui dis-je alors) viens secourir la Grèce.
» Fils des Dieux ! est-il temps d'écouter la tendresse ?
» C'est à toi de venger le crime de Pâris :
» Et Bellone t'appelle aux bords du Simois.
Je parlois ; ce Héros qui reconnoît la gloire,
Me regarde ; rougit ; & court à la victoire.
Il traverse les mers ; il surprend Ténédos,
Il assiège Lyrnesse ; & ravage Lesbos.
De-là, chargé d'honneurs, & d'une immense proie ;
Tel qu'un foudre vengeur, il parait devant Troye.
Tout fuyoit au seul nom d'Hector victorieux :
Achille immole Hector, & fait changer les Dieux.
O Grecs ! voilà mes droits ; & voilà mes services.
Qu'a-t-on fait sans Achille... ou plutôt, sans Uliisses ?
Hector est sous la tombe : Achille est un Héros ;
Mais contraint par moi-seul, il partit de Scyros.

Sa gloire, ses lauriers, c'est de-là qu'ils lui viennent.
Ainsi que vos succès, ces armes m'appartiennent.

I A J A X.

Où, Grecs ! tels sont ses droits ; qui le fait mieux que
lui ?

Eh ! qu'a-t-il à citer, que les exploits d'autrui ?
Lui-même il en convient ; son bras a besoin d'aide :
Il lui faut, pour agir, Achille ou Diomède.
Pour moi, jaloux du prix qu'un vrai courage obtient,
Je n'estime un laurier, qu'autant qu'il m'appartient.
Mais de quel front, grand Dieux ! ose-t-il peindre
Achille

Languissant à Scyros dans un obscur azyle ?
Eh ! peut-on sans surprise entendre ce discours
De ce même Guerrier, qui tremblant pour ses jours,
Contrefit l'insensé par une ruse infâme,
Et qu'il fallut de force amener à Pergame ?
O Grecs ! donnez-vous ces traits, ce Bouclier,
A celui d'entre vous qui s'arma le dernier ?
Retracez-vous sa honte & sa fuite coupable,
Rappelez-vous le jour & le lieu mémorable,
Où, protégés du Ciel, & guidés par Hector,
Les Troyens dans leur choc entraînent Nestor.
Nestor appelle Ulysse en ce péril extrême ;
Mais Ulysse fuyoit, & trembloit pour lui même.
Diomède indigné, le voit, retient ses pas ;
L'entraîne ; & malgré lui, le ramène aux Combats.

I

Cependant la victoire achevant son ravage,
Pousse Hector dans nos rangs, immolés par sa rage.
L'impitoyable Mort lui frayoit les chemins;
Et la Foudre en éclats s'élançoit de ses mains.
J'accours; je trouve Ulysse abandonnant ses armes;
Ulysse, dont les cris témoignaient les allarmes.
Soudain je vole à lui transporté de courroux;
Frémissant de l'affront dont il nous couvroit tous.
Je m'expose aux fureurs de la Parque homicide:
J'écarte le trépas de sa tête timide;
Et devant lui j'éleve un vaste bouclier,
Dont le triple contour l'ombrageoit tout entier.
Délivré du péril, mais non pas de la crainte,
Ulysse de cent traits me voit braver l'atteinte.
Lui-même il fut présent, lorsqu'Hector repoussé,
Fut sous un poids énorme à mes pieds renversé...
Ah, Grecs! si cette armure est le prix du courage;
Qu'on nous ramene encor dans le champ du carnage.
Qu'au milieu des Troyens soient portés à l'instant
Ulysse, & son rival, & ce prix éclatant:
Et qu'à l'ombre du bras qui lui servit d'azyle,
Il m'ose disputer l'héritage d'Achille.

ULISSE.

Amis, Princes, guerriers, qu'indigne un tel discours!
Souffrirez-vous qu'Ajax vous insulte toujours?
Ne confondrez-vous point cet orgueil qui vous blesse?
Lui seul, s'il faut l'en croire, aura vengé la Grèce.

Redevables de vaincre à ses généreux soins ;
 Vous n'aurez de ce siège été que les témoins.
 Ainsi c'est vainement qu'aux deux Pôles du monde ,
 On vante votre gloire en triomphes féconde.
 Sans Ajax en effet connoîtroit-on encor
 Proténor , Mérion , Diomède & Nestor ;
 Et le second Ajax , si brave & plus modeste ;
 Et tous ces Rois soumis aux neveux de Thieste ?
 Après leur nom fameux je dois taire le mien ;
 Mais qu'Ajax le demande au rivage Troyen.
 Qu'il interroge enfin , s'il veut connoître Ulysse ,
 Cette même Pallas , à mes travaux propice ;
 Ces lieux encor fumants du sang de Noëmon ;
 Les mânes de Rhésus , & l'ombre de Dolon.
 Ajax à tous les Grecs prétend-il faire outrage ?
 Pense-t-il avoir seul la valeur en partage ?
 Tous ces Rois , comme lui , connus par leurs travaux ,
 N'ont-ils pas mérité ce grand nom de héros ?
 Sur ce titre commun , s'il fonde son attente ;
 Si la seule bravoure est ici suffisante ,
 Quetardons-nous encor de ce superbe prix
 Entre tous nos guerriers dispersons les débris.

Mais lui-même en ses vœux , fait-il ce qu'il desire ?
 Connoît-il cette armure où son orgueil aspire ?
 Sur ces métaux divins , les arts ingénieux
 Tracerent les contours de la terre & des cieux.
 Tout s'y peint : l'Océan renfermé dans ses rives ;
 Les climats ; les saisons ; les heures fugitives ;

Les changements du monde , & ses âges divers ,
Et les ressorts secrets qui meuvent l'Univers.
Quel tableau pour Ajax ! à ses regards sévères ,
Tous ces trésors de l'art sont autant de mystères.
Quel charme aura pour lui dans l'horreur des combats ,
Ce tissu merveilleux qu'il ne comprendra pas ?

A J A X.

Ai-je assez supporté ton audace indiscrette ?
Et vous , Grecs , votre joye est-elle enfin complete ?
Avez-vous à loisir observé de quel front
Je soutiens un reproche , & j'endure un affront ? ..
Je n'ajoute qu'un mot ; c'est à vous qu'il s'adresse :
Par dix ans de travaux j'ai secouru la Grèce ;
Mon nom seul fait encor la terreur des Troyens ;
Cette armure m'est due . . . & si je ne l'obtiens ;
Si votre injuste choix trahit mon espérance ;
Si dans ce jour Ulysse emporte la balance ;
Ce jour même aux combats me verra renoncer.
J'ai dit : je me retire , & vous laissez y penser.

Il sort.

SCENE III.

AGAMEMNON, ULISSE,

Chefs, Suite.

ULISSE.

GRACE au Ciel ! mon rival s'arme contre lui-même.
Il n'a pu contenir son arrogance extrême.
Sa haine contre vous n'a plus rien de secret :
Qui vous menace ainsi, vous servit à regret.
Quels superbes adieux lui dictoit son audace !
Et comme, en nous bravant il a quitté la place ?
Mais que penseriez-vous si j'osois à vos yeux
Développer d'Ajax les complots odieux ?
Ce trésor si brigué, cette armure divine,
A qui soupçonnez-vous que son cœur les destine ?
Acheverai-je, ô Grecs ! ou, ma bouche à jamais
Doit-elle vous cacher ces funestes secrets ?
Mais l'injure vous touche ; il faut donc vous l'apprendre.

Frémissez de l'aveu que vous allez entendre.
Ces armes dont le sort est remis en vos mains,
Présents d'une Déesse, & l'effroi des humains ;

I iij

Ces armes d'où dépend la conquête de Troye ;
Ajax de sa captive en veut faire la proie.
Dans les yeux d'une Scythe il puise dès long-temps
L'amour du nom Troyen , l'oubli de ses serments.
Mon rival , d'une femme adorateur servile ,
Ne brûle d'usurper l'héritage d'Achille ,
Que pour courir soudain de son esclave épris ,
Lui porter cette armure , & lui plaire à ce prix

Compagnons! au récit de sa lâche entreprise,
Je lis sur votre front votre juste surprise.
Vos suffrages pour moi se réunissent tous :
Je triomphe d'Ajax , & Minerve est pour nous.
Guerriers Ithaciens , qu'illustre ma victoire !
Enlevez ce trophée , & partagez ma gloire.

Il enleve l'armure , & sort avec sa Suite.



SCENE IV.

AGAMEMNON, *Chefs, Suite.*

AGAMEMNON.

PRINCES! ce jugement que vous avez rendu,
Ce choix libre, unanime, & que j'avois prévu,
En couronnant l'espérance & le zèle d'Ulysse,
Nous assure à jamais ses importants services.
Le destin cependant nous afflige aujourd'hui;
En nous privant d'Ajax, il nous ôte un appui.
Je dois cette justice à son courage insigne....
Si des regrets sont dûs à qui s'en rend indigne!
Cet Ajax, après tout, si fier, si courroucé,
Aisément parmi nous peut être remplacé:
Et le moindre soldat qui combat pour la Grèce,
Est plus grand à mes yeux, sans titre & sans noblesse,
Que tous ces demi-Dieux qu'éblouit leur pouvoir:
Et qui mettent l'orgueil à trahir leur devoir.



SCENE V.

AGAMEMNON, *Chefs*, EURYBATE.

EURYBATE.

POUR vous communiquer des secrets d'importance ;
Seigneur , Ulisse attend votre auguste présence,
Nestor & Diomède accompagnent ses pas ;
Ils ont pris le chemin des tentes de Calchas ;
Je les ai rencontrés vers la prochaine rive.

AGAMEMNON.

Je l'entends .. mais d'Ajax que nous veut la captive ;



SCÈNE VI.

AGAMEMNON, *Chefs*, PENTHESILÉE.

PENTHESILÉE.

PUISSANT Roi de Mycène; & vous, Grecs assemblés,
Superbes destructeurs de ces bords désolés !
J'offre à vos yeux surpris cette Reine guerrière ,
Que le sort des combats fit votre prisonnière.
Heureuse si le jour qui me mît en vos mains ,
Eût terminé ma vie, & rempli mes destins !
A fléchir devant vous rien n'a pu me contraindre.
J'ai vu mes maux sans trouble & sur-tout sans me
plaindre.

J'espérois , libre encore au milieu des revers ,
Maîtriser le sort même, & régner dans les fers.
Mais les Dieux, je l'avoue, ont vaincu mon courage.
Oui, Grecs ! de ce moment je sens mon esclavage.
Des guerriers malheureux, qu'intéressoient mes jours,
Attirés par mes cris, voloient à mon secours.
Ils couroient s'immoler pour venger mes injures :
L'impitoyable Ulysse a trompé leurs mesures.
Renfermés par son ordre en des lieux souterrains,
Déjà d'indignes fers on a chargé leurs mains.

J'ose vous faire entendre une voix gémissante.
Pour la première fois je deviens suppliante.
De ces nobles captifs j'ai plaint le sort affreux :
J'implore des vainqueurs , sans doute , généreux.
Et puisque l'intérêt de votre Europe entière
Demande qu'en ces lieux je reste prisonnière ;
Tout l'or dont ma rançon vous flatta vainement ,
Pour briser leurs liens je l'offre en ce moment,
Je sacrifierai tout.. Qu'ils sortent d'esclavage :
Je reste dans vos fers , & vivrai votre ôtage.
A mon Trône , aux combats , je renonce à jamais.
Renvoyez ces captifs ; & mes trésors sont prêts.

A G A M E M N O N .

Reine ! où tend ce discours que j'ai peine à comprendre ?
Que me proposez-vous ; & qu'osez-vous prétendre !
Par cette offre superbe , & qui doit m'irriter ;
Est-ce Atride , ou les Grecs , qu'on prétend insulter ?
Quoi ? tandis que Pâris , ravisseur téméraire ,
Retient dans son palais la femme de mon frère ;
Vous parlez de présents ; vous pensez par des dons
Expié les forfaits , racheter les affronts ;
Et des Grecs immolés sous le fer homicide ,
Mettre le sang à prix par un traité sordide ?
Non , non. La mort d'Achille , & son ombre en
courroux ,

A rompu désormais tout commerce entre nous.
Les Alliés de Troye auront part à sa peine ;
Nulle paix , nul accord qu'en nous rendant Hélène ;

N'en espérez point d'autre ... & quant à ces guerriers,
Ils suivront le destin des autres prisonniers.

PENTHESILÉE.

Dieux ! à quel traitement doivent-ils donc s'attendre ?

AGAMEMNON.

Madame , Calchas seul a droit de nous l'apprendre.
Par le Ciel , & par lui , leur sort est arrêté.

PENTHESILÉE.

Ah ! je le prévois trop cet arrêt détesté,
Cet Oracle inhumain...

AGAMEMNON.

Reine ! quel qu'il puisse être,
Quand il en sera temps , vous le pourrez connoître.

Il sort.



SCENE VII.

PENTHESILÉE *seule.*

CRUELS ! ainsi des Dieux vous empruntez la voix ;
Pour braver leurs autels , & profaner leurs droits !
Ce sacrifice affreux , cette exécrable fête ;
Non , ce n' est point le Ciel , c'est Calchas qui l'apprête.
Où suis-je ? ... quoi , Memnon va périr sans secours !
Que faire ? où m'adresser ? comment sauver ses
jours ?

SCENE VIII.

PENTHESILÉE, HERSILE.

PENTHESILÉE.

HERSILE ! c'en est fait : le sort qui nous accable ,
A réveillé des Grecs la haine inexorable.
Après avoir en vain tenté de voir Memnon ,
J'ai tombé... l'avouerai-je ? aux pieds d'Agamemnon !

Ma douleur m'égaroit , & ma mourante bouche
A presque révélé le secret qui me touche.
J'ai prié , j'ai pressé , je n'ai rien obtenu.
Mais parle ; dans ce camp que fait-on , qu'as-tu vu ?

HERSILE.

J'ai vu le fier Ajax transporté de colere.
Il juroit d'immoler un rival téméraire.
Ses yeux étoient armés de feux étincelants ;
Il rouloit sur les Grecs des regards foudroyants :
Sur-tout , il détestoit sa dernière entreprise.

PENTHESILÉE.

Hefile ! que dis-tu ? ... mais quelle est ma surprise ?
L'armure a disparu !

HERSILE.

Pouvez-vous ignorer
En quelles mains les Grecs viennent de la livrer ?
Contre les vœux d'Ajax aujourd'hui tout conspire :
Ulysse a triomphé.

PENTHESILÉE.

Grace au Ciel , je respire !

HERSILE.

Reine ! eh ! qu'espérez-vous de cet événement ?

PENTHESILÉE.

Notre salut , Herfile ! est sûr de ce moment.

HERSILE.

Ciel ! que me dites-vous ? se peut-il ? ... mais ,
Madame ,

Quel changement soudain s'est passé dans votre ame ?

Un calme heureux succède à votre ennui profond.
Quelle sérénité brille sur votre front !
Je lis dans vos regards un fortuné présage :
Et votre seul aspect me remplit de courage.
Daignez de vos projets vous ouvrir à ma foi.
Quels périls avec vous faut-il tenter ?

PENTHESILÉE.

Sui-moi.

FIN du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AJAX, ARCAS.

AJAX.

ARCAS ! tu vois ma rage & mon ignominie !
Où fuir , où me cacher après cette infamie ?
Suis-je assez avili , suis-je assez confondu ?
Un autre a remporté le prix qui m'étoit dû !
J'ai vécu trop d'un jour , & c'est fait de ma gloire.
Me voilà devenu l'opprobre de l'Histoire.
Ulisse m'a rendu , par d'indignes moyens ,
La fable de la Grèce , & celle des Troyens.
Ce sont - là de tes coups , destinée outrageuse !
Ajax eut en partage une ame courageuse ;

De toute servitude ardente à s'affranchir,
 Incapable de feindre, ainsi que de fléchir.
 Ose me démentir, destin, voilà mon crime.
 J'ai fait voir à la Grèce un cœur trop magnanime.
 Je meurs couvert de honte, au deshonneur livré....
 Mais lâche, mais rampant, je vivrois honoré.

A R C A S.

Seigneur ! ah ! pensez-vous qu'une ligue unanime
 Vous enleve des Grecs, & l'amour, & l'estime ?
 De tous les cœurs enfin vous croyez-vous proscrit ?
 Contemplez d'un autre œil ce choix qui vous aigrit.
 Votre gloire est entière. Eh ! qu'importe qu'Ulysse
 D'un odieux triomphe en secret s'applaudisse ;
 Qu'il entraîne à son gré le suffrage des Rois ?
 Peut-il vous dérober l'honneur de vos exploits ?
 Des caprices du sort la vertu dépend-t-elle ?
 L'infortune lui prête une splendeur nouvelle.
 Télamon, comme vous, des Dieux persécuté,
 Ne dût qu'à ses revers son immortalité.
 Quel tort vous fait, Seigneur, un injuste adversaire !
 Etes-vous moins des Grecs le héros tutélaire ?
 Quel autre appui par nous pourroit être imploré ?

A J A X.

Non. Ne me flatte plus, je suis deshonoré.
 Que manque-t-il encor à mon malheur extrême ?
 Ah ! puis-je sans frémir m'envisager moi-même.
 Dieux ! quels égarements ! que d'outrages divers !
 J'ai creusé de mes mains l'abîme où je me perds.

Trop

Trop funeste clarté, pourquoi viens-tu me luire ?
 Une indigne maîtresse obstinée à me nuire ,
 A juré ma ruine . . . & ma fatale erreur ,
 Et ma folle tendresse ont servi sa fureur !
 Voilà , voilà le piège où m'attendoit sa haine.
 Je reconnois ses coups , quand ma perte est certaine.
 Car ne crois pas qu'Ajaj survive à cet affront :
 J'en mourrai , cher Arcas . . . mais d'autres me sui-
 vront.

Commençons dès ce jour à punir la cruelle.
 Allons lui déclarer l'horreur que j'ai pour elle.
 Vengeons-nous de l'ingrate, & de ses attentats.
 Sers ma fureur , ami , conduis-moi sur ses pas.

ARCAS.

Non loin de la forêt j'ai rencontré la Reine ,
 Ses yeux étoient troublés , sa démarche incertaine ;
 Penthesilée enfin demandoit à vous voir.

AJAX.

Que dis-tu ? . . . mais , Arcas , quel étoit son espoir ?
 Quel intérêt l'agite , & quel soin la dévore ?

ARCAS.

Sans doute elle cherchoit à vous trahir encore.

AJAX.

Va , ne redoute rien ; mes yeux se sont ouverts ;
 J'ai dissipé le charme , & j'ai brisé mes fers.
 Qu'il me tarde à tes yeux de confondre l'ingratitude.
 Ses regards me cherchoient ! . . . mon désespoir la flatte.

K

Ajax n'est à ses yeux qu'un vil jouet d'amour...
Mais c'est à l'inhumaine à gémir à son tour.
Je ne suis désormais que mon courroux pour guide.

ARCAS.

Dieux ! c'est elle !

SCENE II.

PENTHESILÉE, AJAX, ARCAS.

PENTHESILÉE.

SEIGNEUR ! je viens...

AJAX.

Tremblez, perfide !
Vous ne jouirez point de mes tristes fureurs.
Ma disgrâce bientôt vous coûtera des pleurs.
Vous n'insulterez point, cruelle, à mon naufrage.
Il est temps que sur vous retombe enfin l'orage.
Ma haine désormais... Reine ! que faites-vous !

PENTHESILÉE.

Seigneur ! je viens tremblante embrasser vos genoux.

AJAX *l'empêchant.*

Vous, Madame! eh! de moi qu'espérez-vous encore?

PENTHESILÉE.

Hélas! votre pitié: c'est tout ce que j'implore.

AJAX.

L'espoir de me braver vous conduit-il ici?

PENTHESILÉE *aux pieds d'Ajax.*

Ah! Seigneur! est-il temps de m'accabler ainsi?

AJAX *à part.*

Quel trouble la saisit! que faut-il que je pense?

à la Reine.

Reine! Rassurez-vous, je prends votre défense:

Parlez; ne craignez rien: Ajax sera pour vous.

Quels sont vos ennemis...? je les combattrai tous.

Montrez-moi ces cruels; nommez-moi leurs complices.

PENTHESILÉE.

Sauvez-moi donc, Seigneur, de la fureur d'Ulysse.

AJAX.

Ulysse, dites-vous!

PENTHESILÉE.

Seigneur, l'autel est prêt:

Calchas des prisonniers a prononcé l'arrêt:

K ij

Ulysse a tout conduit ; ma perte est son ouvrage.

A J A X à part.

Chaque mot que j'entends remplit mon cœur de rage.

P E N T H E S I L É E .

Vous pâlissez , Seigneur , & semblez interdit !

A J A X .

Madame! , poursuivez ce funeste récit.

Dévoilez le tissu d'un complot que j'abhorre :

Que mon esprit troublé conçoit à peine encore.

Sur-tout de vous venger confiez-moi le soin...

Je le prendrai , Madame , & l'instant n'est pas loin.

P E N T H E S I L É E .

A ces décrets sanglants , pourriez-vous méconnoître

La cruauté d'Ulysse , & les pièges d'un traître ?

Vous êtes le seul but de ses complots pervers ,

S'il a pros crit mes jours , c'est qu'il vous les croit
chers.

C'est lui qui du Pontife ouvre ou ferme la bouche.

C'est pour mieux cimenter son oracle farouche ,

Que les Troyens captifs , à Bellone échappés ,

Dans cet arrêt de mort sont tous enve'oppés.

Bientôt de leurs bûchers vous allez voir la flamme.

A J A X .

Eh bien ! à leur secours il faut aller , Madame.

C'est à moi de punir ces lâches attentats.

Ne craignez rien d'Ulysse ; encor moins de Calchas :

Tout mon sang est à vous... & cependant, cruelle!
 Vous seule avez causé ma disgrâce nouvelle.
 Vous seule en m'exposant au plus mortel affront,
 D'un éternel opprobre avez couvert mon front.

PENTHESILÉE.

Perdez un souvenir dont votre orgueil murmure.
 C'est trop, c'est trop, Seigneur, regretter cette
 armure...

AJAX.

Reine ! je l'avouerai, ce cœur en a souffert.
 Ajax avec les Grecs vous croyoit de concert.
 Que dis-je ? hélas ! vous seule à ma perte animée,
 Avez livré ma gloire aux mépris de l'armée ;
 A connoître un rival, par quelle autre réduit,
 Me vois-je environné de l'horreur qui me fuit ?
 Vous avez jusqu'au bout conduit votre artifice :
 C'est vous, cruelle ! enfin par qui triomphe Ulysse.
 Ennemie implacable attachée à mes pas,
 J'ai dû croire en effet... non ; je ne le crois pas.
 Quand j'ai pu le penser, j'étois tout à ma rage.
 Le souvenir récent d'un trop sensible outrage.
 Occupoit mes esprits, de noirs soupçons frappés...
 Je vous revois, Madame, ils sont tous dissipés.
 Allons, allons des Grecs tromper la barbarie,
 Renverser les autels qu'éleva leur furie,
 Détourner sur eux seuls un Oracle inhumain,
 Et mettre aux prisonniers les armes à la main.

PENTHESILÉE,

Ciel ! quel est votre espoir ? que prétendez-vous faire ?

Ah ! pour tromper Ulysse il faut plus de mystère.

Vous nous perdez , Seigneur , par d'imprudents secours ;

Et si vous paroissez , c'en est fait de nos jours.

A J A X.

Quoi donc ? impunément souffrirai-je une offense ?

Mon amour outragé gardera le silence ?

Un Prêtre de mes bras viendra vous arracher ?

Je vous verrai saisir & traîner au bûcher ? ...

Il faut , il faut , Madame , avant ce sacrifice . . .

PENTHESILÉE.

Je le vois bien , Seigneur , il faut que je périsse.

Vous-même le voulez ; c'est par vous que je meurs.

A J A X.

Vous , Reine ! ah ! dissipez ces indignes terreurs.

Commandez , ordonnez ; que faut-il que je fasse ?

PENTHESILÉE.

Que vous n'ajoutiez point vous-même à ma disgrâce :

Que pour sauver mes jours , & ceux des Phrygiens ;

Vous daigniez n'employer que les plus sûrs moyens.

A J A X.

Je me suis fait , Madame , un devoir de vous plaire.

Prononcez donc ; quel est le conseil salutaire ,

Par où l'Oracle affreux peut se voir démenti ?

PENTHESILÉE.

Dissimulons , Seigneur, c'est l'unique parti.

Chargeons de l'entreprise un Ministre fidele :

Tout dépend du silence encor plus que du zèle.

Sans vous montrer aux Grecs , qu'un seul de vos
guerriers

Arme , mais en secret , les six cens prisonniers.

Qu'un seul de vos vaisseaux nous reçoive sur l'onde.

Laissez-nous disparaître : & quand l'astre du monde

Demain viendra briller aux yeux des matelots ,

Tenez - vous prêt vous - même à traverser les flots....

A J A X.

Il faut vous satisfaire. Arcas ! tu viens d'entendre

Ce que Penthésilée ordonne d'entreprendre.

Ne m'oppose plus rien ; c'est un ordre absolu.

C'est moi qui te prescris tout ce qu'elle a voulu.

Sui la Reine.

A R C A S.

Seigneur !...

A J A X.

Obéis , téméraire !

Obéis , dis-je , ou crains d'irriter ma colere.

à Penthésilée.

Vous partez ! que mon cœur éprouve de tourment !

Puis-je , loin de vos yeux , puis-je vivre un moment à

K iv.

Vous partez! ah! du moins, ah! trop charmante Reine!
Assurez-vous Ajax qu'il n'a plus votre haine?
Que mes soins, mes transports, si long-temps super-
flus?...

PENTHESILÉE.

Il faut donc l'avouer : mon cœur ne vous hait plus.
J'entens crier la voix de la reconnoissance ;
Oui , je sens dans mon ame expirer la vengeance.
Que ne vous dois-je pas ? vous brisez mes liens ;
Vous sauvez , & ma vie , & celle des Troyens.
Je vous dois ... plus encor que je n'ose vous dire.
Dans le fond de mon cœur si je vous laissois lire :
Vous le verriez , Seigneur , vaincu par vos bienfaits ;
Sensible à vos vertus ; combattu de regrets.
Vous n'êtes plus pour moi ce Tyran redoutable.
Vous n'êtes plus pour moi qu'un Héros respectable,
Un Prince magnanime , un Vainqueur généreux ;
Que les Dieux m'ont forcée à rendre malheureux.
Ah ! je frémis de voir vos nobles destinées
Aux caprices du fort par l'Amour enchaînés ...
Et je voudrois qu'Ajax pût élever son cœur
Au-dessus des dangers d'une funeste ardeur.

AJAX.

Ah ! si vous me plaignez, quel malheur ai-je à craindre !
Ah ! si je vous suis cher, puis-je encore être à plaindre !

PENTHESILÉE.

Le temps presse, Seigneur; gardons de différer.

A J A X.

à Arcas.

Dieux! quel instant!... O toi! va, cours tout préparer:
Conduis la Reine; & viens du succès de ton zèle,
En ce lieu même, Arcas, m'apporter la nouvelle.

SCENE III.

A J A X *seul.*

GRACE au Ciel! mes destins vont prendre un autre cours.

Les Dieux à tous mes vœux long-temps cruels & sourds,
Me regardent enfin après tant d'injustices.

Némésis & l'Amour me sont du moins propices.

Pour qui va se venger que la haine a d'appas!

Que de plaisirs on goûte à punir des ingrats!

Ah! combien ma fureur contemple avec ivresse

Les maux dont je prévois que va gémir la Grèce!

O toi, qui rends les Dieux de tes faveurs jaloux;

Pâle fille du Styx, & Sœur du noir Courroux,

Vengeance! toi qui vis du feu qui te consume;

Viens pénétrer mon cœur de ta douce amertume.

Offre-moi des tableaux qui flattent mon espoir.
Peins-moi ce qu'en ces lieux mon départ fera voir.
Représente à mes vœux la victoire homicide,
Dévorant les guerriers & la flotte d'Adride;
Tous les fleaux du Ciel, & tous ceux des Enfers
Se rassemblans contre eux des bouts de l'univers;
La Mort par-tout présente; & pour comble de joye,
Ulisse sans défense expirant devant Troye.

SCENE IV.

A J A X, U L I S S E.

Mars qui s'avance à moi?... c'est Ulisse, grands Dieux!

Perfide! oses-tu bien te montrer à mes yeux?
Viens-tu r'ouvrir ici mes blessures cruelles?

U L I S S E.

La Grèce est en danger; suspendons nos querelles.
Ajax! viens la sauver des plus affreux revers.
Un Traître a des Captifs osé briser les fers.
Nos vaisseaux sont en feu; nous n'avons plus d'asyle;
Paris & les Troyens sont sortis de leur Ville.

Dans ce pressant péril, c'est vers toi que j'accours.

A J A X.

Et la Grèce, dis tu, m'appelle à son secours ?
 La Grèce, dont le nom renouvelle ma rage !
 Elle, que j'ai servie, & qui me fait outrage !
 Elle, qui doit sa gloire à mes derniers exploits !
 Elle, qui me rejette, & t'a donné sa voix !
 Peux-tu, peux-tu chercher l'auteur de sa disgrâce ?
 Contre elle, des Captifs j'ai seul armé l'audace.
 C'est moi, dont le courroux a brisé leurs liens ;
 C'est mon bras qui l'immole aux fureurs des Troyens ;
 C'est par moi que son sang a rougi leur épée ;
 Reconnois ma vengeance aux coups qui l'ont frappée.

U L I S S E.

Qu'entends-je ! ah ! t'ai-je dû reconnoître à ces traits ?
 Quoi ! ce prix trop brigué cause encor tes regrets ?
 Tu n'écoutes, ne suis que ta haine rivale ? ...
 Eh bien ! possède-là, cette armure fatale.
 Faut-il te la céder, Ajax ? tu peux parler.

A J A X.

Je ne m'en servirois que pour mieux t'immoler :
 Concurrent détesté ! va, fors de ma présence.
 Fui ; cours vanter aux Grecs ta frivole assistance.
 Invente des moyens pour sauver leurs vaisseaux.
 Va consulter Calchas sur ces malheurs nouveaux.
 Signale ton génie ; oppose à ces allarmes
 La fuite, les détours, tes familières armes.

Sur tout, n'attends de moi ni secours, ni pitié;
Et sois sûr à jamais de mon inimitié.

U L I S S E.

Rien ne fléchit ton cœur ! Tigre ! rien ne le touche !
Poursuis ; reste fidele à ton courroux farouche..
Jouis de nos revers ; insulte à nos douleurs ;
Contemple avec orgueil ta honte & nos malheurs :
Abandonne la Grèce à son destin funeste.
J'aurai d'autres secours ; & Minerve me reste.
J'atteste ici le Ciel ennemi des pervers ,
Que toi seul nous trahis ; que c'est toi qui nous perds.
La vengeance des Dieux va fondre sur ta tête.
La peine suit le crime ; & la tienne s'apprête :
Parmi les prisonniers , (frémis , traître , à ce nom !)
Parmi les Combattans , je viens de voir Memnon.
Les Dieux l'ont rappelé de la fatale rive :
Tes mains à ton Rival ont livré ta Captive.
Je prévois quels regrets vont suivre tes transports.
Va ; je te laisse en proie à tes honteux remords.



SCENE V.

AJAX *seul.*

QUEL coup de foudre, ô Ciel ! ô disgrâce dernier !
 Memnon vivroit ! Memnon reverroit la lumière !
 Arrête ! . . . il est parti ! je le rappelle en vain.
 Il fuit en me laissant le poignard dans le sein.
 Dieux ! quel avis funeste a frappé mon oreille ?
 Quel effrayant soupçon dans mon cœur se réveille !
 Je suis trahi ! le Sort à me nuire assidu . . .
 Est-ce toi , cher Arcas !

SCENE DERNIERE.

AJAX , ARCAS.

SEIGNEUR , tout est perdu !
 Memnon qu'on croyoit mort , a paru dans la pleine ;
 Le sang de nos Guerriers vient d'assouvir sa haine :

Vous-même avez servi les barbares efforts.

La Reine & lui, Seigneur, s'éloignent de ces bords.

A J A X.

Ils partent!... pensent-ils se soustraire à ma rage?

Viens, fui moi, cher Arcas; courons vers le rivage;

Montons sur mes vaisseaux.

A R C A S.

Quoi donc? ignorez-vous

Que les feux dévorans les ont embrasés tous?

Un seul qui des Troyens porte l'espoir funeste,

Est échappé; la flamme a consumé le reste.

Mais un mal plus pressant me ramène à vos yeux:

Excité par Ulysse, Atride furieux

Prétend venger sur vous la flotte & la défaite.

Il faut, n'en doutez point, songer à la retraite.

Je crains même, je crains que mes soins superflus

N'aient trop tard... mais, Seigneur, vous ne m'entendez plus!

Quelle noire fureur tout-à-coup vous transporte!

Ah! reprenez vos sens; rejoignez votre escorte.

A J A X.

Où suis-je?... sous mes pas je vois les sombres bords.

Qui m'a conduit vivant dans l'empire de morts!

Une secrète horreur de mon ame s'empare.

Dieux! où m'entraînez-vous?... je sens que je m'égare!

En ces instans affreux pourquoi t'offrir à moi?

A ta perte certaine, ami, dérobe-toi.

Mon aveugle transport te prendroit pour victime :
Fui, malheureux Arcas ! épargne-moi ce crime.

Quelle Divinité, quel funeste démon,
Me souffle cette rage, & trouble ma raison ?
C'est toi, fille du Dieu qui lance le tonnerre ;
C'est toi dont le courroux me déclare la guerre.
Tombe ; de ma vengeance effrayons les mortels :
Voi détruire ton culte, & briser tes autels.
Ni l'Olympe irrité, ni Jupiter lui-même,
Ne sauroient te sauver de ma fureur extrême.

Il brise la statue de Minerve. Le tonnerre tombe :

Quels déluges de feux s'offrent à mes regards !
Quel effroyable bruit gronde de toutes parts !
Tonnez, Dieux impuissants, pour me réduire en
poudre.

Armez l'enfer encore au défaut de la foudre.
J'échappe à tous vos traits, je brave vos efforts ;
Et je saurai sans vous descendre chez les morts.

Il se précipite sur son épée.

FIN du cinquieme & dernier Acte.

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side.]

A G L A É,

AGLAE,
COMÉDIE EN UN ACTE,
EN PROSE.

SECONDE ÉDITION.

P E R S O N N A G E S.

PALÉMON, Amant d'AGLAÉ.

AGLAÉ, aimée d'ERASTENE & de
PALÉMON.

RODOPE, sœur d'AGLAÉ.

ERASTENE, jeune suffisant, Amant
d'AGLAÉ.

CLYCÉRIE, Esclave de PALÉMON.

DROMON, Esclave d'un Statuaire.

La Scène est dans Athènes.



AGLAË,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

PALÉMON, GLYCÉRIE.

PALÉMON.

TOUTES tes remontrances sont vaines.

GLYCÉRIE.

Mon cher maître! . . .

PALÉMON.

Tes conseils m'affligent sans me persuader.

GLYCÉRIE.

Oubliez qui vous méprise; prenez pitié de vous-même : consultez la raison.

L ij

PALÉMON.

Suis-je en état de l'écouter !

GLYCÉRIE.

Il est vrai ; je ne vous connois plus : vous n'êtes plus Palémon. Mais quel charme surnaturel a donc cette Aglaé pour renverser les esprits ? Vous avez aimé nombre de femmes qui méritoient bien autant que celle-ci, de porter le trouble dans l'ame d'un amant, & je ne vous ai rien vu faire de déraisonnable pour elles. Vous aimiez à votre aise alors.

PALÉMON.

Difons vrai , je n'aimois point. Je n'ai jamais aimé qu'Aglaé. Ne me demande point pourquoi je la préfère à tout autre ; je l'ignore moi-même : tout ce que je fais , Glycérie , c'est que je ne cesserai jamais de l'adorer.

GLYCÉRIE.

Cela pourroit bien être. Celle dont vous êtes épris est pour le moins aussi coquette qu'insensible. Avec d'aussi heureuses dispositions , une femme habile fait rarement d'infidèles.

PALÉMON.

Glycérie ! trêve à ce badinage. Respecte Aglaé ; autant que je l'aime.

GLYCÉRIE.

Sur ce pied-là , je la respecterai infiniment.
(à part. Par Minerve ! il n'entend pas raillerie.

PALÉMON.

Ah ! puis-je sans une peine mortelle voir offenser la seule personne que j'adore ? Je veux croire que c'est ton zèle pour mes intérêts qui te fait parler ; cependant , tu étois au service d'Aglaé avant de passer au mien : c'est à elle que tu dois ce que je t'ai marqué de bienveillance ; & c'est bien mal me prouver ton attachement , que de n'en point montrer pour ton aimable maîtresse.

GLYCÉRIE.

Grondez , mon cher maître , grondez ; je suis dans mon tort. Cette leçon m'est utile , & je m'en souviendrai ; elle m'apprend ce qu'on gagne à parler aux amans le langage de la raison.

PALÉMON.

Au lieu de me désespérer que n'emploies-tu ton adresse à me faire illusion ?

GLYCÉRIE.

Non ; je vous aime trop pour vous tromper. Mais actuellement que vous êtes un peu traitable , je me sens d'humeur à vous consoler ; je me flatte même de vous faire goûter mes raisons.

PALÉMON.

Ah ! Glycérie , essayes de le faire , dusses-tu n'y pas réussir !

GLYCÉRIE.

Que craignez-vous , dites-moi , d'un rival tel

L iij

qu'Erastène ? En vérité, votre appréhension justifieroit à un certain point l'erreur d'Aglaé. Ce concurrent, entre nous, devroit plus que personne rassurer votre tendresse. Sa suffisance, sa légèreté, ses défauts sans nombre paroîtront bientôt dans tout leur jour, & forceront Aglaé de vous rendre justice.

PALÉMON.

Que me dis-tu, Glycérie ? & que ne puis-je te croire ? ... Mais on frappe, va voir qui ce peut être.

GLYCÉRIE.

C'est... Révé-je ? Non, je ne me trompe point ; C'est le valet du Statuaire qui demeure ici près.

PALÉMON.

Qu'il entre, Glycérie, qu'il entre ; ouvre-lui promptement.

GLYCÉRIE.

Vous me surprenez ; eh, qu'avons-nous besoin de cet ivrogne ?

PALÉMON.

Ah ! Glycérie, il faut t'avouer tout. Désespéré des rigueurs d'Aglaé, j'ai gagné, à force d'argent, le Statuaire qui travaille pour elle. Tu connois son habileté ; tu fais que la cire prend sous ses mains toutes sortes de formes. Ce célèbre Artiste m'a promis d'entreprendre la charmante Aglaé, &

de m'en procurer un modele. Je l'ai prié sur-tout de la représenter dans cet habit que tu lui connois, & qui semble lui prêter encore de nouveaux charmes.

GLYCÉRIE.

O mon cher maître, mon cher maître ! tout ce que vous faites depuis un temps n'est guères sage.

On frappe de nouveau.

PALÉMON.

Ce garçon s'impatiente. Ouvre-lui, te dis-je.



SCENE II.

PALÉMON, GLYCÉRIE, DROMON.

DROMON.

Tu y a des instants dans la vie où l'on a bien de la peine à tenir son équilibre.

GLYCÉRIE.

Il est ivre ; je vous l'avois bien dit.

DROMON.

Ivre ? Eh ! qui vous a appris que j'avois bû , ma mie ?

GLYCÉRIE.

Personne , assurément.

DROMON.

Il faut que cette fille soit forcieriè ; car je me suis enivré tout seul.

PALÉMON.

Qu'est-ce , mon garçon ? Que desires-tu ?

DROMON.

Je voudrois parler au Seigneur Palémon.

PALÉMON.

C'est moi-même.

DROMON.

Tant mieux. C'est vous que je cherche. Mon maître m'a prié d'avoir la complaisance de passer chez vous, pour prendre la peine de vous dire que vous eussiez l'honneur de l'aller voir.

GLYCÉRIE.

Le butor !

PALÉMON.

A ce que je puis comprendre, mon ami, ton maître me fait dire de passer à son atelier. Parle ; n'est-ce pas-là le précis de ta commission ?

DROMON.

Non pas, s'il vous plaît ; je fais trop bien vivre pour m'expliquer aussi librement. La politesse veut qu'on ne parle point d'une manière brusque aux personnes de votre qualité ; c'est pourquoi j'ai orné ce que j'avois à vous dire d'un petit bout de compliment, comme vous avez pu voir.

GLYCÉRIE.

Apprends, faquin, qu'un compliment mal tourné est double impertinence.

DROMON.

Oh ! je n'apprends rien, moi ; je fais tout.

PALÉMON.

Ne fais-tu pas aussi pour quelle raison ton maître
M'envoie chercher ?

DROMON.

Attendez.

PALÉMON.

Il ne te l'a donc pas dit ?

DROMON.

Non. Mais qu'importe, je me doute bien
pourquoi.

GLYCÉRIE.

Eh, parle donc.

DROMON.

Peste soit de la masque, qui m'a tout fait ou-
blier ;

PALÉMON.

N'est-ce pas pour me faire voir un ouvrage dont
nous sommes convenus ?

DROMON.

Vous y êtes, justement, oui, c'est cela même.
C'est un bel ouvrage au moins, Seigneur Palémon.

PALÉMON.

Et bien exécuté.

DROMON.

Oh ! c'est de l'ouvrage bien fait... Si j'osois dire
mon sentiment ? ...

GLYCÉRIE.

Cela seroit curieux. Voyons ; eh bien ? que t'en semble ?

DROMON.

Ma foi , c'est une belle chose en tout , mais moi , j'admire principalement la queue , la crinière & les griffes.

GLYCÉRIE.

Les griffes d'Aglacé !

PALÉMON.

Que dit ce maraud ? Je pense qu'il extravague. Je l'entretiens d'Aglacé , & il me parle de la chimère de Bellérophon.

DROMON.

La chimère , précisément.

PALÉMON.

Eh ! c'est d'Aglacé qu'il s'agit.

DROMON.

Aglacé ? quel autre monstre est-ce-là ? ... Après tout , il y en a de toutes les façons chez mon maître : vous prendrez celui qui vous conviendra.

Il sort.

PALÉMON.

Glycérie , ne sors point d'ici. Je vais passer chez le Statuaire ; après quoi , j'irai entendre plaider une cause dont l'issue m'intéresse , & ne rentrerai que sur

le soir... Si l'on apporte la statue pendant mon absence, prends soin de la faire placer sur ce piédestal. Sur-tout qu'on prenne garde de la poser avec précaution. Toi-même ne l'approche qu'avec respect; & songe qu'après Aglaé, ce trésor est ce que j'ai de plus cher, de plus précieux au monde.

SCÈNE III.

GLYCÉRIE *seule.*

OH ! pour le coup, le délire de mon maître est avéré ; il n'est plus moyen d'en douter, encore moins de le guérir. Quel est son projet ? Que veut-il faire chez lui d'Aglaé en statue ? Quelle consolation en attend-t-il ? Croit-il que les charmes de la copie le dédommageront des rigueurs de l'original ? amants, amants, que vous êtes fous !... Mais, qui frappe encore ?



SCENE IV.

AGLAÉ, ERASTENE, GLYCÉRIE.

GLYCÉRIE.

Oùste Ciel ! est-ce bien vous ? Aglaé chez Palémon ! Eh ! quel peut être votre dessein ?

AGLAÉ.

Montre - nous - là bien vite, ma chere Glycérie ! je meurs d'impatience de la voir.

GLYCÉRIE.

Et qui voir ? je ne vous comprends pas.

AGLAÉ.

Cette statue que Palémon a fait faire ; & qu'on dit me ressembler étonnamment. Montre - la - moi ; ne me fais point languir. Tiens, voilà vingt dragmes.

ERASTENE.

Satisfaits - nous, de grace, & ne perds point de temps.

GLYCÉRIE.

Oh ! pour vous, Erastène, je vous le passe. amant d'Aglaé, & préféré à Palémon, vous pouvez

jouir de votre triomphe , & insulter au malheur de votre rival. Mais vous , Aglaé , n'avez - vous point à rougir ? N'est - ce point une craurè inouïe d'outrager un Amant sans espoir ; & d'oser même arrêter vos regards sur le triste spectacle de la folie où vous le réduisez ?

AGLAÉ.

Tiens ; finis tes plaintes , & reçoit encore ceci pour t'appaiser.

GLYCÉRIE.

Vous vous y prenez d'une manière à m'embarasser étrangement. C'est votre faute , après tout. Je vous ai résisté ; vous me faites violence. Il n'y a point d'innocence à l'abri d'une pareille attaque. Disposez donc de tout ; mais gardez - moi le secret.

AGLAÉ.

Sois - en certaine.

ERASTENE.

Oui , oui , ne t'inquiète point. Du secret , n'est - ce pas ? cela va sans dire. Tu dois savoir que je n'ai pas mon pareil dans le monde pour la discrétion.

GLYCÉRIE.

C'est ce dont j'aurois pu douter ; mais l'intérêt que vous avez à ne point désobliger Aglaé , me rassure contre mes craintes. Demeurez donc ici l'un & l'autre ; vous allez bientôt voir la statue. Peut-

être, va-t-on l'apporter à l'heure même, & la placer sur ce piedestal. Je vais me tenir à la porte pour la recevoir à son arrivée.

ERASTENE.

Vas-y; nous l'attendons.

SCENE V.

AGLAÉ, ERASTENE.

AGLAÉ.

REVENONS à vous, Erastène ! je vous querellois tantôt, & j'y étois, ce me semble, assez fondée,

ERASTENE.

Si vous n'y prenez garde, Aglaé, nous allons retomber dans la morale; & vous l'entendez où cela mène. Croyez-moi, quittons cette conversation grave, & persuadez-vous que la sagesse de notre âge est de rire.

AGLAÉ.

Ecoutez, Erastène ! j'aime votre gaieté; votre humeur convient à la mienne....

ERASTENE.

Jusqu'ici votre morale n'a rien d'affligeant.

AGLAË.

Aussi, n'est-ce pas tout ce que j'ai à vous dire. Je suis un peu trop indulgente pour vous ; & il ne faut point vous dissimuler que tout le monde ne vous voit pas des mêmes yeux.

ERASTENE.

Tout le monde , en effet , n'a pas les yeux d'Aglæ.

AGLAË.

Vous cherchez à me flatter ; mais vous n'y gagnerez rien ; & je veux bien vous apprendre qu'il n'y a qu'un cri contre vous. Vous ne ménagez personne , & la moitié des femmes d'Athènes vous détestent.

ERASTENE.

Tant mieux , par Jupiter ! tant mieux ; c'est une preuve de mérite.

AGLAË.

Savez-vous , Erastène , que vous seriez l'être de l'*Attique* le plus ridicule , si vous pensiez la plupart des choses que vous dites. J'aime la naïveté dont vous convenez de certains travers ; mais je suis loin de vous soupçonner d'en être atteint.

ERASTENE.

ERASTENE.

Tout autre que moi trouveroit dans ce discours une ample matiere à réflexions. Palémon, je gage, s'il étoit à ma place, prendroit la chose au grave.

AGLAÉ.

Laissez-là Palémon, & songez à vous défendre. Vous traitez tout avec une légèreté merveilleuse. Mais je doute que vous vous tiriez habilement d'un reproche personnel que j'ai à vous faire.

ERASTENE.

Ah ! vous voulez m'intriguer.

AGLAÉ.

Je souhaite n'y pas réussir ; il ne tient qu'à vous de vous disculper. Il suffit de prouver que vous n'étiez pas hier chez Laodice, & qu'en sa présence vous ne vous êtes point expliqué sur votre amour pour moi en des termes très propres à en faire douter.

ERASTENE *déconcerté.*

Quoi ? vous pourriez croire....

AGLAÉ.

Un mot suffit, Erastène ! Ne fut-il pas question de moi ; & ne donnâtes-vous point à penser que mes biens vous touchoient pour le moins autant que ma personne ? Répondez à ce fait.

M

ERASTENE *avec humeur.*

Vous m'y forcez... Songez au moins que c'est vous qui voulez que je me justifie. Où sont-ils, ces grands biens ? Ceux dont votre pere jouit sont considérables, sans doute. Vous espérez les accroître encore par le gain d'un procès, du succès duquel vous ne doutez même pas. Mais enfin tout procès peut se perdre ; & le vôtre est de telle importance que si votre partie n'est ruinée, elle vous ruine infailliblement. Voyez donc où se réduit le propos qu'on m'impute ; & si, connoissant l'état de vos richesses... J'ai cru que pour m'accuser d'un intérêt sordide, on attendroit au moins l'événement.

AGLAE.

Erastène !

ERASTENE.

Brisons-là, belle Aglaé. Ces sortes d'explications sont rarement exemptes d'amertume. J'oubliois, d'ailleurs, que votre procès doit se terminer aujourd'hui même. Votre pere pourroit me savoir mauvais gré de ne m'être pas trouvé à son jugement. Souffrez que j'y courre. Adieu !



SCENE VI.

AGLAÉ *seule.*

QUE penser d'Eraftène & de fa justification ? Je n'ai point lieu d'en être contente ; & mes doutes fur fa sincérité augmentent de plus en plus. Suivons fon confeil, & remettons à l'événement le jugement qu'il en faut faire.



SCENE VII.

AGLAÉ, GLYCÉRIE.

AGLAÉ.

EN bien, la statue ?

GLYCÉRIE.

Elle ne sauroit tarder ; mais ce n'est pas ce qui
me fait venir,

AGLAÉ.

Qu'as-tu donc à me dire ? & pourquoi cet air
sérieux ?

GLYCÉRIE.

Franchement, le dessein qui vous amène ici me
fait peine.

AGLAÉ.

Ah ! tu vas encore me parler en faveur de Pa-
lémon.

GLYCÉRIE.

Oh ! non. Je m'en garderai bien. Je ne me charge
point d'une cause aussi désespérée que la sienne.
Palémon est un homme noyé dans votre esprit ; &

l'éloignement que vous avez pour lui, ressemble tout-à-fait à de l'aversion.

A G L A É.

Aussi, pourquoi veut-il s'obstiner à m'aimer ?

G L Y C É R I E.

Mais, est-ce une raison pour le haïr.

A G L A É, *vivement.*

Oui, c'en est une, puisqu'on me force à le dire. Il faut bien que cette haine soit fondée, qu'elle ait une origine ; & je t'avouerai que je n'en vois point d'autre. La persévérance de Palémon à m'aimer malgré moi, est le seul tort que je lui connoisse. Mais en faut-il davantage pour justifier l'aversion que tu condamnes ? N'est-ce pas en effet un défaut impardonnable dans un amant que l'on aime point que cette constance inflexible & opiniâtre ? Car enfin, Je ne suis point extravagante, comme on a l'impertinence de le croire ; & je ne puis aimer, ni haïr sans qu'un motif raisonnable m'y détermine.

G L Y C É R I E.

D'accord ; mais convenez que vous êtes injuste envers Palémon, & que vous poussez la rigueur au-delà des bornes.

A G L A É.

En vérité, Glycérie, je vous admire. Quoi ? parce qu'un homme dont j'ai rejeté l'amour persiste à en

avoir pour moi , à me poursuivre , à me fatiguer de la constance ; il faudra que je l'aime en dépit de moi - même ? Allez , vous êtes absurde avec vos raisonnemens.

GLYCÉRIE.

Je suis donc absurde , parce que je vous contredis ? Après tout , cela doit être ; & c'est folie à moi d'avoir espéré vous convaincre.

A G L A É.

Oh ! sur cet article , Glycérie , tu ne me persuaderas jamais.

GLYCÉRIE.

Je voudrois que Palémon fût ici.

A G L A É.

Il réussiroit moins que tout autre.

GLYCÉRIE.

Mais , encore une fois , quel est son crime ? quels si grands défauts ?...

A G L A É avec dépit.

Eh ! qui te dit qu'il en ait ?

GLYCÉRIE.

C'est-à-dire , que son défaut est de n'en point avoir ? oh , pour le coup , voilà un tort d'une nouvelle espèce.

AGLAË.

Je fais tout ce qu'on peut dire en sa faveur ; je ne dissimule point qu'il a mille qualités estimables ; que l'offre de sa main a de quoi flatter l'ambition des premières femmes d'Athènes ; mais je l'ai refusé ; que veux-tu , Glycérie , c'est un mal sans remède ; l'arrêt est porté ; je n'en reviendrai point.

GLYCÉRIE.

Eh ! quoi ? la petite honte de vous rétracter l'emporterait chez vous sur le penchant même.

AGLAË.

Assurément , Glycérie. Après avoir une fois mal reçu Palémon , il y auroit du ridicule à le recevoir favorablement.

GLYCÉRIE.

A merveille ! Ce scrupule m'enchanté. Il a une tournure de singularité qui en fait l'éloge. Je gagerois que c'est par une suite de ce principe que vous avez paru pencher pour Erastène.

AGLAË.

Tu dis vrai. J'ai affecté de me déclarer pour lui , afin de mieux désespérer Palémon.

GLYCÉRIE.

Ah ! c'est aussi pousser la précaution trop loin.

M iv

AGLAÉ.

Eh ! quel autre parti veux-tu qu'on prenne avec un homme qui s'obstine à vouloir se faire aimer ? C'est un ennemi contre lequel il faut toujours être en garde. On ne fait jamais à quoi s'en tenir avec cette sorte d'amants. Toujours attentifs à plaire, ils n'en négligent aucune occasion : leur patience fatigue notre injustice, émousse notre activité, surprend notre attention. Il n'y a point de trêve à espérer d'eux ; & tu ne veux pas qu'on les haïsse !

GLYCÉRIE.

Oh ! j'étois dans mon tort ; j'approuve votre ressentiment. C'est une honte en effet, qu'il soit permis à un amant de forcer une femme à devenir sensible. On ne sauroit trop tôt remédier à cet abus, & il devroit y avoir une loi d'*Ostracisme* contre tout homme qui a le secret de se faire aimer.

AGLAÉ.

Ne raillons point, Glycérie ; j'ai contre ton maître un dépit très réel... Mais le temps s'écoule, la statue n'arrive point.

GLYCÉRIE.

J'entends du bruit. C'est elle qu'on apporte, ou je suis bien trompée.

AGLAÉ.

Tu te trompes en effet. C'est ma sœur que j'ap-

perçois ; c'est Rodope. Comment a-t-elle pu soupçonner que je fusse ici ?

GLYCÉRIE.

Il faut quelle ait rencontré Erastène ; qui l'en aura instruite.

SCENE VIII.

RODOPE, AGLAÉ, GLYCÉRIE.

AGLAÉ.

Q'AVEZ-VOUS , Rodope ? vous paroissez toute troublée.

RODOPE.

Ah ! j'ai sujet de l'être.

AGLAÉ.

Votre discours me jette dans la dernière surprise.

RODOPE.

Elle va croître sans doute par la nouvelle que j'ai à vous apprendre.

AGLAË.

Vous me faites trembler !... Quoi donc ? notre procès ?

RODOPE.

Il est perdu ! nous sommes ruinés !

AGLAË.

Ah ! qu'entends - je ?

RODOPE.

Cette affaire , vous le savez , dût avoir pour nous les suites les plus avantageuses , ou les plus funestes. Toute notre fortune ne suffit point pour parer cette perte. Les sommes qu'on exige , surpassent de beaucoup celles que possède notre pere. Ce triste vieillard se voit enlever en un jour ses biens , sa liberté , le rang de Citoyen. Faute de pouvoir payer , ses Juges le condamnent à l'esclavage.

AGLAË.

Euphémon ... mon pere ... réduit à la condition d'esclave !

RODOPE.

Sa ruine entraîne la nôtre. La rigueur de la loi nous enveloppe dans cette disgrâce. Compagnes du malheur d'un pere , nous subissons le même sort.

AGLAË.

O Ciel !

RODOPE.

Au moment où ce cruel arrêt est prononcé , peignez-vous la douleur du malheureux Euphémon , de ce vieillard respectable , dont la tendresse pour nous est alors justement alarmée. L'amour qu'Eraстène vous a juré le rassure. Il court à lui les yeux baignés de larmes ; il l'appelle son gendre ; il espère trouver dans sa sensibilité une ressource au malheur de sa famille. Sa propre infortune n'est point ce qui l'afflige ; sa constance ne cède qu'aux revers qu'il voit prêts d'accabler ses enfants. C'est pour eux qu'il implore Eraстène ; il lui nomme Aglaé pour exciter sa compassion. O sœur infortunée !

AGLAÉ.

Poursuivez.

RODOPE.

Eraстène , cet ingrat... préparez-vous, ma sœur, à la plus lâche perfidie.

AGLAÉ.

Achevez. Qu'a-t-il fait ?

RODOPE.

Le traître Eraстène , au lieu de consoler Euphémon , a détourné la vue ; & , se dérochant à ses instances , il a pris honteusement la fuite. Le fourbe s'est enfin démasqué ; il laisse assez voir qu'il n'estimoit en vous que votre fortune ; en un mot , il ne daigne

pas même vous racheter de l'esclavage. Il renonce à la main d'Aglaë ; il la recherchoit lâchement ; il l'abandonne de même. Vous devez le détester sans doute ; & je vous vois saisie d'une juste indignation.

AGLAË.

Je l'avouerai , tant d'horreur est à peine croyable. Je sens les sentiments que j'eus pour lui , se changer en exécration... Mais non, Rodope ! l'infâme n'est digne que de me mépris.

GLYCÉRIE.

Votre haine pour lui est trop juste. Palémon seul méritoit d'être aimé.

RODOPE.

S'il le mérite , Glycérie ! lui qui vient d'étonner Athènes par une action sans exemple , lui , dont les vertus sont l'objet de l'admiration publique ! Aglaë pourroit-elle refuser son cœur au bienfaiteur de son pere , à notre généreux libérateur ?

AGLAË.

Palémon !

RODOPE.

Lui-même. Il a percé la foule ; il s'est présenté devant les Juges ; il a mêlé ses larmes à celles d'Euphémon ; & le consolant des mépris d'Erasène , il lui a rendu une main protectrice. Il a fait plus,

ma sœur , pour Euphémon , & pour nous , il a livré son bien pour lui rendre sa liberté , & pour racheter la nôtre.

AGLAÉ.

O surprise ! ô joie ! ô reconnoissance !

GLYCÉRIE.

Ma chere maîtresse : je ne me sens pas d'aise. Je savois bien qu'un jour Palémon vous forceroit à l'aimer.

AGLAÉ.

Je ne m'en défends plus. Qu'il prétende à ma main , à mon cœur ; il les a trop mérités. Il acquitte Euphémon ; il nous rend un pere ; il nous tire d'un honteux esclavage. O ! comment jamais satisfaire à tant d'obligations ?... & j'ai pu si long-temps le méconnoître ! Aujourd'hui même encore , j'ai bravé sa constance ; j'ai insulté à sa tendresse ; j'ai immolé l'amant sincere aux caprices de l'amant perfide ; j'en éprouve à vos yeux la juste confusion.

RODOPE.

Si vous n'êtes plus ingrate , vous n'avez plus à rougir. Je vais trouver mon pere , lui dire que l'amour a fait ce miracle , & que sa reconnoissance pour Palémon ne trouvera plus d'obstacle dans vos sentimens.



SCENE IX.

GLYCÉRIE, AGLAË.

GLYCÉRIE.

Il n'y a plus à vous-en dédire : Palémon a vaincu votre aversion ; il va posséder la belle Aglaé.

AGLAË.

Glycérie ! suis-je encore digne de son amour ? Après le mépris que je lui ai marqué ; que dis-je , après avoir écouté Erastène ; enfin , après ce que ton maître vient de faire ; puis-je croire que ma main fût pour récompenser tant de vertu ; ou que le don que j'en ferai puisse réparer mes injustices ?

GLYCÉRIE.

• Quoi ! doutez-vous que Palémon vous aime ?

AGLAË.

M'est-il permis d'en douter encore ? Ah ! c'est au contraire la preuve inouïe qui j'en ai que me tourmente , qui me désespère. Quel amant , Glycérie ! Méritoit-il d'être rejeté , d'être sacrifié à Eras-

tène ? ... Mais, à quoi songé-je ? La nuit survient insensiblement. . . Si Palémon alloir rentrer.

GLYCÉRIE.

Parlons bas. Quelqu'un monte. J'entends sa voix ; c'est lui, c'est Palémon.

AGLAÉ.

Qu'entends-je ? Palémon . . . il me surprendroit ici ! Ah ! s'il soupçonnoit que j'y suis venue pour l'outrager ? Où fuir ? où cacher mon repentir & ma confusion ? chere Glycérie ! sauve-moi la honte de paroître à ses yeux.

GLYCÉRIE.

C'est bien dit ; mais comment faire ? je suis plus en peine que vous. Imaginez vous-même . . .

AGLAÉ.

Eh ! que veux-tu que j'invente.

GLYCÉRIE.

Il me vient une idée . . . Mais , ma belle maîtresse , vous y prêterez-vous ?

AGLAÉ.

Parle.

GLYCÉRIE.

Montez sur le piédestal : contrefaites-vous vous-même , & prenez la place de la statue.

AGLAÉ.

Non ; je ne puis m'y résoudre.

GLYCÉRIE.

N'hésitez point. Le jour baisse ; à peine distingue-t-on les objets.

AGLAÉ.

Ah ! si ton maître alloit me reconnoître ?

GLYCÉRIE.

Quelle apparence ? Tout autre vous reconnoît-il ?

AGLAÉ.

Non... Mais Palémon m'aime.

GLYCÉRIE.

Montez-là , vous dis-je. Je vais faire mon possible pour l'écarter.

AGLAÉ, *montant sur le piedestal.*

O Ciel ! à quoi suis-je réduite !

GLYCÉRIE.

On entre ; c'est lui ; c'est votre amant , votre libérateur... Il ne se croit pas si près d'Aglaé.



SCENE

SCENE X.

PALÉMON, GLYCÉRIE, AGLAÉ, *montée
sur le piedestal.*

PALÉMON.

LAISSE-MOI, Glycérie, j'ai besoin d'être
seul.

GLYCÉRIE.

Seul ! y songez-vous ? Il me semble cependant
que la compagnie d'Aglaé seroit, pour le moins,
préférable à la solitude.

PALÉMON.

Aglaé ? moi, me présenter à sa vue ? Non ;
Glycérie, je n'irai point. Je sai trop jusqu'où va
pour moi son antipathie ; & le service que je lui
ai rendu ne me met point en droit de la braver.

GLYCÉRIE.

Et moi, je vous dis que tout est changé. Les
sentiments d'Aglaé ne sont plus les mêmes : elle
abhorre Erasène ; elle consent à vous épouser ; elle
le desiré même.

N

PALÉMON.

Juste Ciel ! Et de qui fais-tu toutes ces choses ?

GLYCÉRIE.

De qui ? ... De sa sœur , de Rodope , que je viens de voir , & qui m'a tout appris.

PALÉMON.

Glycérie , que m'as-tu dit ? ... Mon malheur est donc sans ressource ! La nouvelle que tu m'apprends , & qui devoit me faire expirer de joie , ne sert qu'à me désespérer.

GLYCÉRIE.

Je ne vous comprends point.

PALÉMON.

Conçois l'excès de ma disgrâce : il m'en coûte tous mes biens pour acquitter Euphémon. Ma fortune est épuisée à lui rendre ce service. Pouvois-je faire moins pour le pere d'Aglaë ? Je ne regrette point mes richesses ; je les ai perdues pour une trop belle cause ; mais dans la pauvreté où me réduit ce sacrifice , m'exiler d'Athènes est le seul parti qui me reste. Cette ville , hélas ! ne considère que l'opulence ; & je me suis tout ôté , jusqu'au nécessaire. Ne montrons point dans Athènes Palémon indigent. Il y a au port un vaisseau prêt à faire voile pour Corcyre. J'ai dans cette île un ami éprouvé dès

long-temps. Le dessein en est pris ; j'irai chez lui finir mes jours.

GLYCÉRIE.

Mon cher maître ! où courez-vous ?

PALÉMON.

Que veux-tu ? l'amour même m'en fait une loi. Seroit-il généreux d'abuser de mes propres bienfaits pour rendre Aglaé plus à plaindre ? Je veux croire , puisque tu m'en flartes , qu'elle accepteroit ma main ; mais puis-je la lui proposer sans fortune ? Dois-je immoler son bonheur au mien ? Dois-je la priver des partis brillants auxquels elle peut prétendre , pour lui faire unir son sort à celui d'un infortuné ? Non , belle Aglaé ! Palémon vous aime trop pour y consentir. . . Mais que vois-je ? tu ne me disois pas qu'on eût apporté la statue. Laisse , Glycérie , laisse-moi rassasier mes regards.

GLYCÉRIE , *à part.*

Que va-t-il arriver ?

PALÉMON.

Est-ce elle que je vois ? est-ce bien-là certe ingratte ? . . . Glycérie , assure-moi bien qu'elle ne l'est plus. Aglaé ! ah , cruelle ! Palémon vous a fléchi trop tard.

GLYCÉRIE.

Mais , pourquoi vous désespérer ? Il y a remède à tout.

N ij

PALÉMON.

Que je contemple au moins cette image. Erreur charmante ! heureuse obscurité ! Si l'illusion dont je jouis a tant de charmes , Dieux ! ô Dieux ! quels seroient ceux de la réalité même !... Mais non.... rien n'est égal au bonheur que j'éprouve. Je crois, oui, je crois posséder Aglaé ; c'est elle que je vois ; tels sont ses traits, ses yeux.... oui, ses yeux. Que dis-je ? l'art du Statuaire, qui fait tout feindre ; ou l'obscurité favorable à l'erreur, ou l'amour enfin à qui rien ne semble impossible , me font trouver dans ses regards, je ne fais quoi de tendre , de passionné, que les yeux d'Aglaé ne m'ont jamais laissé voir.

GLYCÉRIE.

Oubliez la copie , mon cher maître , & courez vous mettre en possession de l'original.

PALÉMON.

Ah Dieux ! à quel espoir tu me rappelles ! Non , Glycérie , il n'y faut plus penser. Va la trouver ; retourne à son service. Plus heureuse que moi , ne quitte point ses pas. Parle - lui quelquefois de Palémon. Peins - lui mon amour , ma constance. Sur-tout qu'elle n'oublie jamais que je l'ai aimée au point de renoncer au bonheur de la posséder. Qu'elle me regrette enfin ; mon sort peut encore faire des jaloux.

à la statue. Et toi , merveille de l'art , où mes yeux abusés croiront retrouver ce que j'aime , seul trésor qui me reste , sois la compagne de mon exil. Que cette statue est parlante , Glycérie ! ne diroit-on pas qu'elle est sensible , qu'elle me voit , qu'elle m'entend , qu'elle prend part à ma situation ? *Aglæ fait un mouvement.* Ciel ! que vois - je !

A G L A É , hors d'elle - même.

Palémon !

P A L É M O N.

Où suis - je ? ... O surprise ! ô prodige ! ... C'est vous , Aglaé.

A G L A É , descendant du piedestal.

Oui , c'est elle , c'est cette ingrâte à qui vous ne deviez que votre oubli ; qui rougis de paroître devant vous.

P A L É M O N , aux pieds d'Aglaé.

Aglaé ! quel Dieu , quel miracle vous fait rencontrer ici ?

A G L A É.

Ne me demandez point l'aveu de ma honte. Un dessein trop coupable m'avoit conduite en ce lieu. J'y suis venue pour vous faire outrage ; mais l'amour s'est vengé. Il me rend sensible à vos vertus , à votre tendresse. Jouissez de votre triomphe. Haïssez - moi à votre tour ; c'est tout ce que j'ai mérité.

N iij

PALÉMON.

Moi, vous haïr ! moi, qui ne puis vivre sans vous adorer ! Ah ! vous-même, parlez : est-il vrai qu'Aglæ ne me haït plus ?

AGLAÉ.

Cessez d'en douter ; je ne hais qu'Eraftène.

PALÉMON.

Il n'auroit plus votre amour ?

AGLAÉ.

Vous seul le méritez... Mais voudrez-vous d'un cœur qui a pu méconnoître le prix du vôtre ?

PALÉMON.

Adorable Aglaé ! vous que j'aime assez pour me résoudre à vous fuir ; assez, pour me priver du bonheur d'être à vous : vous demandez si vous m'êtes chère !

AGLAÉ.

Vous me fuiriez ! qu'osez-vous dire, Palémon ? Non, vous ne partirez point ; vous n'accomplirez point ce projet funeste, Glycérie, vole chez mon pere, qu'il vienne joindre ses instances aux miennes.

GLYCÉRIE.

J'y cours.



SCENE XI.

AGLAÉ, PALÉMON.

PALÉMON.

SOUFFREZ, souffrez que je parte. Votre bonheur en dépend. Je m'immole à ce cher intérêt.

AGLAÉ.

Vous me déchirez ; vous m'arrachez des larmes... Palémon, par tout ce que vous aimez, par ma tendresse enfi, puisqu'elle vous est chère ; ne me désespérez point. Renoncez à partir, ou disposez-vous à m'emmener pour compagne. Oui, si vous me refusez, si vous persistez dans ce dessein ; je suivrai vos pas ; je partagerai l'exil de mon époux ; Athènes nous verra fuir ensemble.

PALÉMON.

Ah ! n'abusez point de votre empire ; prêtez-moi plutôt des armes contre vous. Considérez l'état où je me trouve réduit. Je ne suis plus ce citoyen opulent qui pouvoit assurer la fortune d'une femme chérie. De tous les biens que j'ai possédés, il ne me

N iv

reste plus que le souvenir de vous les avoir sacrifiés. Mais cette idée a tant de douceur, qu'elle peut me faire supporter la disgrâce la plus affreuse. Je ne serai point heureux, ma chère Aglaé, puisque je ne saurois l'être sans vous; mais j'aurai empêché que vous ne soyez malheureuse; cette réflexion me console; c'est un bien que le sort ne sauroit m'enlever.

SCENE XII.

AGLAÉ, PALÉMON, GLYCÉRIE.

GLYCÉRIE.

GAITÉ, joie, allégresse! je viens vous apporter une nouvelle que vous n'osiez même espérer.

AGLAÉ.

Explique - toi.

GLYCÉRIE.

Vous saurez tout par cette lettre, elle est d'Euphémon; elle s'adresse à Palémon même.

PALÉMON.

Donne,

(Il lit)

EUPHÉMON à son Libérateur.

« Cher Palémon , les Dieux ne laissent point la vertu sans récompense. Nos Citoyens , touchés de votre générosité , viennent de porter un décret qui ordonne qu'on vous élève une statue ; & que les sommes que vous avez employées à ma délivrance , vous soient remboursées par le trésor public. J'apprends de plus qu'Aglacé est disposée à vous donner la main ; mais c'est moi qu'il en faut féliciter , puisque je trouve par - là un moyen de faire éclatter ma reconnoissance ».

EUPHÉMON.

Ah ! belle Aglacé ! rien ne s'oppose plus à mon bonheur ; & je puis , dès ce jour même , devenir votre époux.

AGLACÉ.

Que ne vous dois - je point pour une semblable nouvelle !



SCENE DERNIERE.

Acteurs précédents, DROMON.

DROMON.

D LAËE, place ! voici le Statuaire & son chef-d'œuvre que je vous annonce. (*apercevant Aglaë*)
Mais, Ciel ! que vois-je ?

GLYCÉRIE.

Que veux-tu dire ?

DROMON.

La statue !...

GLYCÉRIE.

Eh bien ?

DROMON.

La statue qui marche toute seule !

AGLAË.

Courons chez mon père.

DROMON.

Miséricorde ! elle parle ! Voici bien un autre prodige !

GLYCÉRIE.

Viens, viens, c'est un mystère que je t'expliquerai.

PALÉMON.

Quel bruit entends-je ?

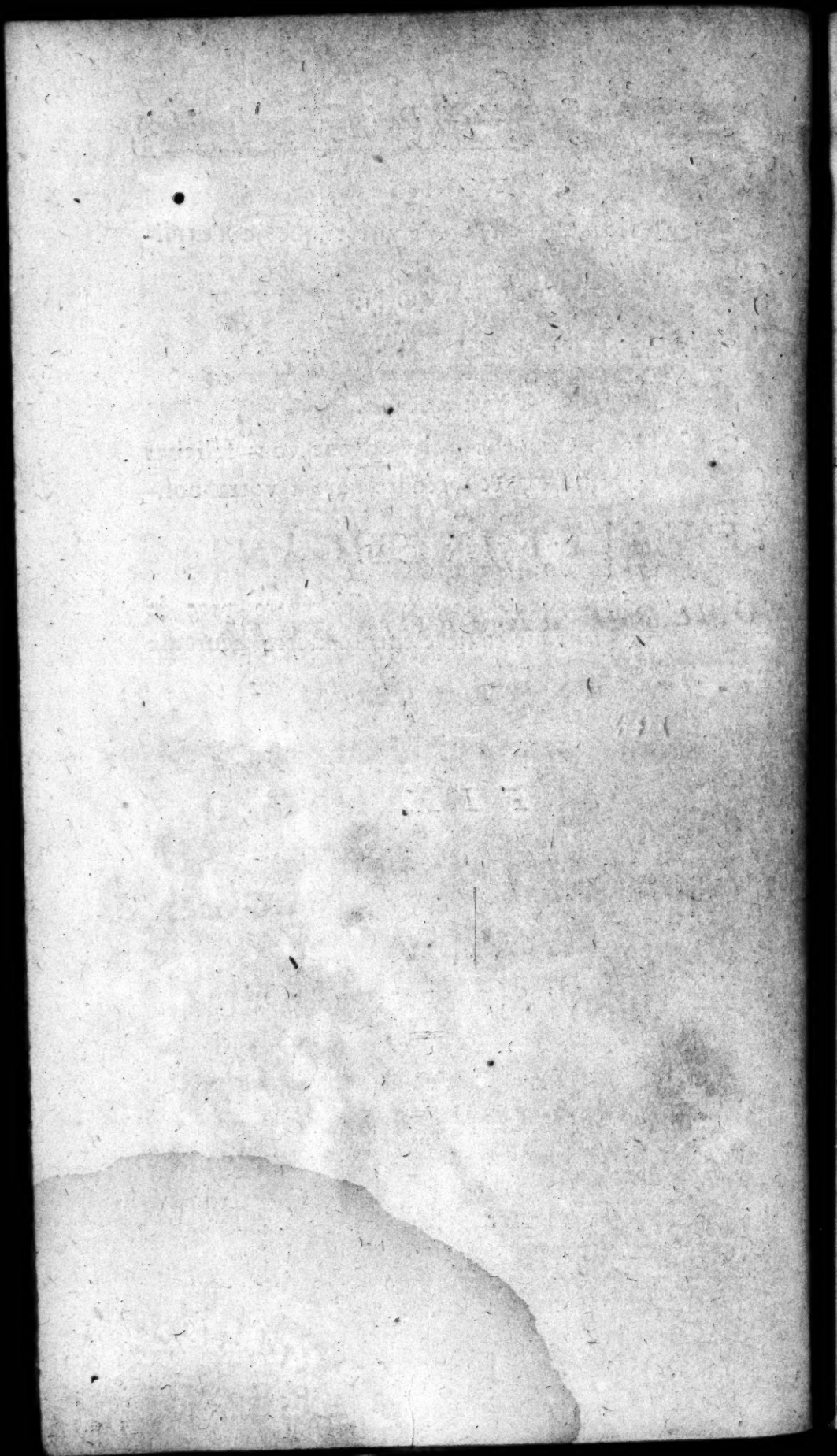
GLYCÉRIE.

Ce sont nos Citoyens qui viennent vous féliciter sur votre aventure, & prendre part à votre bonheur.

PALÉMON.

Courons les recevoir, & presser votre pere de terminer aux yeux de toute Athènes notre heureuse union.

F I N.



LE VALET INTRIGANT,
COMÉDIE EN TROIS ACTES,
EN PROSE.

P E R S O N N A G E S.

ORONTE, pere d'Angélique.

ANGELIQUE, fille d'Oronte.

DORVAL, l'oncle, sous le nom de
CHRYSANTE, ami d'Oronte.

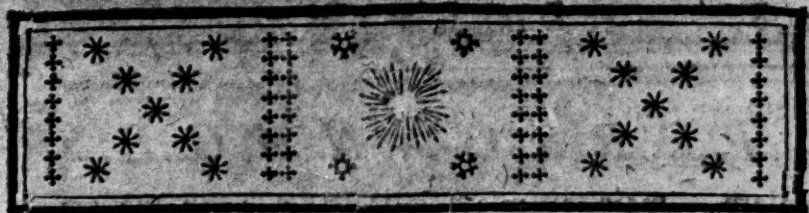
DORVAL, le neveu, sous le nom de
VALERE, Amant d'Angélique.

LISSETTE, Suivante d'Angélique.

PASQUIN, Valet du prétendu Valere.

GERMONT, Valet du prétendu
Chrysante.

*LA Scène se passe dans le Château de
M. Oronte.*



LE VALET INTRIGANT, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

UN faut en convenir, l'habit que je quitte n'étoit pas, à beaucoup près, aussi bien étoffé que celui-ci. Après tout, cela est dans la règle, & Valere n'a pas les revenus du bon-homme Chrysante. Un jeune homme leste, aimable, évaporé, tant soit peu libertin, un peu joueur, un peu brouillé avec ses parents, fort endetté, fort dépensier, & qui pis est, fort amoureux; ce n'est pas-là une condition bien

lucrative, ni où l'on puisse s'attendre à être richement vêtu. Au surplus, je ne sais comment fait ce Valere, mais il m'a séduit. Il a beau me payer mal mes gages, & quelquefois même en agir avec moi assez brusquement, je ne puis me résoudre à quitter son service, ni à l'abandonner dans sa passion. Il faut qu'aujourd'hui je lui fasse épouser la fille de M. Oronte, le Sénéchal, ou qu'il soit bien décidé qu'un sot & Pasquin ne font qu'un. Cependant, je ne veux point encore lui apprendre le stratagème dont je me suis avisé. Je me divertis de le surprendre. Que diroit-il s'il savoit.... ? Mais, le voici.



SCENE

SCENE II.

PASQUIN, VALERE, *c'est-à-dire, Dorval le neveu, sous le nom de Valere.*

VALERE

C'EST toi, maraut ! d'où viens-tu ? pourquoi as-tu disparu depuis hier ? qui t'a donné cet habit ?

PASQUIN.

Ma foi ! Monsieur ... je vous dirai ... que le mien, qui jadis étoit le vôtre, commençoit à s'user ... J'ai été faire ressource. Celui-ci s'est rencontré sur mon chemin ; je m'en suis accommodé avec un honnête Fripier Juif. Comment me trouvez-vous ? pensez-vous que dans cet accoutrement, je puisse me flatter de plaire à Lisette ?

VALERE.

A Lisette ? faquin ! tu penses donc rester ici ? ... plût au Ciel que je n'y fusse jamais venu ! ... Allons, qu'on se dépêche. Fais mettre des chevaux à ma chaise.

O

PASQUIN.

Quoi ? Monsieur ! nous partons ?

VALERE.

A l'instant même.

PASQUIN.

En ce cas , bon voyage. Pour moi j'aime Lisette ,
& je reste ici.

VALERE.

Tu prétends rire , je pense ? Oh ! je t'apprendrai
bien s'il est temps de plaisanter.

PASQUIN.

Eh ! quelles sont vos raisons pour partir ?

VALERE.

Tu peux les demander !

PASQUIN.

Oui. Voyons ; quelles sont-elles ?

VALERE.

Quoi ? tu veux que je demeure ici pour être té-
moin du bonheur de mon rival ; pour voir Angé-
lique mariée à Chrysante ?

PASQUIN.

Dites plutôt , Monsieur , dites tout simplement
que vous n'aimez pas Angélique.

VALERE.

Qui ? moi !

PASQUIN.

Qu'une autre a touché votre cœur.

VALERE.

Pasquin !

PASQUIN.

Ou plutôt que vous ne l'avez jamais aimée.

VALERE.

Parle mieux de mon amour ; rien n'en égale la violence , non jamais je n'aimerai qu'Angélique.

PASQUIN.

Eh ! s'il étoit vrai , songeriez - vous à vous éloigner d'elle ? la céderiez - vous à un autre ? En seriez - vous à faire la première tentative pour l'enlever à votre rival ? & quel rival ? le plus borné , le plus crédule , le plus imbécile des vieillards. Passe encore si la place nous étoit disputée par quelque petit-maître aimable , enjoué , séduisant ; par quelque galant de bonne mine , quelque grivois bien tourné , comme vous... ou moi , par exemple ; mais un barbon de l'autre siècle , sans grace , sans façon , sans maniere , un véritable oison , un Chrysante enfin vous donne l'alarme , & vous force à battre la retraite ! Fi ! Monsieur. C'est n'avoir point de cœur ; & j'en rougis pour vous.

O ij

VALÈRE.

Mais, Pasquin, c'est ce soir qu'il l'épouse.

PASQUIN.

C'est une vraie honte, vous dis-je, cela fait pitié.

VALÈRE.

Que veux-tu donc que je fasse ?

PASQUIN.

Ce que je veux que vous fassiez ? que vous ne vous rebutiez point ; que vous hasardiez tout ; que vous ne perdiez pas un instant. C'est aujourd'hui que Chrysante doit épouser Angélique ? c'est donc aujourd'hui, & dès ce moment qu'il faut l'en empêcher ; qu'il faut vous remuer, qu'il faut agir. Où sont les combats que vous avez soutenus, les efforts que vous avez tentés, les risques que vous avez courus, les stratagèmes que vous avez mis en œuvre ? Je parierois que vous n'avez pas même encore été demander Angélique à son pere.

VALÈRE.

Tu dis vrai, Pasquin ; mais le moyen ? & qu'y gagnerois-je ? D'ailleurs, puis-je le faire avec sincérité, & sans une sorte d'imprudence ! Tu fais que mon oncle, de qui j'attends toute ma fortune, n'est déjà que trop prévenu contre moi. Je suis resté six mois à Dijon, malgré les ordres. Peut-être me

fait-il épier. S'il savoit l'intrigue où je me suis engagé ! s'il apprenoit que , sans son aveu j'ai recherché en mariage la fille du Sénéchal !

PASQUIN.

Voyez le grand malheur.

VALERE.

Ce n'est pas tout , Pasquin : tu veux que le même jour où Angélique doit épouser Chrysante , un ami de son pere , un homme opulent , j'aille proposer à M. Oronte de la donner à Dorval , à un jeune homme inconnu , dont la fortune n'est qu'en espérance , & qu'il prendra sans doute pour un aventurier. . . . La belle tentative ! le beau coup de parti ! Songe , songe à la honte , au désagrément d'un refus certain.

PASQUIN.

Oh ! certain , certain , c'est ce dont je ne conviens pas ; & puis qui saura , dites-moi , que vous ayez été refusé ? N'avez-vous pas , par mon conseil , pris la précaution de changer de nom en vous introduisant dans le château ? Ce risque imaginaire , cet affront prétendu , ce refus que vous craignez tant , retombera donc , non sur vous , non sur le jeune Dorval que personne ici ne connoît ; mais

O ij

sur Valere, c'est-à-dire, sur un être de raison, un personnage factice, un phantôme que nous avons créé, & à l'abri duquel vous pouvez vous montrer, ou disparaître au besoin.... Quoi ? vous ne vous rendez pas encore ? C'est trop long-temps vous tenir en suspend. Je vois bien qu'il faut vous donner du courage. Espérez donc, mon cher maître, & ce soir même, je vous suis garant que vous serez délivré de Chrysante.

VALERE.

Que viens-je d'entendre, & que ne devrai-je point à ton zèle... Mais, comment croire ce prodige ? par quels moyens, par quel artifice ?..

PASQUIN.

Ceci me regarde ; espérez tout, vous dis-je, & fiez-vous à moi.

VALERE.

Quoi ! Chrysante n'épousera pas Angélique ?

PASQUIN.

Non ; & de plus, ce sera vous qui l'épouserez.

VALERE.

Ah! Pasquin! tu me rends la vie; je ne me sens pas de joie. Tout incroyables que sont tes promesses; je me fonde sur elles. Mes chagrins disparaissent; le calme renaît dans mon cœur; je m'abandonne à toi, & je cours dissiper les alarmes d'Angélique.



SCENE III.

PASQUIN *seul.*

V O I L A bien les amoureux ; de véritables girouettes , qui tournent au moindre vent. Allons, Pasquin , courage ! il ne s'agit plus de reculer. Il faut que ton maître vienne à bout de ce mariage.... A propos de maîtres , j'oubliois que j'en ai deux ; l'un à servir , l'autre à duper , tous les deux à satisfaire. Je n'ai pas mal d'occupations pour ma journée.... Eh ! c'est toi , Lisette !



SCENE IV.

PASQUIN, LISETTE.

PASQUIN.

BON jour ma Reine ! Il y a un siècle que je te cherche. Qu'es-tu donc devenue depuis hier au soir ? que je t'embrasse au moins pour me dédommager d'une si longue absence.

LISETTE.

Laisse-moi ; je n'ai pas envie de rire.

PASQUIN.

Qu'est-ce donc ? qu'as-tu !

LISETTE.

J'ai.... qu'on m'a grondée.

PASQUIN.

Cela crie vengeance. Eh ! qui diantre a pu être si mal avisé ?

LISETTE.

Faut-il le demander ? c'est le Sénéchal , apparemment , le pere d'Angélique , M. Oronte enfin.

PASQUIN.

Voyez un peu le vieux brutal.... mais à quel propos ?

LISETTE.

Oh ! qu'en fais-je ? tu m'impaticentes, toi, avec tes questions.

PASQUIN.

Ouais ! je suis ton serviteur. J'aime la joie, mon enfant. Si tu as de l'humeur, tu peux bouder toute seule. On ta grondée, dis-tu ? Eh ! bien que veux-tu que j'y fasse ? en suis-je la cause ?

LISETTE.

Oui, c'est ta faute. Il te sied bien encore de faire ici l'entendu, quand je viens d'éprouver mille désagréments pour l'amour de toi & de ton maître.

PASQUIN.

Oh, oh ! cela devient différent. Mais encore, faut-il me mettre au fait.

LISETTE.

Le fait est que j'ai voulu, par ton maudit conseil, seconder l'amour de ton maître, & parler en sa faveur au pere d'Angélique...

PASQUIN.

Eh bien !

L I S E T T E.

Eh bien ! j'ai pensé me faire battre. Ma maîtresse n'a pas mieux réussi. Oronte nous a traitées, elle d'innocente, & moi d'impertinente.

P A S Q U I N , *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! c'est donc - là l'origine de ton chagrin ? Tu est peut-être étonné de me voir si joyeux, moi. Ne serois-tu pas curieuse de savoir d'où naît cette différence entre nous ?

L I S E T T E.

La raison m'en paroît assez claire. C'est que tu n'es point attaché aux intérêts de ton maître, & que je le suis à ceux de ma maîtresse.

P A S Q U I N.

Eh ! non. Tu prends le change. C'est de souvenir que je ris ; & cela m'arrive volontiers, toutes les fois que je songe à une certaine Lisette, soubrette, d'ailleurs très subtile & très intrigante ; mais qui, par je ne fais quel malheur, n'a jamais pu conduire à bien la moindre entreprise.

L I S E T T E.

Tu est sans doute beaucoup plus heureux qu'elle dans tes projets.

P A S Q U I N.

Sans contredit ; & je m'applaudis même par avance du succès infaillible d'un stratagème de ma façon.

L I S E T T E.

Quoi ? réellement ?

P A S Q U I N.

A d'autres , Mademoiselle Lisette ; peste , la fine Matoise ! comme elle s'y prend pour me faire jaser ! Un autre que moi donneroit dans le piège ; mais va , mon enfant , sache une fois pour toutes , que je suis d'une discrétion à toute épreuve.

L I S E T T E , *avec une révérence.*

Monsieur Pasquin voudra bien permettre qu'on en doute.

P A S Q U I N.

Eh ! la raison ?

L I S E T T E.

Tu me fais rire , Pasquin. Es-tu donc à savoir que nous sommes toujours à portée de pénétrer les secrets d'un homme qui a pour nous quelque foiblesse ?

P A S Q U I N.

Oui , da ; cette recette est bonne , & je te conseil d'en faire usage.

L I S E T T E.

Qui , moi ? je n'y pense guères.

P A S Q U I N.

Pourquoi non ? l'expédient me plaît fort ; & me voilà prêt à soutenir le défi , risque à perdre.

L I S E T T E.

Oh ! vous perdrez très complètement ; car je vous déclare que je ne veux plus savoir votre secret ; & pour vous apprendre à en avbir eu avec moi , sachez , Monsieur Pasquin , que c'est la dernière fois que nous nous voyons.

P A S Q U I N.

Comment ? tu te fâches !

L I S E T T E.

Chançons !

P A S Q U I N.

Lifette !

L I S E T T E.

La paille est rompue.

P A S Q U I N.

Quoi ? tu te mets en colere pour si peu ! Eh ! bien , là ; calme toi. Je vais te dire ce dont il est question

L I S E T T E.

A part. C'est où je l'attendois. *haut.* Non , je ne veux rien savoir. Je ne t'écouterai pas à présent pour toute chose au monde.

P A S Q U I N.

Mais , Lifette , je te proteste que cela ne mérite pas de t'intriguer.

L I S E T T E.

Je ne veux rien entendre ; & voici pour t'en convaincre.

Elle fait semblant de se boucher les oreilles.

P A S Q U I N.

C'est une bagatelle , te dis - je. Tiens ; c'est que , sans en rien dire à Valere , je suis entré en condition chez Chryfante , pour engager sourdement le bon homme à renoncer au mariage d'Angélique.

L I S E T T E *naïvement , en laissant tomber ses bras.*

Je ne m'étonne plus si je t'ai vu hier te promener à l'écart avec ce vieux singe.

P A S Q U I N.

Comment ! tu viens donc de m'écouter ?

L I S E T T E.

Moi ? point du tout , je te jure. J'ai tout entendu sans le vouloir.

P A S Q U I N.

La rusée friponne ! je me repens à présent d'en avoir tant dit.

L I S E T T E.

Pour moi , je n'y vois aucun mal. Nous devons même être , l'un & l'autre assez contents de nous ; moi d'avoir su ton secret sans avoir été curieuse ,

& toi , de me l'avoir appris avec tout le mérite de la discrétion.

PASQUIN.

Serviteur , mon bel ange ! il faut que je te quitte , & que j'aille rejoindre mon nouveau maître. . .

LISETTE.

Et moi que je retourne auprès de ma maîtresse.

PASQUIN.

Adieu , la fille sans curiosité.

Il sort.

LISETTE.

Jusqu'au revoir , l'homme discret. . . Mais , ai-je la vue trouble ? . .

SCENE V.

LISETTE, ANGÉLIQUE, VALERE.

LISETTE.

V PENSEZ-VOUS , Mademoiselle ? Vous me donnez-là de belles tranfes ! Si malheureusement M. Oronte vous voyoit avec Monsieur , que deviendrions-nous toutes deux ?

VALERE.

M. Oronte est sorti , Lisette ; & c'est bien le moins que je profite de son absence pour entretenir quelques instants ta charmante maîtresse.

LISETTE.

On vous a dit sans doute ce qui s'est passé , & de quelle maniere nos propositions ont été reçues.

VALERE.

Quoi ! Angélique auroit éprouvé quelque chagrin à mon sujet ? Combien j'ai lieu de m'en vouloir ! Ah ! pourquoi me suis-je rencontré sur votre route ? pourquoi n'ai-je écouté que ma passion ? pourquoi enfin ai-je cherché à lier connoissance avec votre pere , & à m'introduire dans ce château ? comment le Sénéchal n'a-t-il pas démêlé le motif secret de mon empressement ? que n'a-t-il lit dans mon ame ; & que ne m'a-t-il refusé un accueil qui devoit être la source de votre malheur & du mien !

ANGELIQUE.

N'accusez , cher Valere , que l'arrivée de Chrysante. Le fâcheux contre-temps ! le maudit vieillard !

VALERE.

L'impertinent personnage !

LISETTE.

L I S E T T E.

Dites - moi , je vous prie , extravaguez - vous tous les deux de perdre ainsi le temps à vous complandre ? Croyez - moi , rien n'est désespéré ; Monsieur Chrysante n'est pas encore sûr de son fait. Pasquin & moi , nous lui préparons de la tablature.

A N G E L I Q U E.

Mais , dis - moi , Lisette ! où mon pere a - t - il pu faire la connoissance de ce maussade homme.

L I S E T T E.

Bon ! c'est une vieille amitié de Collège.

A N G E L I Q U E.

Tu m'étonnes ; car depuis que j'existe , je n'ai jamais entendu parler à mon pere de son Monsieur Chrysante , avant le jour où ce maudit barbon est venu , pour mon malheur , s'établir aux environs du château.

L I S E T T E.

Attendez. Vous me faites souvenir qu'il porte un autre nom , & que M. Oronte l'appelle tantôt Chrysante , & quelquefois ma foi , cet autre nom m'échappe ; mais il me reviendra peut - être.

A N G E L I Q U E.

Eh ! qu'importe , Lisette ? de quelque manière

P

qu'il s'appelle, cela ne peut assurément rien changer à sa personne, ni à mon aversion.

VALERE.

Il ne faut cependant pas négliger cet avis. Que fait-on ? peut-être en tirerons-nous quelque avantage. Mais rentrons, aimable Angélique : je vais, si vous l'approuvez, faire une dernière tentative pour fléchir votre père. Je m'en croirai plus heureux, si je puis ne vous devoir qu'à moi.

FIN du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul.*

Où Pasquin peut-il être allé ? ce maraud m'abandonne dans l'embarras. Il m'a donné des espérances en l'air , & j'ai été assez bon pour m'y fier. Que ne suis-je parti plutôt ! Pourquoi me suis-je exposé aux refus de M. Oronte ? Mais c'en est fait ; je n'écoute plus rien ; je veux partir tout à l'heure. Allons droit à Paris , où mon oncle m'attend. Oublions à jamais. . . Qui ? . . . Angélique ! . . . Le puis-je ? Non , cet effort est au-dessus de moi , ou plutôt mon cœur est incapable d'une pareille lâcheté. Mon destin , je le sens trop est d'aimer Angélique toute ma vie. Que faire , cependant ? . . . Hélas ! à

quoi me résoudre ? Reprenons le nom de Dorval : celui de Valere m'a été trop funeste. . . . Mais non ; après tout , voyons encore Pasquin , sachons au moins de lui quel est ce projet mystérieux dont il m'a parlé. . . Ah ! Lisette !

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

DIS-MOI , je te conjure , n'as-tu pas vu Pasquin ?

LISETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré ?

VALERE.

Non , vraiment.

LISETTE.

Vous n'aviez garde.

VALERE.

Qu'est-à-dire ?

L I S E T T E. *mystérieusement.*

Nous savons là-dessus... ce que nous savons.

V A L E R E.

A part. Pasquin me trahiroit-il ? *haut.* Quoi ?
Lisette, tu aurois pour moi quelque réserve ?

L I S E T T E.

Oh ! non... mais au moins , Monsieur , vous
trouvêrez bon que je prenne mes sûretés , & que
je vous prie de ne point me compromettre.

V A L E R E.

D'accord.

L I S E T T E.

C'est peu de chose au reste ; & cela ne tire point
à conséquence...

V A L E R E.

Abrégeons. *à part.* Oh ! je suis trahi , la chose
est claire.

L I S E T T E.

Mais , comme je vous dis , je serois fâchée de
passer pour indiscrette dans l'esprit de Pasquin.

V A L E R E.

C'est fort bien penser. Il s'agit donc... ?

L I S E T T E.

Ce n'est pas la conséquence du secret ; mais...

VALERE *impatiente.*

Tiens ; prends ma bourse , & acheve.

LISETTE *prenant la bourse.*

Eh ! qui vous parle de présents ? je disois seulement que je serois au désespoir , si...

VALERE *avec dépit.*

Voilà encore ma bague ; mais finis , ou...

LISETTE *prenant la bague.*

Oh ! vous êtes trop en colere. Mon secret a besoin d'un homme de sang-froid.

VALERE.

Comment ? Lisette !

LISETTE.

Je quitte la place ; votre emportement me fait peur.

VALERE.

Quoi ? Lisette ! tu pourrois me tromper de la sorte !

LISETTE.

Une fois , deux fois , voulez - vous savoir mon secret ?

VALERE.

Pour la vingtieme fois , veux-tu , ou ne veux-tu pas me l'apprendre ?

L I S E T T E.

Je viens au fait.

V A L E R E.

Le Ciel soit loué !

L I S E T T E.

Vous êtes fort étonné de ne point voir Pasquin ;
& moi je vais redoubler votre surprise , en vous
apprenant..... mais écoutez - moi jusqu'au bout.

V A L E R E.

Eh ! oui...

L I S E T T E.

En vous apprenant , dis-je , que Pasquin est
entré au service du bon homme Chrysante...

V A L E R E.

Comment ! que dis-tu ?... Pasquin ! le fripon !

L I S E T T E.

Laissez - moi donc poursuivre....

V A L E R E.

Et tu appelles peu de chose une pareille perfidie !

L I S E T T E *frappant du pied d'impatience.*

M'écouteriez - vous ?

V A L E R E.

Eh ! que peux-tu m'apprendre de plus ?

P iv

L I S E T T E.

Pasquin est entré au service de votre rival ; mais pour cela il ne compte point vous quitter.

V A L E R E.

Le double traître ! comment ? servir deux maîtres à la fois !

L I S E T T E.

Eh ! de grace... !

V A L E R E.

Grace ? pour un misérable qui me joue le tour le plus sanglant ! non , Lisette : & si je le rencontre , c'est fait de lui. . .

L I S E T T E.

Mais , encore un coup , souffrez que je m'explique.

V A L E R E.

Non , te dis-je ; je n'entends plus rien.

L I S E T T E.

Oh ! quel homme !

V A L E R E.

Le voici ; laisse-moi me venger de ce scélérat.

L I S E T T E.

Eh ! Monsieur ! . . . Il ne m'écoute pas. Pauvre Pasquin !

SCENE III.

VALERE, LISETTE, PASQUIN.

VALERE *prenant Pasquin à la gorge.***A**PPROCHE ici, pendart !

PASQUIN.

Monfieur ! ch ! là ! de grace . . . ouf !

VALERE.

Retire-toi , Lifette ; laiffe-moi le traiter comme
il le mérite.

LISETTE.

Mais , Monfieur !

VALERE *tirant l'épée.*

Non , Lifette , il faut que je l'extermine.

PASQUIN.

Miféricorde !

VALERE.

Comment traître !

L I S E T T E.

Au nom d'Angélique.

V A L E R E.

Comment triple fourbe ! tandis que je compte le plus sur toi , tu te mets au service de mon rival !

P A S Q U I N.

Hai ! hai ! ouf ! hem !

L I S E T T E.

Eh ! Monsieur ! laissez - le se justifier.

V A L E R E.

Se justifier ! tu extravagues , Lisette. ... Eh ! ... mais ... eh ! bien ; voyons : soit. Voyons s'il en auroit l'impudence. Je serai , parbleu ! charmé de savoir comme il s'y prendra. Parle , traître , je veux bien t'entendre.

P A S Q U I N *hors d'haleine.*

Ah ! je suis à moitié mort !

V A L E R E.

Veux - tu bien parler !

L I S E T T E.

Donnez - lui du moins le temps de respirer.

P A S Q U I N *revenu à lui.*

Babillarde infernale ! oses - tu bien encore te montrer sans rougir !

L I S E T T E.

Que veux-tu ? ton maître refuse de m'écouter.

P A S Q U I N.

Fi ! l'indiscrette !

V A L E R E.

Sais-tu, maraud ?...

L I S E T T E.

Mais aussi, Pasquin, justifie-toi donc.

P A S Q U I N.

Parbleu ! justifie-moi , toi-même. Tu as si bonne langue ! tire-moi d'embarras , puisque tu m'y as mis.

V A L E R E.

Êtes-vous bientôt las , tous les deux , de mettre ma patience à l'épreuve ?

L I S E T T E.

Eh ! Monsieur ! Il y a un siècle que je vous dis que Pasquin est entré au service de Chrysante , sans pour cela quitter le vôtre. C'est pour mieux vous servir dans votre amour qu'il s'est offert pour valet à votre rival.

P A S Q U I N *d'un ton important.*

Eh ! bien !

VALERE.

Je tombe des nues. Comment ? mais à ce compte c'est donc moi qui aurois tort ?

LISSETTE.

Affurément, très grand tort.

VALERE.

Mon pauvre Pasquin, je suis au désespoir de cette méprise ; Et.

PASQUIN.

Non, Monsieur, ce n'est point à vous que je m'en prends ; c'est à cette causeuse, à cette babillarde, à cette gazette - là.

LISSETTE.

Aussi, pourquoi ton maître ne veut-il pas m'écouter jusqu'à la fin ?

VALERE.

Aussi, Lisette, pourquoi ne peut-on trouver la fin de tes explications ?

PASQUIN.

Courage ! renvoyez-vous la balle, je suis la raquette.

VALERE.

Mon cher Pasquin, oublions le passé, & tire-moi d'inquiétude.

PASQUIN *d'un ton grave.*

J'y veux bien consentir , à condition cependant qu'une autrefois vous serez moins brusque. Sachez donc que tout nous réussit à souhait.

VALERE.

Qu'entends-je ?

PASQUIN.

Angélique en dépit de son pere , n'épousera point celui qu'il lui destine : les intentions du bon - homme Chrysante sont changées ; & il seroit à présent aussi impossible de lui faire épouser la fille de Monsieur Oronte.... que de forcer Lisette à se taire.

LISETTE.

Nous , Pasquin !

VALERE.

Eh ! Lisette !.... Toi , poursuis , mon cher Pasquin ! comment t'y es-tu pris ? comment as-tu fait pour réussir ? Ce bonheur imprévu , & les moyens qui me l'ont prouvé me paroissent également incompréhensible.

PASQUIN.

Je me suis présenté chez votre rival. J'ai choisi le moment où il venoit d'envoyer son valet Germon , pour faire des emplettes ; bref , il m'a reçu à son service ; je me suis emparé de sa confiance :

& je l'ai tellement dégoûté du mariage qu'il avoit en tête, qu'il a été trouver M. Oronte, & lui a déclaré qu'il lui remettait sa parole.

VALERE.

L'heureux événement ! ah ! Lisette, j'ose à peine le croire.

PASQUIN.

Ne m'en croyez pas, Monsieur. Jugez par vous-même. Voici nos deux vieillards qui viennent. Retirez-vous ici près avec Lisette ; vous entendrez leur conversation.

VALERE.

Je vais suivre ton conseil.



SCENE IV.

VALERE & LISETTE *dans l'enfoncement.*

PASQUIN, ORONTE, CHRYSANTE,

ORONTE.

Je ne vous conçois point, M. Chrysante.

CHRYSANTE.

Que voulez-vous, M. Oronte, c'est un parti pris.

ORONTE.

Vous m'étonnez au dernier point. Comment ! C'est au moment même d'épouser ma fille que vous vous retractez ! quel vertige vous tient !

CHRYSANTE.

Ce n'est point un vertige, c'est une mûre réflexion qui me fait agir.

LISETTE *à l'écart.*

Oh ! combien la réflexion feroit rompre de mariages ! Mais on a grand soin de ne prendre son avis qu'après la nôce.

ORONTE.

Vous êtes fou avec vos réflexions.

CHRYSANTE.

La folie la plus complète seroit de conclure une pareille affaire. Ce vallet, en homme sensé, m'en a fait voir les abus. Il m'a prouvé qu'à mon âge prendre une femme aussi jeune, c'étoit m'exposer aux risées de tout le monde : demandez-lui plutôt. N'est-il pas vrai, Pasquin, que j'étois prêt à conclure avec M. Oronte, lorsque tu m'en a empêché, en me démontrant...

PASQUIN *d'un ton embarrassé.*

Monsieur...

ORONTE.

Quoi ? c'est ce maraut qui se mêle de déranger nos projets ?

PASQUIN.

Monsieur, cela vous plaît à dire. Il est certain que le mariage, à le prendre d'un certain côté, pourroit.... par les circonstances... qui font que la prudence.... enfin, Messieurs, vous êtes tous les deux des gens fort éclairés, & je suis persuadé que, ni l'un, ni l'autre, vous n'avez besoin de moi pour vous conduire.

ORONTE.

ORONTE.

Voilà sur ma parole un impudent fourbe !

PASQUIN.

Il est vrai que M. Chrysante m'a consulté sur le parti qu'il devoit prendre. Je lui en ait dit mon sentiment. Mais après tout , les volontés sont libres ; il peut , si bon lui semble , prendre le contrepied de mes avis.

CHRYSANTE.

Non. Je prétends suivre de point en point tout ce que tu m'as conseillé.

PASQUIN.

Pourquoi ? Il ne faut se régler sur personne.

CHRYSANTE.

Je suis très résolu de m'en tenir à ce que tu m'as dit.

PASQUIN.

J'ai pu en effet vous alléguer d'assez bonnes raisons : mais tenez ; à votre place , j'agirois à ma guise.

CHRYSANTE.

Non , parbleu !

PASQUIN.

Nulle considération ne me retiendrait.

Q

CHRYSANTE.

Tu te moques.

PASQUIN.

Et j'épouserois Angélique, quand même je croirois faire la plus grande extravagance.,.

CHRYSANTE.

Dieu m'en préserve.

PASQUIN.

Quand tout le monde me montreroit au doigt...

CHRYSANTE.

Que dis-tu là !

PASQUIN.

Quand je devrois m'exposer à tous les brocards...

CHRYSANTE.

Mon cher Pasquin !

PASQUIN.

Quand au lieu d'épitalame, on devroit faire mon épitaphe....

CHRYSANTE.

Ah ! je suis mort !

PASQUIN.

Quand....

CHRYSANTE.

Je te dis, Pasquin que je n'en veux rien faire ;
& que jamais on ne me fera consentir à ce mariage.

PASQUIN *bas à Chrysante.*

Tenez ferme, au moins.

CHRYSANTE.

Laisse-moi faire.

LISSETTE *à part.*

A merveille, Pasquin ?

ORONTE *à Chrysante.*

Et vous n'irez pas vous cacher après un procédé aussi honteux ?

CHRYSANTE.

Comment donc ?

ORONTE.

Je vous croyois au nombre de mes amis ; mais je vois clairement qu'il n'en est rien.

CHRYSANTE.

Vous avez très grand tort, mon cher Monsieur Oronte ; j'ai toujours été de vos amis, & je veux toujours en être.

ORONTE.

Vous ? après l'affront que vous me faites !

Qij

CHRYSANTE.

Qui , moi ? vous n'y pensez pas. Je n'ai jamais eu l'intention de vous faire la moindre offense.

ORONTE.

Et de quel nom prétendez-vous couvrir la conduite outrageante que vous tenez avec moi.

CHRYSANTE.

Je vous outragerois ? ce n'est point mon dessein.

ORONTE.

Vous le faites cependant , & de la maniere la plus sensible pour moi.

CHRYSANTE.

Oh ! oh ! ceci change la thèse. . . Pasquin , qu'en dis-tu ?

PASQUIN.

Mais je pense que. . . à part. . . Peste soit du caprice !

ORONTE.

Dites - moi , est - ce d'aujourd'hui que nous nous connoissons ?

CHRYSANTE.

Non , vraiment.

ORONTE.

Ne m'avez - vous pas témoigné un extrême desir

de voir encore resserrer les liens qui nous unissoient dans notre enfance ?

CHRYSANTE.

C'est la vérité.

ORONTE.

Ne m'avez-vous pas dit, que poussé à bout par les mécontentemens que vous donne tous les jours un mauvais sujet de neveu, qui court actuellement la province, vous vouliez vous marier pour le priver de votre succession.

CHRYSANTE.

Rien de plus positif.

ORONTE.

N'avez-vous pas en conséquence changé de nom pour échapper à ses recherches, & afin qu'il n'appût sa disgrâce que lorsqu'il ne seroit plus temps d'y remédier ?

CHRYSANTE.

Oui, c'étoit mon dessein.

ORONTE.

Enfin, ne m'avez-vous pas demandé solennellement ma fille Angélique.

CHRYSANTE.

Au fond, Pasquin, tout cela est vrai.

Q ij

LISETTE à l'écart.

Je tremble !

PASQUIN à l'écart.

T'enrage !

ORONTE.

Et après les démarches les plus suivies ; lorsque je vous ai sacrifié tous les partis qui s'offroient pour ma fille ; que les contrats sont dressés ; qu'il ne reste plus qu'à signer de part & d'autre... Que dis-je ? quand les violons sont commandés, vous venez vous dédire, comme feroit un imbécile !

CHRYSANTE.

Il y a bien un peu de tout cela dans mou fait...
Pasquin ! tu ne dis mot ?

PASQUIN.

Ma foi ! Monsieur, que pourrois-je vous dire ?...
Je suis de l'avis de M. Oronte.

ORONTE.

Vous voyez que tout le monde vous condamne, & qu'il y a dans l'indécision que vous marquez pour cette affaire, une inconséquence une pusillanimité qui vous feroit passer pour un homme absolument stupide.

CHRYSANTE.

J'en tombe d'accord.

PASQUIN *avec dépit.*

Et soyez certain que vous vous rendez justice encore trop foiblement. Qui pourroit en effet vous supposer la moindre apparence de raison ? Vit-on jamais rien de semblable ? vous ne vous arrêtez à aucun dessein ; vous dites tantôt d'une manière , & tantôt d'une autre. Tout à l'heure , réfléchissant aux inconvénients de ce mariage , vous renoncez à la main d'Angélique , & vous le déclarez à M. Oronte du ton le plus convainquant. A vous entendre , vous vous étiez consulté mûrement. C'étoit une résolution dont rien ne pouvoit vous détourner. Moi-même en vous écoutant parler de la sorte , j'ai été tenté de vous prendre un moment pour un homme sensé. Mais , baste ! M. Oronte vous parle , vous fait valoir je ne sais quelles promesses ; des conventions , des contrats signés , la vieille amitié de Collège , & autres puérilités semblables ; vous l'écoutez , vous donnez dans ses pièges , vous changez du blanc au noir ; on vous mene par le nez. Morbleu ! j'ai honte d'être entré à votre service ; & je ne voudrois pas y rester , quand vous me couvririez d'or.

CHRYSANTE.

Quoi ? tu m'abandonnerois !

PASQUIN,

Oui , c'est un parti pris.

Q^{iv}

CHRYSANTE.

Tu me désespères !

PASQUIN.

M. Oronte veut une dupe ; vous êtes bien son homme ; il ne pouvoit mieux rencontrer.

ORONTE.

Insolent ! si je prends un bâton.

PASQUIN à *Chrysante*.

Fort bien ! vous voyez ce que m'attire mon zèle pour vous.

CHRYSANTE.

Doucement , M. Oronte ! j'aime Pasquin , & je n'entends point qu'on le maltraite. C'est un garçon qui m'est attaché. Il me dit quelquefois des injures , mais c'est pour mon bien.

PASQUIN *s'en allant*.

Serviteur ?

CHRYSANTE *le retenant*

Pasquin ! Pasquin ! je ne souffrirai point que tu s'éloignes de moi.

PASQUIN.

Non , je suis piqué au vif , & je vous livre à votre mauvais destin.

CHRYSANTE.

Auras-tu bien le courage de me quitter ainsi , quand j'ai le plus grand besoin de tes lumières.

PASQUIN.

Effectivement. J'irai m'épuiser à vous donner des conseils , & vous n'en suivrez aucun.

CHRYSANTE.

Je m'y conformerai dorénavant.

PASQUIN *d'un ton grave.*

Puis-je y compter ?

CHRYSANTE.

Je te le promets.

PASQUIN.

Eh ! bien donc , passez de ce côté-ci , & faites attention à ce que je vais vous dire.

Il tire Chrysante à part.

ORONTE.

J'admire ma patience.

VALERE *s'approchant de Pasquin à la dérobée.*

Courage , Pasquin !

L I S E T T E.

Je respire !

O R O N T E, *tandis que Pasquin entretien Chrysante,*

Ils se parlent ! que peut lui conter ce maître fripon ? . . . Mais qu'importe après tout ? Je suis bien bon de m'en inquiéter.

L I S E T T E à *Valere dans l'enfoncement.*

Il s'en tirera , Monsieur ; c'est moi qui vous le prédis.

V A L E R E.

Ah ! Lisette ! que ne puis - je te croire ?

P A S Q U I N *haut à Chrysante.*

Tel est mon avis , Monsieur , vous n'avez point d'autre parti à prendre.

C H R Y S A N T E.

Assurément.

O R I O N T E.

Eh ! bien ? puis - je savoir le résultat de votre belle consultation ?

C H R Y S A N T E.

Rien de plus simple ; c'est que je dois moins que jamais songer à votre fille.

VALERE à l'écart.

Victoire, Lisette !

ORONTE avec humeur.

Plait-il !

CHRYSANTE.

Vous savez, comme moi, que les volontés sont libres. En un mot, mon refus n'a rien de choquant ni d'injuste, & ne doit pas, je pense, me priver de votre amitié.

ORONTE.

C'est bien ce qui vous trompe. De ce moment, Chrysante, plus de rapport entre nous.

CHRYSANTE.

Eh ! calmez-vous, de grace ! nous trouverons, Pasquin & moi quelque tempéremment pour...

ORONTE.

Et quel moyen, Monsieur, de réparer la honte que vous faites à ma fille ?

CHRYSANTE.

Pasquin ! n'imagines-tu rien qui puisse ?...

PASQUIN bas à Chrysante.

Est-ce que ses menaces vous font peur ? parbleu ! s'il renonce à votre amitié, mocquez-vous de la sienne.

CHRYSANTE.

Oh ! non , Pasquin ! il ne conviendrait pas qu'étant ami de M. Oronte depuis si long - temps... à Oronte. Attendez, vous dis - je , je crois avoir trouvé un expédient qui peut tout concilier.

ORONTE.

De quoi s'agit - il ? & que pouvez - vous me proposer de satisfaisant.

CHRYSANTE.

Laissez - moi réfléchir... Oui... non... si fait ; pourtant. Par ma foi , je crois tenir ce qu'il vous faut.

LISETTE à part.

Extravague - t - il ?

VALERE à part.

Est - il enforcé ?

PASQUIN à part.

De quoi s'avise ce vieux fou ?

ORONTE.

Serons - nous bientôt au fait ?

CHRYSANTE.

Voici mon idée ; je ne puis , à la vérité , me résoudre à épouser Angélique ; mais j'ai pour elle un parti beaucoup plus convenable à vous proposer.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir.

VALERE *à l'écart.*

Ah ! Lisette, je suis à moitié mort.

LISETTE *s'approchant de Pasquin.*

Pasquin ! que deviendrons - nous ?

PASQUIN *la repoussant.*

Que puisses - tu devenir muette !

CHRYSANTE.

Vous savez ce neveu dont je vous ai parlé. Il m'avoit donné quelque mécontentement. Mais comme on dit, défaut de jeunesse se corrige tous les jours. Au surplus, on m'a mandé que c'est un garçon d'esprit, & d'une figure très prévenante. Ainsi, toute réflexion faite, je renonce au dessein que j'avois de le priver de ma succession. Il ne tiendra qu'à vous qu'il soit mon Légataire unique. Voyez, mon cher Sénéchal, si ce parti vous convient pour votre fille.

ORONTE.

Eh ! voilà parler, rentrons dans mon appartement. Pour vous témoigner combien votre offre me plaît, je vais à l'instant même y disposer Angélique.

CHRYSANTE.

Et moi, je vais sur le champ écrire à mon neveu de partir de Dijon pour nous venir trouver. Pasquin, tu viendras prendre ma lettre pour la porter à la poste.



SCÈNE V.

VALERE, LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

En bien ! Pasquin !

PASQUIN.

Laisse-moi, ne me parle pas.

VALERE.

Quoi ? tu ne t'opposes pas à leur dessein ?

PASQUIN.

Laissez-moi, vous dis-je. Après ce que je viens d'entendre ; après ce qui vient de se passer Je suis dans une telle fureur !.. Dites-moi, Monsieur, ne ferai-je pas bien de m'aller pendre ?

VALERE *tristement.*

Mon pauvre Pasquin ! je ne te survivrai guères.

LISETTE *en pleurant.*

Et moi, je resterai fille toute ma vie !

PASQUIN.

Fi donc ! tu n'y pense pas, mon enfant ! ce seroit une vraie duperie de part & d'autre. Allons, je vois bien que c'est encore à moi d'écarter ces nouveaux obstacles.

VALERE.

Tu imaginerois quelque moyen ?..

PASQUIN.

A dire vrai, la tempête est violente, mais elle n'est pas faite pour étonner un grand courage, j'ai en tête un stratagème... qui n'est pas encore bien débrouillé. . . . Cela prendra couleur avec le temps. Toi, Lisette, va rejoindre ta maîtresse : dis-lui de tenir ferme contre tout engagement contraire à nos intérêts. Et vous ne manquez pas de vous trouver ici dans une heure.

VALERE.

Au moins, ne puis-je savoir ?..

PASQUIN.

Que de raisons ! Laissez-vous conduire ; & croyez que tous les Oronte & les Chrysante ensemble ne tiendront pas long-temps devant le génie de Pasquin.

FIN du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PASQUIN *seul.*

U Il est bientôt temps de voir ce qui me reste à faire. J'ai laissé le bon-homme occupé à écrire à son neveu. Il est loin de compte, s'il espère le faire venir par cette voie; & je doute fort que ses dépêches parviennent jamais à leur adresse.... Ouffe! il me prend malgré moi des transports de dépit... C'est moi qu'il charge de cette commission! C'est sur moi qu'il se repose du soin de faire venir ici le rival de mon maître! M. Chrysante, M. Chrysante! Vous m'avez donc pris pour un sot? C'est ce qu'il faudra voir. Pour première précaution, je garderai la lettre. Je suis bien sûr par-là que ce maudit neveu

R

ne viendra pas nous troubler de sitôt . . . j'entage cependant ; car Valere va se rendre ici. Je lui avois promis merveille ; & je ne fais moi-même encore de quoi m'aviser. Un enlèvement ! . . . Oh ! non , peste ! gardons - nous en bien , il iroit trop du nôtre dans cette affaire : & les démêlés avec Dame Justice sont toujours fâcheux pour un galant homme. Une supposition de personnes . . . ? Oui , da ; cette idée me plaît fort. Les risques sont beaucoup moins considérables de ce côté ; & l'exécution m'en paroît facile. J'entrevois dans le lointain quelque petit nuage , . . . mais il n'y a pas là de quoi m'effrayer. Qu'est - ce au surplus qu'une volée de coups de bâton ? oui , c'est bien là tout ce qu'il m'en peut arriver. Allons , ferme , Pasquin ! menons à bien cette entreprise. Je sens croître ma hardiesse. Je sens mon esprit qui pétille. Ne perdons pas de si heureuses dispositions. A vous la balle M. Chrystante ! . . . Mais voici justement Valere ; il arrive fort à propos.



SCENE II.

PASQUIN, VALERE.

VALERE.

Q'EST-CE, Pasquin ? Comme te voilà joyeux !
j'en augure bien pour mes affaires.

PASQUIN.

Je crois, ma foi que vous êtes devin.

VALERE.

Oh ! nullement ; personne ne devine moins que
moi. Ainsi, explique - moi tout naturellement le
sujet de ta joie.

PASQUIN.

Sachez donc qu'il m'est venu dans l'esprit une
idée tout à fait divertissante.

VALERE.

Tant mieux !

PASQUIN.

C'est bien dit ; mais la question est de savoir si
cette même idée vous réjouira comme moi.

R ij

VALERE.

Je n'en doute point.

PASQUIN.

Vraiment ! vous autres amants , vous ne doutez jamais de rien ; & puis quand ce vient au fait , la moindre chose vous effarouche.

VALERE.

Tu me connois mal , mon cher Pasquin.

PASQUIN.

Pardonnez - moi , je pense vous connoître , & vous avoir défini.

VALERE.

Avant de me condamner , mets - moi du moins à l'épreuve.

PASQUIN.

A la bonne heure. Vous savez l'état où j'avois mis les choses , lorsque Chrysante s'est avisé de proposer son neveu de Dijon à M. Oronte ? Vous vous rappelez votre étonnement , le mien , celui de Lisette.... ?

VALERE.

Passons....

PASQUIN.

Le trouble où cette proposition imprévue nous a tous jetés ?

VALERE.

A qui en parle - tu ?..

PASQUIN.

L'acquiescement de M. Oronte aux nouvelles offres de Chrysante ?...

VALERE.

Eh ! qui doit mieux que moi , savoir toutes ces circonstances ?

PASQUIN.

Eh ! bien , Monsieur , c'est de cette même offre ; de cette damnable imagination de Chrysante , que je prétends , moi , tirer un moyen infaillible pour vous faire épouser Angélique.

VALERE.

Que me dis - tu ? est - il possible ?

PASQUIN.

Vous n'avez seulement qu'à suivre de point en point tous mes conseils.

VALERE.

Ah ! cher Pasquin ! prescris , commande , ordonne. Je suis prêt à tout faire aveuglément.

PASQUIN *s'approchant de l'oreille de Valere.*

Sans vous tenir dans une plus longue attente , je m'explique : Ce moyen n'est autre que de vous

R iiij

faire passer pour ce neveu à qui Chrysante vient d'écrire...

VALERE.

Plâit-il ?

PASQUIN.

Y a-t-il là de quoi vous étonner ? qui vous démentira ? qui devinera l'artifice ? tout parle ici en votre faveur. Chrysante, lui-même, n'a-t-il pas dit tantôt devant vous qu'il n'avoit jamais vu ce neveu ? qui vous empêche donc de vous faire passer pour lui, & d'enlever Angélique à votre rival, en empruntant son propre personnage pour le supplanter ? Eh ! bien ? que dites-vous, Monsieur, de cet expédient ?

VALERE *d'un air rêveur.*

Oh ! rien de mieux, Pasquin ; rien de plus ingénieusement trouvé..... Dis-moi cependant, ne saurois-tu point quelque autre débouché un peu moins hasardeux que celui-là ?

PASQUIN.

Fort bien ! je vous entends. Vous êtes prêt à épouser Angélique, pourvu qu'on leve toutes les difficultés.

VALERE.

Je ne dis pas cela précisément...

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, pourquoi vous en cachier ? Vous aimez à la mode d'aujourd'hui. Beau-

coup d'amour, d'empressements, de protestations, & point d'effet. C'est très bien penser. Quant à moi, Monsieur, je vous en félicite. Mais trouvez bon, s'il vous plaît, que je ne me mêle plus de vos affaires.

Il fait mine de s'en aller.

VALERE.

Quoi ? Pasquin ! sérieusement, tu me quittes ?

PASQUIN.

Qui, moi ? Monsieur ! nullement. C'est vous qui me congédiez. Mes services vous deviennent inutiles ; & vous me le faites assez connoître. Je vous baise bien les mains.

VALERE.

Tu prends mal ce que je t'ai dit.

PASQUIN.

Je rentre au service de Chrysante.

VALERE.

Quoi ? tu pourrois...



SCENE III.

PASQUIN, VALERE, ANGÉLIQUE, LISETTE.

VALERE.

AH ! belle Angélique ! ah ! Lisette ! venez empêcher Pasquin de m'abandonner.

LISETTE.

Où courres-tu donc de la sorte ?

PASQUIN.

Laisse-moi aller.

LISETTE.

Je ne le souffrirai point.

ANGÉLIQUE.

Quoi ? Pasquin renonce à nous servir !

LISETTE.

Quoi , malgré les arrhes que tu as reçues de mon amitié !

PASQUIN.

Ecoutez ; je veux bien vous prendre toutes les deux pour juger.

L I S E T T E.

Voyons ; de quoi s'agit-il ?

P A S Q U I N.

Oh ! c'est une bagatelle , comme vous allez voir.
Monsieur aime Mademoiselle éperdument , s'il l'en
faut croire.

A N G E L I Q U E.

Quoi donc ? a-t-il rien dit qui t'en fasse
douter ?

V A L E R E.

Pourriez-vous croire , chere Angélique... ?

A N G É L I Q U E *avec dépit.*

Valere !

L I S E T T E.

Comment donc ; mais ceci devient grave.

P A S Q U I N.

Ce même M. Valere , ici présent , me faisoit donc
un grand étalage de sa passion. J'ai cru bonnement
que ses protestations étoient sincères. Il juroit qu'il
affronteroit mille morts pour posséder la charmante
Angélique. Angélique étoit l'objet de toutes ses
pensées , de tous ses vœux , de tous ses desirs. Il
ne voyoit , n'entendoit , ne rêvoit qu'Angélique...

A N G E L I Q U E.

Eh ! bien ? Pasquin !

PASQUIN.

Paroles en l'air.

ANGÉLIQUE.

Comment ?

PASQUIN.

Promesses de garçon.

ANGÉLIQUE.

Je suis outrée !

PASQUIN.

Croiriez-vous , Mademoiselle , que ce même Valere refuse de vous épouser ?

VALERE.

Pasquin ! vous passez les bornes !.. Angélique ! ah ! daignez penser de moi plus favorablement.

LISETTE.

Comment donc ! qu'est-ce-à-dire ? oh ! oh ! Monsieur Valere , vous nous jouez de la forte ? Allons , Mademoiselle , il faut montrer qui nous sommes , & signifier à Monsieur son congé sans rémission.

ANGÉLIQUE.

Il le faut bien , Lisette !

VALERE.

Angélique ! quoi ! vous pouvez ainsi prononcer mon arrêt ?

ANGÉLIQUE.

Perfide ! que vous importe ?

LISETTE.

Tenons ferme , Mademoiselle. Eh ! quoi ! vous montrez de la foiblesse , je pense !

ANGÉLIQUE.

Au moins , Valere , disculpez -vous donc.

VALERE.

Non , charmante Angélique ; non , je dois paroître indigne de pardon ; & quand j'ai pu vous offenser , mon cœur est trop loin de se croire innocent. Mais j'espère par mille preuves d'amour , expier dès aujourd'hui l'espece d'indécision où j'avoue que m'a d'abord jetté la proposition de Pasquin. Non que ma tendresse ne m'ôût porté à tout entreprendre pour vous posséder. Mais le moyen dont il s'agissoit me paroissoit plus téméraire que praticable : & le desir ardent que j'ai de réussir dans mes poursuites semble m'autoriser à n'employer que des expédients sûrs. Tel fut mon crime : vous seule pouvez lui servir d'excuse ; & pour mériter ma grace , il n'est rien , non , belle Angélique , il n'est rien que je n'entreprenne.

ANGÉLIQUE.

Mais , Lisette , au fond , je ne le trouve pas si criminel.

L I S E T T E.

Allez , Mademoiselle , les femmes sont trop bonnes.

P A S Q U I N.

Oui , c'est par-là qu'elles pêchent toutes.

V A L E R E.

Lorsqu'Angélique même me fait grace , Pasquin ; me feras-tu plus rigoureux qu'elle ?

P A S Q U I N.

Vous pouvez bien dire , Monsieur , que vous êtes plus heureux que sage.

V A L E R E.

Je me résout donc à tout ; & puisque tu le veux je me ferai passer pour le neveu de Chryfante.

A N G É L I Q U E.

Mais , Lisette , ne vois-tu aucun risque pour Valere dans cette tentative ; & n'est-il pas à craindre qu'il ne s'expose par-là à des suites... ? Est-il juste , en un mot , que pour obtenir ma main...

P A S Q U I N.

Eh ! comment l'obtiendra-t-il votre main , s'il ne met tout en usage pour avoir le consentement de votre pere ? s'il ne brusque promptement cette

entreprise ? S'il y entrevoit des dangers ? Si vous même les lui faites entrevoir ? n'est-ce pas à lui, n'est-ce pas à vous de hasarder quelque chose ? Sera-t-il dit que je courrai seul tous les risques pour un mariage qui ne me regarde point ? car enfin, est-ce vous ou moi que M. Valere doit épouser ?

L I S E T T E.

Il a raison.

V A L E R E.

Oui, Lisette, je m'abandonne à tous ses conseils. Mais dis-moi, Pasquin, cette démarche m'obligera à me trouver vis-à-vis de Chrysante. Il va me faire nombre de questions. Il voudra savoir pourquoi je ne me suis pas fait connoître à lui plutôt...

A N G É L I Q U E.

En effet, Pasquin, cela est embarrassant.

P A S Q U I N.

En effet ; voilà bien de quoi s'intriguer ! Je vois mille choses pour une, à répondre en pareil cas. Quoi ? Monsieur, ne pouvez-vous pas dire tout simplement à Chrysante que tant qu'il a eu des vues sur la fille du Sénéchal, vous n'avez pas osé paroître sous votre vrai nom ; que cette raison vous a fait adopter celui de *Valere* ; mais qu'à présent comme il n'y a plus de semblables précautions à

prendre, vous ne balancez point à lui montrer en vous ce même neveu, qu'il vouloit fait venir de Dijon.

VALERE.

Oui; mais après cela, il ne manquera pas de me demander des circonstances, des particularités touchant cette ville; sur-tout, si le hasard veut qu'il y ait fait quelque séjour. Il n'est pas qu'il ne connoisse, au moins de réputation, les principales personnes de ce pays-là.

PASQUIN.

Parbleu! vous en venez: vous devez être plus que tout autre dans le cas de satisfaire sa curiosité. Au surplus, si vous craignez de vous engager trop loin, vous pouvez vous contenter de ces propos vagues, de ces réponses sans conséquences, & qui parent à toutes les questions.

VALERE.

Par exemple, s'il me demande des nouvelles de Cloë, dont la vertu fait tant de bruit que lui dirai-je?

PASQUIN.

Que c'est une fausse prude.

VALERE.

Et le gros Président?

PASQUIN.

Que c'est un sot ?

VALERE.

Et le petit Marquis ?

PASQUIN.

Que c'est un fat.

VALERE.

Et Damon , ce grand dissipateur ?

PASQUIN.

Oh ! pour celui - là , dites qu'il s'est jetté dans la réforme.

VALERE.

Comment ?

PASQUIN.

Oui ; faites entendre qu'il arrange ses affaires ; qu'il ne veut plus rien devoir à ses créanciers , & qu'il s'est mis sur le pied de tricher au jeu pour payer ses dettes.

VALERE.

Rien de mieux ; mais , Pasquin , tu ne fais pas réflexion qu'il faudra donc que j'épouse Angélique sous le nom de mon rival ?

PASQUIN.

Franchement ; pensez-vous que nous en soyons jamais

réduits - là ? Tous les efforts que je vous fais mettre en usage ne sont que pour gagner du temps. Pendant cet intervalle, nous travaillerons de concert à chasser d'ici l'oncle de votre concurrent, & à faire changer l'esprit de M. Oronte.

VALERE.

Tu m'enchantes, mon cher Pasquin ! Il ne me reste plus qu'à savoir ce que dira mon oncle, lorsqu'il apprendra cette intrigue, & comment nous aurons son aveu, pour conclure ce mariage.

PASQUIN.

Laissez-moi faire ; je me charge de tout. Nous le verrons cet oncle si redoutable. Ce ne sera pas le premier que j'aurai mis à la raison. D'ailleurs le vôtre a la réputation d'être un imbécile, une espece d'oison bridé, de la même trempe à peu près que Chrysante. Laissez-moi faire ; vous dis-je ; il fera ce que nous voudrons. Le pis-aller, s'il nous inquiète, sera de le faire interdire, En attendant, mettons tous nos soins à débusquer votre rival.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Pasquin ! que ne te devrai-je pas ? car il me seroit difficile de te dire si ton maître est plus cher à mon cœur que ce vilain M. Chrysante ne me semble haïssable.

PASQUIN.

PASQUIN.

Chut ! c'est lui-même qui vient ici. Retirez-vous promptement toutes les deux ; & vous , Monsieur , songez à bien jouer votre rôle. Contrefaites-vous de votre mieux : prenez une contenance grave & sensée. Figurez-vous que vous êtes réellement son neveu , & que vous venez lui faire des excuses.

VALERE.

Oh ! Pasquin ! je commence à douter si.

Chrysante paroît. Angélique & Lisette se retirent.



SCENE IV.

VALERE, PASQUIN, CHRYSANTE.

CHRYSANTE.

PRENDs cette lettre, Pasquin ; & ne manque pas de la porter promptement à la poste.

PASQUIN *mettant la lettre dans sa poche sans la regarder.*

Comptez là-dessus , Monsieur ; c'est comme si j'en étois revenu.

CHRYSANTE.

Avec qui étois-tu - là ?

PASQUIN.

à Valere.

Avec..... Faites donc quelque avance.

VALERE.

Monsieur, permettez...

CHRYSANTE.

Comment !

PASQUIN à l'oreille de Chrysante.

C'est qu'il souhaiteroit vous parler.

CHRYSANTE.

Je ne te conçois pas. N'est-ce pas-là ce jeune homme nommé Valere, qui vient dans le château depuis quelques jours.

PASQUIN présentant Valere.

C'est lui-même, pour vous servir.

CHRYSANTE s'éloignant & tirant Pasquin à lui.

Une espece d'avanturier recherche, dit-on, Angélique en mariage.

PASQUIN.

Précisément. Il souhaiteroit à ce sujet avoir une petite explication avec vous.

CHRYSANTE.

Une explication ! ah ! je suis perdu.

PASQUIN.

à Valere.

Eh ! non ; je veux dire. Avancez-vous donc pour lui parler.

CHRYSANTE se mettant derrière Pasquin.

Non, Pasquin ; je ne veux point qu'il m'approche.

Si j

VALERE.

Monsieur, je viens...

CHRYSANTE.

Monsieur, je m'en vais.

VALERE.

Souffrez, de grace... ?

CHRYSANTE.

De grace ! laissez-moi aller.

VALERE.

Je venois, Monsieur, pour prendre la liberté de vous faire mes excuses de la témérité que j'ai eue de vous disputer le cœur d'Angélique.

CHRYSANTE.

à part.

Oh ! passe pour cela. Je ne m'attendois pas à tant d'honnêtetés.

VALERE.

Aide-moi, Pasquin ! je ne fais plus où j'en suis.

CHRYSANTE.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PASQUIN *haut à Valere.*

Voilà bien du mystère pour apprendre à M. Chrysante que vous êtes son neveu.

CHRYSANTE.

Plait-il ?

PASQUIN.

C'est votre oncle après tout ; il ne peut qu'être enchanté de vous voir ; & puisqu'il est résolu de vous faire épouser Angélique , vous n'avez plus de prétexte raisonnable pour différer de vous faire connoître à lui.

CHRYSANTE.

Qu'entens - je . . . ?

PASQUIN.

Ce qu'il n'est plus permis de vous laisser ignorer. Monsieur est ce même neveu que vous attendiez de Dijon. Le hasard l'a fait passer sur les terres de M. Oronte. Il y a vu Mademoiselle Angélique ; il en est devenu amoureux. Mais n'osant point vous la disputer en face , le respect qu'il devoit à son oncle lui a fait imaginer de prendre le nom de Valere pour mieux cacher cette intrigue. A présent qu'il ne voit plus d'obstacle à ce qu'il desire , il vient vous découvrir son stratagème , & m'a chargé de faire sa paix avec vous.

CHRYSANTE.

Que dis-tu là , Pasquin ! tu me jette dans le plus grand étonnement.

Süj

PASQUIN.

On voit tous les jours des choses bien plus extraordinaires.

CHRYSANTE.

En effet, Pasquin, je pense que tu dis vrai. Il faut bien que ce soit mon neveu, car c'est tout le portrait de feu sa grand'mere. A l'exception que cette brave femme parloit beaucoup, & que lui ne dit mot.

VALERE.

Pardonnez, Monsieur, un embarras trop légitime. Puis-je me flatter que vous voudrez bien oublier mes torts, & ratifier les engagements que vous avez pris pour me faire épouser Angélique.

CHRYSANTE.

Oh ! oh ! mon neveu, vous me jouez donc de pareils tours !

VALERE.

Monsieur, daignez vous rendre à mes raisons....

Valere entretient Chrysante en particulier.

PASQUIN à part.

Ah ! c'est fait de nous ! j'apperçois de loin M. Oronte. Sa présence nuirait à cette première entrevue. Tâchons à toute force d'éloigner cet importun.

Pasquin à part avec Oronte.

SCENE V.

VALERE, CHRYSANTE.

VALERE.

QUI, j'espère que l'amour seul que j'ai pour Angélique fera mon excuse auprès de vous ; & qu'en cessant de m'appeller Valere, j'effacerai toutes les impressions fâcheuses que j'ai pu vous donner sous ce nom.

CHRYSANTE.

C'est fort bien dit. Mais un point m'embarrasse. Des raisons particulières m'avoient aussi fait changer de nom en arrivant dans ce château. Expliquez-moi donc, mon cher neveu comment vous avez pu faire pour deviner que j'étois votre oncle.

VALERE.

Et mais... j'avoue que cette question est délicate, & qu'il importe d'y répondre... Pasquin !... à part. Ah ! le traître ! il m'a abandonné !

CHRYSANTE.

Qu'est-ce ! vous hésitez à me satisfaire ?

S iv.

VALERE.

Non , mon oncle , je n'hésite nullement.

CHRYSANTE.

Qu'attendez-vous donc , & à quoi rêvez-vous là ?

VALERE.

Je songeais à une commission importante que j'ai donnée à Pasquin. Je crains qu'il ne l'ait oubliée. Ces marauts - là servent si mal.

CHRYSANTE.

Quoi ! Pasquin est votre valet !

VALERE.

Je veux dire . . . qu'il m'avoit offert ses services . . . pour cette commission dont je l'ai chargé. Je crois l'apercevoir. Je vous quitte un instant pour aller lui parler.



SCENE VI.

CHRYSANTE *seul.*

DASQUIN est un fourbe ; je n'en saurois douter. Je suis joué ! je suis trahi ! Valere & lui s'entendent assurément pour me faire tomber dans quelque piège, & peut-être même pour me voler. Allons trouver M. Oronte, & prendre conseil de lui sur cette nouvelle découverte..



SCENE VII.

CHRYSANTE, PASQUIN.

PASQUIN.

EH ! bien, Monsieur, où en sont nos affaires ? & que dites - vous de notre jeune homme ? ... Mais, où donc est - il ?

CHRYSANTE.

Tien, pendart ! ce soufflet t'apprendra s'il fait bon vouloir m'attrapper.



SCENE VIII.

PASQUIN *seul.*

VENTREBLEU ! comme il frappe ! Vous verrez que Valere aura fait ici des siennes , & c'est moi qui en paye la folle - enchere. Peste soit de l'étourdi.

SCENE IX.

PASQUIN, VALERE.

VALERE

Es-tu fou de me quitter ainsi dans le plus fort de la crise ?

PASQUIN.

Ma foi , Monsieur , je pense m'y être trouvé autant & plus que vous. Ma joue peut vous en

dire des nouvelles. Franchement, dites-moi quelle sottise avez-vous faite ?

VALERE

C'est-roi, Pasquin, qui en as fait une très grande de me laisser seul avec mon prétendu oncle...

Il continue d'entretenir Pasquin.

SCENE X.

VALERE, PASQUIN, CHRYSANTE, ORONTE.

ORONTE à *Chrysante dans l'enfoncement.*

UNE telle audace est à peine croyable.

CHRYSANTE à *Oronte.*

Les voici ensemble ; approchons-nous doucement pour les écouter.

PASQUIN *sans les voir, à Valere.*

N'avez-vous pas compris que je ne vous quitteis qu'afin d'écarter M. Oronte de notre chemin ?

ORONTE *au fond du théâtre.*

Le franc coquin !

PASQUIN *croyant que ces dernières paroles sont sorties de la bouche de Valere.*

Ah ! par exemple , voilà ce que je n'approuve point. Il faut au moins quelques égards pour le pere de votre maîtresse ; & les injures que vous lui direz n'accommoderont pas vos affaires.

VALERE.

Eh ! qui pense à lui dire des injures ?

PASQUIN.

Excusez donc. J'aurai mal entendu. Mais venons au fait. Que vous a dit ce vieux fou de Chrysante en mon absence , & que lui avez vous répondu qui l'ait sitôt choqué ?

VALERE.

Ah ! Pasquin ! je ne me suis jamais trouvé dans un tel embarras ; il m'a fait une question que l'enfer même , je pense , lui a suggérée. Tu fais qu'il ne s'appelle pas Chrysante de son vrai nom.

PASQUIN.

Pas plus que vous , Valere. Que s'en suit-il ?

VALERE.

Comment, Pasquin ! tu ne vois pas les suites de ce changement de nom ?

PASQUIN.

Pardonnez-moi , je commence à m'en douter. Tenez ; je parierois qu'il vous aura demandé comment il s'appelle.

VALERE.

Justement , Pasquin. Peins-toi la déroute où cela m'a jetté. Elle dure encore ; & par les précautions fortuites que ce maudit vieillard a prises , je me vois dans l'impossibilité de lui prouver que je sois son neveu. Il me manque simplement pour y parvenir de savoir comment se nomme celui pour qui je veux me faire passer.

PASQUIN.

Eh ! bien , mais ; c'est une bagatelle que votre embarras. Si c'est - là toute la difficulté , je vais à lever dans l'instant.

VALERE.

Et comment feras-tu ?

PASQUIN.

Nous savons déjà que l'oncle & le neveu portent le même nom. Il ne s'agit donc plus que de

consulter le dessus de la lettre que je devois porter à la poste. Je ne fais comment cette réflexion ne nous est pas encore venue.

Il se met en devoir de chercher la lettre.

VALERE.

A merveilles, Pasquin ? nous saurons par-là comment répondre à la question que Chrysante m'a faite.

PASQUIN.

La peste ! il croit nous avoir bien embarrassés. Mais je vous prévient, moi, que vous serez son neveu en dépit qu'il en ait.

CHRYSANTE *se montrant.*

Non, parbleu ! il n'en fera rien ; & je saurai bien rompre toutes vos mesures.

VALERE.

Pasquin ! nous sommes découverts.

PASQUIN *consterné.*

Oui, Monsieur ! les renards sont pris au piège !

ORONTE *à Pasquin.*

Ne prétends pas m'échapper, scélérat ! j'ai tout entendu ; je sais toutes tes menées ; & je te ferai pendre.

PASQUIN.

Monsieur, je suis homme d'honneur malgré les apparences ; & mon maître vous dira que dans tout ceci nous n'avions pas de mauvaise intention.

ORONTE.

à Valere.

La belle caution que tu m'apportes ! Nous découvrirons qui vous êtes : & avant que vous ne sortiez de ce château, on saura quels pouvoient être vos desseins.

VALERE.

Eh ! Monsieur ! il n'est plus temps de feindre ; vous les connoissez tous. J'avoue que j'aime, que j'adore votre charmante fille ; & que je me suis permis pour obtenir votre consentement de recourir à des moyens étranges, que l'amour seul peut justifier. Mais, Monsieur, je suis né Gentilhomme & je sors d'une famille à laquelle il n'y a personne qui refusât de s'allier. De plus, j'aurai peut-être un jour des biens considérables, & qui pourront assurer la fortune de celle que je prendrai pour femme. Je suis prêt, Monsieur, à vous donner à cet égard, tous les éclaircissements que vous désirerez.

ORONTE.

Je le prétends bien, vraiment ! Nous examinerons cette affaire ; & il ne sera pas dit que vous aurez fait

fait jaser sur la conduite de ma fille, sans réparer ce tort de la bonne façon.

PASQUIN.

Nous ne demandons pas mieux.

ORONTE.

Tais-toi, maître scélérat ! c'est toi qui as conduit toute cette intrigue ; mais je te ferai voir s'il ne tient qu'à débaucher la fille d'un Sénéchal. . .

CHRYSANTE.

Et qu'à servir deux maîtres à la fois.

PASQUIN.

C'est la dernière fois, Messieurs, que je m'exercerai à ces jeux d'esprit.

CHRYSANTE.

Nous y mettrons bon ordre. En attendant, je veux savoir ce que tu as fait de cette lettre que je t'avois confiée, & ce que sont devenus les billets au porteur qui étoient dedans.

PASQUIN *surpris*.

Qu'appellez-vous des billets au porteur !

CHRYSANTE.

De bons effets payables à celui qui les porte

T

VALERE.

Au moins , Monsieur , je vous prie de croire que je n'entre pour rien dans cet article , & que j'ignorois absolument cette circonstance.

PASQUIN.

Et moi aussi ; c'est de , qu'oï je vous assure ; & la preuve la plus certaine que je n'en savois rien , c'est que ces billets , s'ils existent , sont encore dans la lettre.

Il se fouille.

CHRYSANTE.

N'as-tu point levé l'enveloppe ?

PASQUIN *continuant de chercher.*

à part.

Non , Monsieur... J'avoue que l'idée ne m'en est pas venue.

CHRYSANTE.

Voyons si tu n'en impose point.

PASQUIN *tirant la lettre de sa poche.*

Voilà bien votre lettre , & je prends tout le monde à témoin que ce cachet est dans son entier..... à Valere. Mais que vois-je?... Je ne me trompe point. C'est-là l'empreinte de vos armes.

VALERE *surpris.*

Rien de plus vrai, Pasquin !

CHRYSANTE.

Qu'est-à-dire ?

PASQUIN *lisant l'adresse.*

Autre surprise !

VALERE.

Qu'as-tu donc ?

PASQUIN *transporté, & sautant au cou de Valere.*

Mon cher maître ! souffrez que je vous témoigne.... Non, je ne saurois plus contenir ma joie. Le hasard vous a mieux servi que tous mes stratagèmes.

VALERE.

Explique - toi mieux.

PASQUIN.

Tenez, Monsieur, lisez vous même cette adresse.

VALERE *lit.*

A Monsieur, Monsieur le Chevalier Dorval, à Dijon..... Il décachete la lettre & cherche la signature..... Signé, DORVAL.....

à Chrysante.

Ah ! mon oncle, souffrez que je vous exprime

(Tij)

la fois ma surprise, ma tendresse & ma satisfaction. Dorval est mon nom, & le Ciel semble approuver lui-même la ruse dont je m'étois servi. Oui, je vous appartient; j'attends tout de vos bontés; je suis votre neveu, & je vous en fournirai mille preuves.

ORONTE.

Dites-moi, je vous prie, est-ce une comédie que vous jouez chez moi ?

VALERE.

Monsieur, rien n'est plus vrai que tout ce que j'avance. J'ai encore sur moi plusieurs lettres de mon oncle à la même adresse, & signées de lui. Qu'il prononce lui-même..

Il remet plusieurs papiers entre les mains de Chrysante.

CHRYSANTE.

Il ne ment pas d'un mot. Enfin ce jeune homme-là a la fureur d'être mon neveu.

ORONTE.

Je commence tout de bon à le croire moi-même.

CHRYSANTE.

Vous en aurez bientôt des preuves plus convaincantes. J'apperçois venir Germont que j'avois en-

voyé à Paris. Il a vu mille fois mon neveu ; & même a été quelque temps à son service. Personne ne peut mieux que lui , vous dire ce qui en est. Il faut l'appeller. Germont ! Germont ! approche ici.

VALERE.

Je me sou mets avec joie à cette épreuve , si elle peut achever de convaincre le pere d'Angélique.

SCENE DERNIERE.

VALERE, , PASQUIN, CHRYSANTE.

ORONTE, GERMONT.

GERMONT à *Chrysante*.

Nous aurons , Monsieur , d'assez belles emplettes. Voici des échantillons..... *Appercevant Valere*. Mais quoi ? ai-je la brelue ?

CHRYSANTE.

Qu'apperçois - tu d'étrange ? & pourquoi resserres - tu ces emplettes ?

GERMONT.

Ah ! Monsieur ! il n'y auroit pas de conscience

T iij

de les déployer devant votre neveu. L'affaire que vous allez conclure va ruiner ce pauvre jeune homme. . . . Allez, Monsieur, cela n'est pas bien ; & vous n'aurez jamais mon approbation pour ce mariage.

ORONTE.

Il suffit ; tous mes doutes sont levés. Embrassez-moi, mon gendre !

VALERE.

Ah ! Monsieur ! comment vous témoigner ma reconnoissance !

GERMONT.

Que veut dire ceci ?

VALERE.

Va, mon pauvre Germont ! épargne-toi d'en dire plus ; tu seras bientôt témoin de mon bonheur. . .

PASQUIN.

Et du mien ; car j'épouse Lisette.

CHRYSANTE.

Je n'entends point cela, & je prétends faire justice de toutes tes fourberies.

ORONTE.

Maraut ! tu mériterois bien punition pour les tours pendables que tu nous as joués.

PASQUIN.

J'en conviens ; mais un jour de nôtces ?

*Les deux vieillards font mine de pardonner à
Pasquin, & se retirent avec Valere.*

Allons ; je vois bien qu'il ne s'agit plus que de
réjouissances. Bon soir, l'ami Germont !

GERMONT *l'arrêtant par la manche.*

Un mot à nous, Monsieur l'intrigant ! je vous
trouve bien mal avisé de tomber ici des nues pour
vous emparer en un même jour de mon habit &
de ma maîtresse.

PASQUIN.

Ecoute, tu me paroît bon diable. Arrangeons à
l'amiable cette affaire-ci. Pour n'avoir point de
dispute, partageons le différend ; je garderai ta
maîtresse, & je te rendrai ton habit.

GERMON.

Entendons-nous. Tu me rendras mon poste &
mon habit, & moi, je te céderai Lisette ?

PASQUIN.

Oui, c'est cela même.

GERMON.

Allons, je le veux bien ; taupe. Je ne perds pas
tant que tu penses à ce marché-là.

T iv

PASQUIN.

Fripon ! tu voudrois bien m'en dégouter , mais va , je suis plus malin que toi. Je vais donc , suivant nos conventions , m'emparer de Lifette , & annoncer à Angélique qu'en dépit d'elle-même , elle sera trop heureuse d'épouser le neveu de Chrysante.

F I N.

LE TEMPS ET LA FOLIE.
COMÉDIE EN UN ACTE,
EN PROSE.

P E R S O N N A G E S.

S A T U R N E.

L' E N N U I, frere de Saturne

M A R S.

V É N U S.

M E R C U R E.

P H I L É M O N.

B A U C I S,

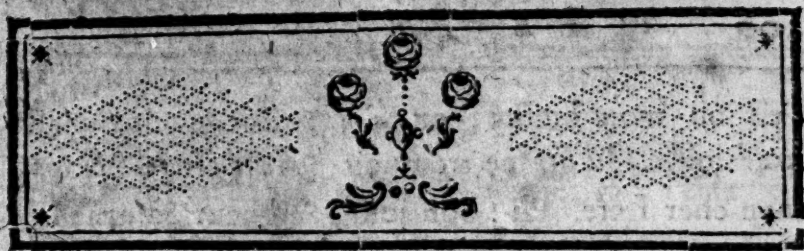
N E M B R O T H, Guerrier bravache.

L A R A I S O N.

L A F O L I E.

Suite.

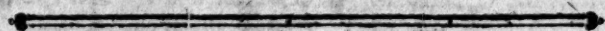
La Scène est dans l'Olympe.



LE TEMPS ET LA FOLIE,
COMÉDIE.



SCENE PREMIERE.



L'ENNUI *seul, en robe de pèdant, & couché sur
un lit de repos.*
Il s'éveille.

AH ! je dormois, je pense. Délicieux effet des Ecrits modernes ! heureux Ennui ! Jamais , non jamais on n'a tant travaillé pour ma gloire. . . . Mais pourquoi l'Ennui se trouve - t - il seul au milieu de l'Olympe ? qu'est devenue toute ma Cour ? elle est ordinairement si nombreuse ! Les Dieux penseroient - ils me fuir ? non , non. L'Ennui les suivra toujours. . . Mais quel est celui - ci ! A sa démarche pesante & mesurée , j'imaginerois volontiers que

c'est ou mon ombre, ou du moins quelqu'un de ma famille. Je ne me trompois pas, c'est le Temps, mon cher frere. Eh ! bon jour, Seigneur Saturne !

SCENE II.

L'ENNUI, SATURNE.

SATURNE *brusquement.*

BON jour, l'Ennui.

L'ENNUI.

Qu'avez - vous ? vous paroissez plus triste & plus bourru qu'à votre ordinaire.

SATURNE.

Ce n'est pas sans sujet ? On a bien de la peine à contenter tout le monde.

L'ENNUI *gravement.*

J'y pensois.

SATURNE.

Créiriez - vous, Seigneur l'Ennui, que les Dieux osent généralement se plaindre de moi ?

L'ENNUI.

Se plaindre du Temps ! en vérité , cela est affreux. Vous êtes pourtant la meilleure pâte de vieillard ! Votre caractère est si égal , si uniforme !

SATURNE.

Et voilà ce qui leur déplaît. Ils s'écrient tous , principalement les Déeses , que le Temps est trop long.

L'ENNUI.

Ah ! qu'ils viennent. Je les attends sans m'inquiéter. Voici déjà Mars & Vénus.

SATURNE.

Je vous laisse un instant avec eux , pour aller régler mon horloge.

Saturne sort. L'Ennui va s'étendre sur son sofa.



SCENE III.

L'ENNUI, MARS, VÉNUS.

MARS.

Nous voici bientôt à l'extrémité du Ciel. Où prétendez-vous donc aller ?

VÉNUS.

Au tribunal de l'Ennui.

MARS.

Nous y voici. Il ne me reste plus, belle Vénus, qu'à vous demander quel sujet nous réduit-là l'un & l'autre.

VÉNUS.

Mais je n'en fais trop rien ; s'il est vrai, comme vous l'assurez, que vous m'aimiez toujours.

MARS *s'efforçant d'être passionné.*

Si je vous aime ? ah ! ce doute est un outrage. Votre beauté vous répond de ma tendresse. C'est

vous, ma chere Vénus, c'est vous qui ne m'aimez plus!

VÉNUS *avec fausseté.*

Ingrat! est-ce à vous de me soupçonner d'inconstance!

MARS.

Vous êtes toujours belle; je suis toujours sensible; & cependant combien les moments que nous passons ensemble perdent de leur douceur en les comparant à ceux d'autrefois!

VÉNUS.

Avec moins de tendresse, pouvez-vous prétendre à la même félicité?

MARS.

Que dites-vous? Si je vous aimais moins, me verriez-vous toujours attaché à vos pas? Croyez-vous excuser votre inconstance quand vous en rejetez sur moi le reproche?

VÉNUS.

Mais, vous-même, Mars, pensez-vous qu'il soit facile de tromper Vénus en tendresse? Je lis dans votre cœur mieux que vous ne pensez, & peut-être même un peu trop pour mon bonheur. Votre amour s'est éteint. Ce n'est plus le sentiment, c'est la complaisance qui vous fait chercher

Vénus. Les égards ont succédé aux transports. Ces douces inquiétudes, ces tendres jalousies, ces soins charmants, heureux détails de l'amour, que sont-ils devenus ? nous les goûtions sans les connoître. Nous les connoissons à présent, & les cherchons envain. Leur fuite a laissé dans notre ame le vuide & l'ennui qui la surprennent.

L'ENNUI.

Il me semble que vous parlez de moi ; c'est sans doute pour vous plaindre ?

MARS.

Oui, Dieu, cruel ! sans vous Vénus m'aimeroit encore. .

VÉNUS.

Et Mars me trouveroit encore belle.

L'ENNUI.

A la fin, je triomphe, & mon influence commence à s'étendre sur vous. Enfin ; donc cette belle passion s'est éteinte.

MARS à Vénus.

Nous cesserions de nous aimer !

L'ENNUI.

Oh ! je vous crois. Les plus heureuses dispositions n'ont point chez vous attendu l'âge ; &
Momus

Momus disoit dernièrement que vous aviez connu l'amour long-temps avant d'en être la mere. Mais, enfin, devinez...

MARS.

Je m'entends mal aux calculs.

VÉNUS.

La chronologie n'est pas mon fait.

L'ENNUI.

Il ne faut pas vous étonner pour si peu. Il n'y a de cela que trois siècles.

VÉNUS.

Ah ! Ciel !...

L'ENNUI.

Où si vous aimez mieux, que douze cents saisons...

VÉNUS.

Y pensez-vous ? cela fait frémir...

L'ENNUI.

Ce qui revient à plus de quatre millz huit cents conversions lunaires....

VÉNUS.

Eh ! mais, c'est-là la moitié d'une éternité !

L'ENNUI.

Ce qui subdivisé en minutes...

V

SCENE IV.

Acteurs précédents. SATURNE.

SATURNE.

QUI peut me démembrer aussi cruellement ? quoi ? c'est vous , mon frere ! mais c'est agir contre votre intérêt. Avez-vous aussi conspiré ma perte avec les autres Dieux !

L'ENNUI.

Moi ? point du tout. Je voulois seulement les ennuyer en détail.



SCENE V.

Auteurs précédents. MERCURE.MERCURE *se tournant vers la coulisse.*

QUI, vous me le payerez, faquins, & je vous apprendrai que si je suis le Messager des Dieux, je ne laisse pas d'être un Dieu moi-même. Je vais les instruire de la façon dont vous les traitez.

VÉNUS.

Qu'entend-je ! quel bruit !

MARS.

Quel est cet insolent qui trouble le repos des Dieux ?

SATURNE.

Mais, je crois que c'est Mercure.

MERCURE.

Eh ! vraiment oui, c'est moi. Vous vous amusez ici à des fornettes, comme si vous n'aviez rien à faire. Il n'est pas étonnant que que les mortels

V ij

se moquent de vous , & qu'ils vous habillent de toutes pièces.

SATURNE.

Oh ! oh ? & quel est donc le sujet de ta fâcherie ?

MERCURE.

Par les sept Planettes ! je ne me serois jamais chargé d'être votre Messager , si j'avois pu prévoir toutes les peines attachées à cet emploi.

MARS.

Mais enfin , quel objet t'amene ?

MERCURE.

Je vous apporte les plaintes des hommes.

SATURNE.

Plaisante espece ! quoi ? sérieusement , cela se plaint ?

MERCURE.

Où , vous dis-je ; ils murmurent très hautement contre vous , Seigneur Saturne.

VÉNUS.

Et les femmes ?

MERCURE.

Les femmes , sur ce seul point sont de l'avis des hommes. Les uns & les autres n'ont qu'un cri

Contre le temps ; & tous , d'une commune voix ,
le trouvent trop court.

SATURNE.

Eh ! bien , voyez l'injustice ! on a la fureur ici
de me trouver trop long.

MERCURE.

Ce que je vous dis du mécontentement général
des humains mérite attention ; vous allez les enten-
dre , & je vous en amène une députation. Les
femmes sont à leur tête.

L'ENNUI.

Mercuré a fait là une belle recrue ! A-t-il en-
trepris d'étourdir l'Olympe ?

VÉNUS.

Mais , mon cher Mercuré , comme te voilà
équipé !

MERCURE.

C'est une gaillardise des mortels. Ils ont jugé à
propos de me faire troquer mon cheval contre des
ailes de pigeon. Vous voyez de quelle façon ils en
ont affublé ma tête & mes talons. Mais ce ne se-
roit rien encore , s'ils avoient respecté mon hon-
neur.

VÉNUS.

Comment ? que veux-tu dire ?

V ij

MERCURE.

Je dis qu'ils ont l'impudence de me regarder comme le Dieu tuteur des fripons, tandis que d'autres m'accusent d'être le complaisant de toutes vos galanteries, & pour trancher court, m'appellent le facteur de Cythère.

VÉNUS *avec ironie.*

Quoi ? les orgueilleux enfants de Prométhée osent ainsi traiter le respectable Mercure !

MERCURE.

Eh ! là, là ! Dame Vénus, ils ne vous épargnent guères davantage.

VÉNUS.

Que peuvent-ils dire de moi ?

MERCURE.

Que vous êtes une coquette fiéffée, qui ruinez Vulcain pour fournir aux dépenses de Mars.

L'ENNUI.

Mais, plus je réfléchis, plus cette audace m'étonne.

MERCURE.

Pour vous, Seigneur l'Ennui ; ils vous ont fait une injustice criante. Ces marauds-là ont étrangement entrepris sur vos droits. Pour me dédommager de la perte de mon cheval, ils ont ajouté à mon

caducée ces deux serpents , & leur ont attaché le pouvoir d'endormir. C'est , comme vous le savez , votre plus belle prérogative.

S A T U R N E.

Et les Dieux , justement irrités , ne puniront point ces téméraires !

M E R C U R E.

Ils le mériteroient sans doute. Non contents de se plaindre de votre peu de durée ; ils osent répandre le bruit que vous avez des enfants , & à leur défaut des pierres.

S A T U R N E.

De quoi se mêlent-ils ?

M E R C U R E.

Chut ! je les aperçois. Allons , dégoûdifiez-vous ; & quoique l'Ennui donne ici le ton , paroissez un peu plus agissants. Faites semblant d'avoir beaucoup d'affaires. On n'attrappe plus l'encens des mortels à si bon marché. Ils nous épluchent de fort près. Ils ont suscité contre nous un être de leur façon , qu'ils nomment Philosophie.

L' E N N U I.

Il va s'asseoir sur son sopha

Ouais ! ceci mérite méditation.

V iv

SATURNE.

Ecoutons ce qu'ils ont à dire ; & puisque l'affaire peut être de conséquence , qu'on fasse venir la Raison , afin que ses conseils servent à nous mettre tous d'accord.

Ils s'assoyent tous.



SCENE VI.

Auteurs précédents. NEMBROTH SECOND,
LE PHILOSOPHE, BAUCIS & PHI-
LÉMON dans leur jeunesse. Suite.

MERCURE.

VENEZ, paroissez, canailles ! les Dieux veulent bien déroger jusqu'à vous entendre ; mais surtout, craignez de leur manquer de respect, sinon...

BAUCIS *apercevant l'Ennui.*

Ciel ! où sommes nous ?

MERCURE.

Au palais de l'immortel Saturne , pere des Dieux ,
& frere unique de l'Ennui.

PHILÉMON , *à part à Baucis.*

Ah ! fuyons, ma cher Baucis, l'approche d'un Dieu si redoutable. Tranquilles & toujours heureux, nous ignorions jusqu'à son nom. Notre bonheur va s'éclipser, s'il nous soumet jamais à son empire.

BAUCIS à part à Philémon.

Que dis-tu , mon cher Philémon ? Doit-on craindre l'Ennui , quand on connoît le véritable amour !

SATURNE à Baucis & à Philémon.

J'ai l'oreille dure , je vous en préviens , il m'est impossible de vous entendre , si vous parlez tout bas. ---- à Mercure. Mais , quel est ce premier ?

MERCURE.

La peste ! c'est un brave qui n'entend pas raillerie.

SATURNE.

Eh ! bien ? de quoi se plaint-il ?

NEMBROTH SECOND armé de pied en cap.

Jour de sang ! vous feignez de l'ignorer. Par ma lance !... Mais autant vaut-il vous rafraîchir la mémoire : aussi-bien commencez-vous à radoter ; & d'ailleurs , j'ai pour principe de ne jamais demander raison qu'avec douceur. Apprenez d'abord à me connoître. Je suis Nembroth Second. Capitaine de dragons , descendant en droite ligne du célèbre Nembroth , d'épouvantable mémoire ; ou plutôt je ne connois d'autres ayeux que mon bras & mes faits d'armes.

VÉNUS.

Quel homme ! quelle modestie !

NEMBROTH SECOND.

Mon premier coup d'épée a fait pâlir le soleil.
Quand je marche au combat la mort me sert
d'Ecuyer, & la terreur de postillon.

VÉNUS.

Cet élève, Mars, vous fait honneur.

NEMBROTH SECOND.

Un torrent suffit pour étancher ma soif après
une bataille. Mon lit est une vallée, mon traversin
est une montagne, & s'il m'arrive de m'endormir,
c'est toujours un glaive à la main, & les yeux
fixés vers le Ciel pour le tenir en respect.

MARS.

Mais encore, apprenez aux Dieux quel sujet
vous amène ici.

NEMBROTH SECOND.

Leurs injustices. Comment ? par la mort ! n'est-
il pas criant que je touche déjà à la moitié de ma
carrière, & que mon épée n'ait encore eu le temps
que de tuer soixante hommes ? Les bornes, in-
justes Dieux, que votre jalousie a données à la

vic humaine s'opposent visiblement au cours de mes exploits ; & je viens sommer Saturne de suspendre la rapidité de sa course , pour laisser à mon bras le loisir de faire des veuves.

V É N U S.

Mais ce n'est point un homme., c'est un échappé de l'enfer.

S A T U R N E.

Sont-ce-là , Mercure les meilleures raisons des mortels ? Ce furieux ne demande à prolonger ma durée que pour avoir le temps de détruire ses semblables.

N E M B R O T H S E C O N D.

Si vous refusez de me satisfaire , je viendrai vous y contraindre à la tête de ma compagnie. J'assiégerai l'Olympe ; j'enchaînerai Saturne ; je ravirai Vénus ; & vous-même , Mars , tout Mars que vous êtes , vous connoîtrez ma force dans un combat singulier ; je vous laisse y rêver. Adieu !

M A R S.

L'insolent !... Si la présence des Dames ne me retenoit...

V É N U S.

N'ayez pas peur , je vous ferai forger des armes d'excellente trempe , par mon mari Vulcain.

SATURNE.

Suivez-le, Mercure, de peur que cet enragé
n'aille mettre le feu aux quatre coins de l'Olympe.
Au reste des Députés. Approchez, vous autres.

SCENE VII.

Les Acteurs précédents, à l'exception de Nembroth.

VÉNUS.

EH bien? tendres amants, parlez: qu'avez-vous
à vous plaindre de votre sort?

BAUCIS.

De ce qu'il est trop heureux....

PHILÉMON.

De ce qu'il faut sitôt y renoncer.

BAUCIS.

Que le temps est rapide, mon cher Philémon!
trois lustres composent notre âge. Hélas! le dernier
étoit presque écoulé quand nous avons connu
l'amour. Les ténèbres de l'enfance nous en cache-

ront d'abord le flambeau. L'amitié vint dissiper ces ombres; comme une nouvelle aurore, elle éclaira notre ame; les nœuds nous préparoient à ceux de la tendresse; & nous connoissons enfin ce voluptueux sentiment...

PHILÉMON.

Est-ce un bonheur de le connoître, si la rapidité du temps nous en ravit la jouissance? je vous aime, Baucis; à peine ai-je pu employer un jour à vous le dire. La timidité m'en a d'abord interdit l'aveu. La pudeur vous défendoit de m'entendre. Ces aimables tyrans du bonheur, ces ennemis de l'amour, à qui l'amour doit tous ses charmes, sont enfin vaincus. Mais à peine voyons-nous naître le bonheur, que nous craignons de le voir expirer.

BAUCIS.

Encore, si sans cesse animés, sans cesse inspirés par l'amour, ce Dieu occupoit seul tous nos instants!... Mais jusqu'aux occupations les plus charmantes, tout semble prendre sur notre bonheur. Ces troupeaux si chers qu'il nous faut au lever de l'aurore, conduire séparément en diverses prairies, sont un obstacle à nos plaisirs. En nous peignant l'amour, ils éloignent deux amants.

PHILÉMON.

Faut-il qu'une vie aussi courte ne soit pas consacrée toute entière à s'aimer ! le sommeil même nous en dérobe la moitié ; & quoiqu'il nous offre souvent des images agréables , c'est toujours aux dépens des plaisirs réels

L'ENNUI.

Savez-vous que je suis l'Ennui , que le soleil est mon fils , & qu'il vous sied mal d'en médire en ma présence.

MARS.

Mais enfin , que désirez-vous ?

VÉNUS.

Que vous manque-t-il pour être heureux ?

PHILÉMON.

L'espoir de l'être toujours.

SATURNE.

Vous oseriez prétendre à l'immortalité !

BAUCIS.

Connoissez mieux nos cœurs : l'immortalité est votre partage ; nous n'aspirons point à un tel bonheur. Le nôtre seroit de consacrer à nous aimer tous les instants d'une vie dont vos faveurs prolongeront

geroient la durée ; & de donner ainsi aux humains l'exemple d'une félicité parfaite.

V É N U S à Mars.

Pourquoi les Dieux ne s'aiment-ils pas de même ?

M A R S.

Leur amour m'attendrit. Il est l'image de nos premiers plaisirs.

S A T U R N E aux deux Amants.

Mais enfin , quand prétendez - vous mourir ?

P H I L É M O N.

Chere Baucis , prononcez - en l'arrêt. Quand voulez-vous cesser de vivre ?

B A U C I S.

Quand Philémon cessera de m'aimer.

P H I L É M O N.

Ah ! ma chere Baucis , nous serons donc immortels.

L' E N N U I.

Oui , rendez-les immortels ; c'est le moyen qu'ils me connoissent un jour.

S A T U R N E.

SATURNE.

Cette raison me détermine. Eh bien donc, j'y consens.

L'ENNUI *aux deux amants.*

Pour commencer à jouir de vos privilèges, prenez place sur ce canapé, & goûtez la douceur d'être harangüés.

SATURNE *aux autres mortels.*

Et vous, quels sont vos sujets de plaintes ?

MERCURE.

Vous n'auriez jamais fini d'entrer dans tous ces détails. Voici pour abrégér un précis des griefs qu'ils apportent contre vous.

« Une petite maîtresse, sur le retour, vous fait observer qu'elle n'a pas dans la matinée le temps d'ajuster son blanc, son rouge & ses mouches, pour se faire chaque jour un nouveau visage ».

« Un agréable, qui n'est pas de fer, vous représente que les vingt-quatre heures du jour ne lui suffisent pas pour satisfaire à l'empressement des jolies femmes qui se l'enlèvent ».

« Un fat, de la même trempe, se plaint que l'autre jour ayant reçu un cartel, il ne put jamais trouver le temps de s'aller battre ».

« Un jeune Seigneur assiégé de créanciers dit, à qui veut l'entendre, qu'il n'a pas un moment à lui pour payer ses dettes ».

Enfin, vous lirez le reste, & vous verrez clairement que les mortels se plaignent d'une commune voix que le temps est trop court.

SATURNE.

« Ah ! voilà la Raison en personne. Écoutons les conseils dont elle va nous éclairer.



SCENE VIII.

Acteurs précédents. LA RAISON, habillée & coëffée gothiquement.

SATURNE.

Vous venez à propos, ma vieille amie ; j'ai grand besoin de vos lumières.

LA RAISON.

Onques ne pouvons solidement deviser ès matières icelles, sinon vous étant préalablement imbu ; Messire Saturne, des griefs, non petits, lesquels les Dieux auroient cuidé vous faire ès célestes assemblées.

VÉNUS.

Qu'entends-je ? quel jargon ?

MARS.

Que cela ne vous surprenne point. Sachez que la Raison & la Justice parlent toujours Gaulois.

Xij

LA RAISON.

Or, il appert de leur devis que bien seroit le temps trop long pour leur vouloir.

SATURNE.

En revanche, les hommes le trouvent trop court. Comment faire ? je ne puis consentir les uns, sans déplaire aux autres. Je voudrois cependant être aimé des Dieux & encensé des mortels.

LA RAISON.

Bien conçois que doit être la vôtre ame perplexe, & cuisante sa sollicitude. Néanmoins point n'est beaucoup sujet de s'allarmer. Ains au contraire, prudence étant cas nécessaire es résolutions, devons d'abord aviser & réfléchir, non inconfédemment sur certuy entrefait.

SATURNE.

Si vous prenez les intérêts du Temps, soyez la plus concise que vous pourrez ; car vous savez que lorsque vous parlez aux Dieux, ils me trouvent encore plus long qu'à l'ordinaire.

LA RAISON.

Point ne m'étonne la disparité des susdites plaintes tant célestes que sublunaires ; à tant qu'icelles, de part & d'autres, découlent & fluent comme feroient

d'une source, de la subséquente maxime, laquelle
ne sauroit - on réfeller. Oyez tous :

Bien doivent trouver le temps long
Tous iceux qui n'ont rien à faire ;
Or des Dieux c'est l'us ordinaire,
Adonc ès Cieux ils s'ennuyront.

L'ENNUI.

Ah ! que cela est bien dit !

LA RAISON.

Ains, iceux le trouveront court
Qui bien useront son espace :
Et partant à l'humaine race
Onq le temp ne paroîtra lourd.

Ici ou entend un grand bruit de grelots.

Ouais ! quel bruit incivil vient heurter le tympan
de moi parlante. Certes ! telle incartade moult
m'ébahit.

MERCURE.

Eh ! quoi ? c'est la Folie.



SCENE DERNIERE.

*Les Auteurs précédents. LA FOLIE, Jeux,
Plaisirs, fête de la Folie.*

LA FOLIE *chantant, dansant & agittant ses grelots.*

ACCOUREZ à ma voix , troupe aimable &
légère ;

Venez, volez sur l'aile des Zéphirs.

Accourez, jeux & ris , abandonnez Cythère.

Je suis l'ame des plaisirs ,

Vénus n'en est que la mere.

SATURNE.

Eh ! qui vous amene ici , beauté extravagante ?

LA FOLIE.

Votre bien. Ecoutez - moi tous.

LA RAISON.

Ains, cuiderois - je cependant poursuivre...

LA FOLIE.

Oh ! pour vous , taisez - vous , c'est dans mon marché. Vous êtes cause que les Dieux ne m'admettent point dans leurs délibérations ; mais je vais leur prouver que la Raison a toujours tort , & qu'en cette circonstance même , elle n'est bonne à rien.

VÉNUS.

Eh comment , s'il vous plaît ?

LA FOLIE.

Il n'appartient qu'à la Folie seule de fournir le vrai moyen d'accorder les Dieux avec les hommes.

MARS.

La Folie donner des conseils ?

LA FOLIE.

Ils vaudront bien ceux de la Raison. Ils seront mieux suivis d'ailleurs.

SATURNE.

Eh bien , aimable Folie , Faites - nous donc part de votre découverte.

LA FOLIE.

Tout à l'heure. Il faut d'abord me donner la surintendance de vos plaisirs.

VÉNUS.

Mais , je m'y oppose.

LA FOLIE.

Eh ! laissez - moi faire ; vous ne vous en trouverez que mieux. Supposez donc que j'en dispose.

SATURNE.

Que ferez - vous ?

LA FOLIE.

Ce que je ferai ? Je bannirai d'ici l'ordre & la triste symétrie , & sur-tout la froide & maussade étiquette. J'établirai des modes qui auront à peine le loisir de se succéder. J'ordonnerai des fêtes. Loin de vous laisser voir le terme du plaisir , je ne vous donnerai pas même le temps de l'essuyer. Bals , festins , comédies , carrousels , feux d'artifices ; un amusement relèvera l'autre. L'essentiel est de bien s'étourdir , & d'être dans un tourbillon , dans un vertige perpétuels. Allons ; grand bruit ! grande chère ! grand bacchanal ! des violons , des fifres , des tambourins.

Ici la suite de la Folie fait un grand charivari.

MERCURE.

Eh ! pourquoi faire tout cela ?

LA FOLIE.

Pour tuer le temps!

TOUS.

O Ciel !

LA FOLIE.

Sans doute. Quand une fois il sera mort, on ne pourra plus le trouver ni trop long, ni trop court.

MERCURE.

La Folie est aujourd'hui plus folle qu'à son ordinaire.

MARS.

Mais vous ne faites pas attention que le temps est immortel.

LA FOLIE.

Il est vrai ; je n'y pensois pas. Convenez que c'est bien dommage ; car mon idée étoit belle.

SATURNE.

Si c'étoit-là votre meilleure ressource, il ne falloit pas interrompre la Raison.

LA FOLIE.

Croyez-vous m'avoir fermé la bouche ? jugez mieux de ma fertilité. Laissez-moi réfléchir un moment.

MERCURE.

La Folie , réfléchir ? oh ! sa tête se dérange.

LA FOLIE

Bon ! m'y voilà. L'idée me rit. Ecoutez - moi tous ; & vous , Seigneur Saturne , parlez ; comment me trouvez - vous ?

SATURNE *galamment.*

Fort aimable , sans doute ; quand vous ne voudrez pas me tuer.

MERCURE.

Voici encore quelque trait de sa façon.

LA FOLIE à Saturne.

Vous , me trouvez donc passable ? Je m'en étois doutée. Et bien , il faut que vous m'épousiez.

SATURNE.

Moi , me marier avec vous ?

VÉNUS.

Le Temps épouser la folie ?

LA FOLIE.

Oui ; & tout-à-l'heure , encore ; ou je vais assembler tous les Dieux pour le faire interdire.

MERCURE *bas à Saturne.*

Prenez-y garde ; elle le feroit.

SATURNE.

à part.

haut.

Voyons quel peut être son projet. . . . Et bien ?
quand nous serons mariés ensemble, qu'en résul-
tera-t-il ?

LA FOLIE.

Le bonheur des Dieux & des hommes.

SATURNE.

Mercurc, faites-là, s'il est possible, réfléchir un
peu sur mon grand âge.

MERCURE.

Je vais y travailler. Songez-vous, aimable Folie,
que vous allez conclure un hymen qui m'a tout l'air
d'être infructueux. Avec cette large barbe, & ces
cheveux gris, les enfants....

LA FOLIE.

Que m'importe qu'il en ait, pourvu qu'il adopte
en montrant les Spectateurs la foule innombrable des
miens ? à Saturne, n'y consentez-vous point ? Et
quoi ? je pense qu'il faut encore vous prier.

SATURNE.

Allons ; il faut bien faire tout ce que vous voulez. Il ne manque plus à notre hymen que l'agrément de la Raison,

LA RAISON.

Moult serois fâchée de prohiber tant belle alliance.

Saturne donne la main à la Folie.

SATURNE.

Ma chere Folie , voilà qui va le mieux du monde , & vous avez imaginé un secret merveilleux pour empêcher les Dieux de trouver le temps trop long. Il ne s'agit plus que de contenter les mortels , qui , comme vous savez , ont l'impertinence de le trouver trop court.

LA FOLIE.

J'ai leur affaire encore. Marions l'Ennui avec la Raison , & envoyons-les tous les deux faire leur séjour sur la terre. Je vous réponds qu'avant qu'il soit peu les mortels cesseront de se plaindre que le temps passe trop vite.

SATURNE.

Vive l'expédient ! allons , cela vaut fait.

LA RAISON.

Ains , besoin seroit d'aviser si . . .

LA FOLIE.

Taisez-vous , ma mie , & faites ce qu'on vous ordonne.

L'Ennui donne la main à la Raison. Ils sortent ensemble , & enmenent avec eux les Députés des hommes. Les Dieux célèbrent par des chants , des danses , & autres divertissements , le mariage du Temps & de la Folie.

COUPLETS.

A l'Ennui livrons la Raison ;
Qu'au plutôt on les congédie.
Répétons tous à l'unisson :
Vive le Temps & la Folie !

Mocquons-nous du qu'en dira-t-on.
La joie est l'ame de la vie.
Le seul délire est de raison.
Vive le Temps & la Folie !

AUX SPECTATEURS.

O vous qu'endort le grave ton
De la moderne Comédie ;
Agréez pour contrepoison
Quelques grains de notre folie.

F I N.

LE
MAITRE DE GUITARE,

COMÉDIE LYRIQUE;

EN UN ACTE.

P E R S O N N A G E S.

LE MARQUIS, déguisé en Villageois.

*La Comtesse D'ORTANGE, Amante
jalouse du Marquis.*

LISE ou LISETTE, fille COLAS.

*COLAS, pere de LISETTE & Fer-
mier de la Comtesse.*

LA MONTAGNE, valet du Marquis.

*La Scène est dans un village aux environs
de Madrid.*

AVANT-

AVANT-PROPOS.

LE fond du sujet & de l'intérêt de ce petit Drame est emprunté du joli Acte d'Eglé de M. Laujon. On avoue lui être redevable aussi de plusieurs pensées. Mais au lieu que chez lui la scène est presque entièrement occupée par des Dieux & par des personnages allégoriques, choix d'ailleurs très convenable au théâtre de l'Opéra ; ici tous les personnages sont vraisemblables & peuvent réellement exister ; ce qui peut-être ajoute encore à l'intérêt de ce sujet ingénieux. Une autre distinction à faire, c'est que l'Acte d'Eglé est purement une Pastorale héroïque, & que *le Maître de Guitare* est à la fois une Pastorale & une Comédie.

201085

1. The first of these is the fact that the
 2. of the system is not a simple one, but
 3. of the system is not a simple one, but
 4. of the system is not a simple one, but
 5. of the system is not a simple one, but
 6. of the system is not a simple one, but
 7. of the system is not a simple one, but
 8. of the system is not a simple one, but
 9. of the system is not a simple one, but
 10. of the system is not a simple one, but

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
 LIBRARY
 540 EAST 57TH STREET
 CHICAGO, ILL. 60637

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637
U.S.A.



L E

MAITRE DE GUITARE.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS *déguisé en Villageois.*

Air. *Un inconnu pour vos charmes , &c.*

NON, je ne puis quitter cette retraite ,
Adieu , palais , séjour de la splendeur ;
La Cour est faite
Pour la grandeur ;
Mais c'est aux champs qu'habite le bonheur ,
Je l'ai trouvé dans les yeux de Lisette.

Y ij

Air. *Le repos règne encore.* Tiré de la Ninette de
M. Duni.

La fraîcheur de l'Aurore,
Le teint de Flore,
Le teint de Flore
Relevant l'éclat de l'objet que j'adore,
Simple & sans détour;
Sa douceur m'enchanté.
Je sens chaque jour
Que mon feu s'augmente.
Je meurs, je meurs, je meurs d'amour.

Même air.

Ses yeux ont vu l'ivresse
De ma tendresse,
De ma tendresse.
Un trouble charmant en me voyant la presse.
Suis-je son vainqueur ?
Ah ! j'en doute encore.
D'un espoir flatteur
J'entrevois l'Aurore :
Amour ! amour ! est-ce une erreur ?



SCENE II.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE.

LE MARQUIS.

Air. *De tous les Capucins du monde.*

MAIS, je vois mon Courier fidele.
M'apporte-t-il quelque nouvelle ?
Approche, & parle à cœur ouvert.
Dis ; que fais-tu, cher la Montagne ?

LA MONTAGNE.

Fuyez ; car tout est decouvert ;
Et la Comtesse est en campagne.

LE MARQUIS.

Air. *Vacarme, vacarme.*

Ciel ! qu'ai-je appris ! quel contre-temps !
Y iij

LA MONTAGNE.

La vieille folle , avec ses gens ,
Pour l'amour de vous court les champs.

LE MARQUIS.

J'enrage.

LA MONTAGNE.

Son Page
Est peut-être à l'instant dans ce village.

LE MARQUIS.

Air. *Tarare.*

Non, va, je n'en crois rien ; ta crainte est trop légère,
La Comtesse , entre nous , n'a pu facilement
Pénétrer le mystère
De mon déguisement.

LA MONTAGNE.

Je n'en voudrois pas faire
Serment.

LE MARQUIS.

Air. *Du célibat.*

Comment craindrois-je la poursuite ?
A ses yeux j'ai caché ma fuite.

Dis-moi, n'ai-je pas le soin.
Devenir ici sans témoin.
Va, mes démarches sont trop sûres ;
Et j'ai trop bien pris mes mesures.

LA MONTAGNE.

Oui ; mais le sexe féminin,
Pour être dupe est bien malin.

LE MARQUIS.

Air. Non, non, Collette n'est point trompeuse.

Non, non, croi-moi, tout le monde ignore
Quels nœuds je viens de former.

Non, non, croi-moi, tout le monde ignore

Quel objet m'a pu charmer,

Quel objet m'a pu charmer.

Lise est celle que j'adore ;

A peine elle fait encore

L'amour qui brûle mon cœur.

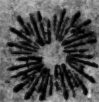
Non, non, croi-moi, tout le monde ignore

Quels nœuds je viens de former.

Non, non, croi-moi, tout le monde ignore

Que Lise m'a su charmer,

Que Lise m'a su charmer.



LA MONTAGNE.

Air, Ciel, l'Univers va-t-il donc se dissoudre.

Q'ai-je entendu ? je n'en reviens qu'à peine.

Vous aimez Life ; ah ! que m'avez-vous dit ?

La Comtesse est sa maraine.

LE MARQUIS.

Qu'entens - je ?

LA MONTAGNE.

Il reste interdit !

LE MARQUIS.

Quoi ? la Comtesse est...

LA MONTAGNE.

Oui, vous dis-je, oui.

LE MARQUIS.

Mais, Ciel !.... C'est elle-même ! ô sort funeste ?

LA MARQUIS.

Fuyons.

LE MARQUIS.

Non ; reste.

LA MONTAGNE, *portant la main à sa joue.*

Je crains le geste....

LE MARQUIS.

Faquin ! reste ici.

SCENE III.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE,
LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Air. *Que veut donc dire tout ceci. (Des aveux
indiscrets).*

UN est beau d'en agir ainsi !
Enfin donc, je vous trouve ici.
Quelle étrange histoire !
Quelle étrange histoire !
En habit de Villageois,
Marquis, c'est vous que je vois !
Ciel ! le puis-je croire ?
Ah ! ce déguisement,
Ah ! ce déguisement,
M'instruit clairement

De votre changement,
De votre changement.

à la Montagne.

Et toi, maraud, je te ferai mourir sous le bâton!

LA MONTAGNE.

Grand merci !

LE MARQUIS.

Air. Point de bruit.

Point d'éclat,
Et pour cause,
Bouche close.

LA COMTESSE.

Quoi ? l'on ose ? ...

LE MARQUIS.

Point d'éclat,
Et pour cause.

à part.

Où m'expose
Ce débat.

LA COMTESSE.

Ainsi donc, cœur volage,
Ton amour se dégage !
A juger par tes discours,
Il devoit durer toujours.

LE MARQUIS.

Point d'éclar,
Et pour cause....
Où m'expose
Ce débar !

Puisque tout est découvert, il ne faut plus rien
vous dissimuler. Oui, Madame, il est vrai : ce
cœur qui s'étoit promis de vous être fidèle...

LA COMTESSE.

Eh bien, traître !...

LE MARQUIS.

Un autre le possède aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Oses-tu bien, perfide, soutenir ma vue ? &
ne rougis-tu pas de paroître à mes yeux sous cet
indigne travestissement ?

LA MONTAGNE à part.

Bon ! rougir !

LE MARQUIS.

Pourquoi en rougirois-je ? il fait ma félicité.

Air. *J'ai vieilli dans ces hameaux entre les amours
& les belles.*

Sous l'habit d'un Villageois

Mon bonheur a-t-il moins de charmes ?

Ici-le cœur suit son choix,
 Et les plaisirs sont sans allarmes.
 De la simple égalité,
 Je goûte enfin l'avantage ;
 Le prix de la volupté
 N'est connu qu'au village.

LA COMTESSE.

C'en est donc fait, ingrat ! j'ai perdu ton cœur
 sans retour.

LA MONTAGNE *au Marquis.*

Ne l'écoutez pas ; c'est une vieille folle.

LA COMTESSE.

Air. Du haut en bas.

Depuis long - temps ,
 Ton cœur m'avoit rendu les armes ;
 Depuis long - temps ,
 Tu me trouvois mille agréments ,
 Sans pitié peux-tu voir mes larmes.
 As-tu donc oublié mes charmes ?

LE MARQUIS *ingénument.*

Depuis long - temps.

LA MONTAGNE *après son maître.*

Depuis long - temps.

LA COMTESSE.

Quelle perfidie infigne !
De ce tour étois-je digne ?
C'est mon étoile maligne ,
Qui m'en veut assurément.
Je suis Comtesse d'Ortagne ;
Je descends de Charlemagne ;
J'ai des châteaux en Espagne ,
Et ne puis avoir d'amant !

LA MONTAGNE.

Mais si ce n'est qu'un amant qu'il vous faut , on
pourroit....

LA COMTESSE *brise son éventail sur les
doigts de la Montagne.*

Tiens , marouffe , voilà pour tes conseils..... &
toi , parjure ! tremble. Je vais faire enforte de dé-
couvrir ma rivale. Avant la fin du jour tu éprou-
veras les effets de mon ressentiment.

LA MONTAGNE.

Vous l'entendez , Monsieur ; elle est femme de
parole. Il seroit bon de voir si....

LE MARQUIS.

Je ne vois que Lisette ; je ne m'occupe que
d'elle.

LA MONTAGNE.

Voici tout justement son pere, le gros Colas, le
Fermier de la Comtesse.

LE MARQUIS.

Laisse-moi seul avec lui.

LA MONTAGNE.

Souvenez-vous que sa fille a la Comtesse pour
maraine.

LE MARQUIS.

Eloigne-toi, te dis-je.



SCENE VI.

LE MARQUIS, COLAS.

COLAS *chantant sans voir personne.***T**UTON, tuton, tutaine....

LE MARQUIS.

Eh bien, qu'est-ce, maître Colas ? vous voilà bien en joie.

COLAS.

J'ai plus de joie que d'écus, Monsieur le Musicien.

LE MARQUIS.

Eh ! si vous êtes si gai ; que voulez-vous de mieux ?

COLAS.

Parbleu ! je voudrois être riche.

LE MARQUIS.

Allez, maître Colas, la gaité vaut cent fois mieux que la richesse.

COLAS.

Voilà bien parler en jeune homme ! ne savez-vous pas que j'ai une jeune fille à marier ? Avec quoi voulez-vous que je la dote. Vous êtes garçon, vous ; vous ne connoissez pas l'embarras où je suis. Il faut que je vous fasse toucher cela au doigt & à l'œil.

Air. *Je suis un pauvre misérable.* De M. Dugnis.

Que de tracas dans le ménage,

le ménage !

Il faut pourvoir un tas d'enfants,

Les uns petits, les autres grands.

Les uns petits, les autres grands.

On croit se donner du bon temps ;

On croit retrouver tous les ans,

Les premiers jours du mariage ;

Mais de l'hymen subir les loix,

Et ne point s'en mordre les doigts,

C'est être plus heureux que sage.

Que de tracas dans le ménage,

le ménage.

Il faut pourvoir un tas d'enfants,

Les uns petits, les autres grands... *Bis.*

Je suis un Fermier fort habile,

Et j'amasse à peine un denier.

Hélas ! hélas ! c'est un triste métier.

Si je l'exerçois à la ville,

Je

Je serois déjà Financier,

Je serois déjà Financier,

J'aurois

Un palais,

Des valets,

Des amis,

A tout prix,

Dans mon coffre un trésor,

Des plaisirs pour de l'or.

Que de tracas dans le ménage,

le ménage !

Il faut pourvoir un tas d'enfants,

Les uns petits, les autres grands,

Les uns petits, les autres grands.

J'ai pris une femme gentille,

Par qui j'ai vu s'augmenter ma famille.

Fanchon, c'est un vrai bijou, c'est un vrai

bijou,

Fanchon, c'est un vrai bijou, c'est un vrai

bijou.

J'ai d'elle une jeune fille,

Dont je croi que chacun est fou.

C'est qu'elle est déjà dans l'âge,

dont j'enrage,

Où fillette veut un époux ;

Mais sans dot on les manque tous.

Que de tracas dans le ménage,

le ménage !

Il faut pourvoir un tas d'enfants,
Les uns petits, les autres grands,
Les uns petits, les autres grands.

LE MARQUIS.

Vous avez beau dire, je ne vois pas que vous
soyez fort à plaindre. Votre fille est si aimable, si
accomplie, si charmante, qu'elle trouvera facile-
ment à se marier sans dot.

COLAS.

Croyez-vous ? Mais à propos de ça ; vous
paraissez prendre un furieux intérêt à notre fille.
Est-ce que vous auriez tant soit peu envie de lui
en conter ?

LE MARQUIS.

Vous voulez rire, sans doute.

COLAS.

Morbleu ! tenez, ne vous jouez pas là, je vous
en avertis, je ne suis pas tendre moi avec les en-
joleurs.

LE MARQUIS.

Y pensez-vous, maître Colas ? Mademoiselle
Lisette apprend à jouer de la guitare ; son maître
est absent ; je me suis présenté pour lui en servir. Si
vous trouvez du mal à cela, vous n'avez qu'à dire,
je prendrai congé de vous.

COLAS.

Eh ! non, voyez - vous, c'est que je plaisante. Je sens bien que vous êtes trop sage pour. ...

LE MARQUIS.

Moi ! en conter à une jeune fille ! je suis bien d'humeur à cela ! vous me prenez bien pour un autre.

COLAS.

Ah ! voilà parler en brave garçon. Touchez - là. Je vais vous envoyer votre écolière. Sa marraine, qui est une grande Dame, veut qu'elle apprenne la musique, les instruments, la danse ; croyez - vous que cela fasse bien à une jeune fille ?

LE MARQUIS.

Sans contredire.

COLAS.

Et dites - moi, voyez - vous qu'elle profite de vos leçons ? là, commence - t - elle à se former ?

LE MARQUIS.

A merveille ! à merveille ! oh ! cette fille - là a d'excellentes dispositions.

COLAS.

Tant mieux donc ; ça me ravit l'ame.

Z ij

Air. *Je suis né natif de Chinon.*

Enseignez - lui bien promptement

A toucher l'instrument

De guitare

Qui fait tin tin tin , qui fait ta ta ta ,

Qui fait tin , qui fait ta ,

Tintamaré.



SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

Je vais revoir Lisette, quels plaisirs mon cœur se
promet !

Air. Depuis que Lisette est partie.

Ah ! revenez charmer mon ame,

Unique objet de mon ardeur.

Pour les cœurs qu'amour enflamme,

Dieux ! que l'absence a de rigueur !

Accourez, accourez, brunette,

C'est trop me faire languir.

Ah ! sans vous, sans vous, ma Lisette

Puis-je goûter quelque plaisir !



SCENE VI.

LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE *tenant une guitare.*Air. *Ouvre doucement les verroux.*

J'accours aux sons de votre voix.

LE MARQUIS.

Lisette ! est-ce vous que je vois ?

LISETTE.

Me suis-je fait attendre ?

LE MARQUIS.

Les instants près de vous si courts ;
Loin de vous , me semblent des jours.LISETTE *à demi-voix.*

Que ce discours est tendre !

LE MARQUIS.

Il n'exprime qu'une partie de mes sentiments.
Vous baissez les yeux ! vous ne répondez rien !
Lisette , eh ! quoi ? ce que je dis vous afflige ?

LISETTE.

Non , Sylvandre , mais il m'embarrasse , Parlons
plutôt d'autre chose.

LE MARQUIS.

Eh ! bien , répétons sur votre guitare la chanson
que je vous appris l'autre jour. Je seconderai votre
mémoire à chacun des couplets où elle vous man-
quera.

LISETTE.

Air. *N'oubliez pas votre houlette.*

Il ne sera pas nécessaire ,

J'espère

Mes les rappeler tous.

Cette chanson me vient de vous ,

C'est dire assez qu'elle m'est chère.

LE MARQUIS.

Quoi ? ces couplets ont-ils vous plaire !

LISETTE.

J'espère

Me les rappeler tous.

L I S E T T E *sur la guitare.**Air. Belle brune que j'adore.*

Connoissez - vous à Cythère
Un enfant qu'on nomme Amour ?
Je ne m'en méfiois guère ;
Mais il m'a joué d'un tour. *bis*



Je rêvois au pied d'un hêtre ,
Frédonnant une chanson ;
Quand je vis ce petit traître ,
Qui rodoit d'un air frippon. *bis*



Il s'approche , il me regarde ,
Et d'un arc qu'il tient en main ,
Adroitement il me darde
Une flèche dans le sein. *bis*



Ah ! dis - je , quelle blessure !
Que tes traits sont dangereux !
O Dieux ! quels tourments j'endure !
Je sens naître mille feux. *bis*

Alors le Dieu de Cythère

Dit : Compagnon , t'y voilà ;

Tu peux t'en plaindre à ma mere ;

Lisette est le nom qu'elle a. *bis.*

LE MARQUIS *reprenant le refrain.*

Lisette est le nom qu'elle a.

L I S E T T E.

Eh ! bien , Sylvandre , êtes-vous satisfait ?

LE MARQUIS.

Si je le suis !

Air. *De s'engager il n'est que trop facile , ou
Comme ici - bas chaque chose s'enfile.*

Quand j'ai chanté la beauté que j'adore ,

J'ai cru goûter le plaisir le plus doux.

Il en est un plus doux peut-être encore ,

Et c'est celui d'être chanté par vous.

Eh ! qui peut mieux que vous même exprimer
les sentimens que vous inspirez ?

L I S E T T E.

Qu'entens-je ? quoi ? ces couplets me regardent !
je pensois que c'étoit par pur amusement que vous

y mettiez mon nom à la place de celui d'Amynte,
de Cloris, ou d'Ismene.

LE MARQUIS.

Il faut donc vous en apprendre (qui ne vous lais-
sent plus d'incertitude.

LISSETTE.

Est-ce encore à Lisette qu'ils s'adressent ?

LE MARQUIS.

Eh ! quoi ? vous en doutez !

LISSETTE.

Vous me surprenez , Sylvandre.

Air. *Le Savetier matineux.*

Pourquoi dans ces chants si doux
Mon nom se fait-il entendre ?
Et pourquoi m'adressez-vous
Tout ce qu'ils ont de plus tendre. *bis.*

LE MARQUIS.

Sur le même air.

C'est qu'en regardant vos yeux

Ty puise une ardeur secrète ;

Et je chante toujours mieux ,

Quand je chante avec Lisette. *bis.*

L I S E T T E *à part.*

Ciel ! dans quel trouble me jette tout ce qu'il dit !

L E M A R Q U I S.

Refuserez-vous d'accompagner sur votre guitare l'air de cette autre chanson. Vous le connoissez celui-ci : (*Il prélude de la voix*).

L I S E T T E *embarrassée.*

Mais , Sylvandre !...

L E M A R Q U I S *avec instance.*

Me refuserez-vous cette grace ?

L I S E T T E.

Que vous êtes pressant !... Oui, j'y consents ; mais c'est la dernière fois que je serai si complaisante.

(*Elle prélude l'air suivant sur sa guitare*).

L E M A R Q U I S.

Air. *Composé par M. Légar de Furcy.*

L'Amour a monté ma lyre ;

Life ! écoute ses accords.

C'est ce Dieu , c'est son empire,

Qui m'enchaîne sur ces bords.

En proie à ses doux transports,
Je tremblois de te le dire;
J'espérois me taire encor :
Mais son charme est le plus fort.



La main qui forma le monde
Fit les sources pour couler,
Les poissons pour peupler l'onde,
L'aquilon pour la troubler,
L'astre des nuits pour briller
Dans l'obscurité profonde ;
Toi, Lifette, pour charmer,
Moi, Sylvandre, pour t'aimer.



Le tableau de la Nature
M'étaie en vain sa splendeur.
Ces ruisseaux par leur murmure
En vain flattent ma langueur.
Ah ! toi seule es pour mon cœur
Ce qu'est Flore à la verdure,
Ce qu'est le jour aux couleurs,
Ce que Zéphire est aux fleurs,



Charmante Lisette, vous détournez les yeux !..

L I S E T T E *troublée.*

Ah ! Sylvandre !... Cette chanson !... Je devois refuser de l'entendre !

LE MARQUIS.

Ah ! Lisette, que ce trouble m'enchanté ! pourquoi chercher à le cacher ? il n'est plus temps de feindre. Je vous aime, je vous adore, & je meurs à vos genoux, si vous ne prononcez ma grace.

L I S E T T E.

Air. Ciel ! l'Univers va-t-il donc, &c.

O Ciel !

LE MARQUIS.

Parlez. A quoi dois-je m'attendre ?

L I S E T T E.

Ne cherchez point à lire dans mon cœur.

LE MARQUIS.

Ah ! daignez me faire entendre
S'il consent à mon bonheur.

L I S E T T E.

Trop cher Sylvandre ?

LE MARQUIS.

Moments enchanteurs !

LISETTE *se levant.*

Hélas ! que faites-vous ? quelqu'un ici peut nous
surprendre.

Daignez suspendre

Ces transports flatteurs.

LE MARQUIS.

Ah ! Lisette ! chère Lisette ! pourquoi m'envier
la douceur de vous jurer mille fois combien je vous
adore.

(Il la contraint de s'asseoir , & retombe à ses genoux).

Air. *Vrai Dieu , quel trouble extrême.*

C'est vous , c'est vous que j'aime :

Unissons nos desirs.

Si vous pensez de même ,

Quels seront nos plaisirs !

Mais quels vœux ai-je à faire ?

Vous partagez mes feux.

Le bonheur que j'espère ,

Est écrit dans vos yeux.

L I S E T T E.

Sur le Mineur du même air.

Oui , j'éprouve une flamme

Egale à votre ardeur ;

Vous remplissez mon ame

D'un plaisir séducteur.

Que sert de me défendre

D'un si charmant transport ?

Aimez - moi , cher Sylvandre ,

Mon cœur en est d'accord.

E N S E M B L E.

Sur le majeur.

C'est vous, c'est vous que j'aime :

Unissons nos desirs.

Si vous pensez de même ,

Quels seront nos plaisirs !

Mais quels vœux ai - je à faire ?

Vous partagez mes feux.

Le bonheur que j'espère

Est écrit dans vos yeux.

(La Comtesse paroît).



SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LISETTE, LA COMTESSE. *Suite.*

LA COMTESSE.

*Air. Du sommeil de Nicette. Hélas ! hélas ! hélas !
Son sein s'agite , son cœur palpite , de M. Duni.
Dans la Comédie lyrique de l'isle des fous.*

O Ciel !.. Que vois - je ! ô Ciel ! quelle surprise.
Est - ce bien Life ?

LISETTE.

O Ciel !.. Que vois - je ? ô Ciel ! que vais - je devenir ?
Que vais - je devenir ?
C'est la Comtesse ! hélas ! où fuir ?

LA COMTESSE.

Mon injure,
Est trop sûre !
Je les vois rougir.

LISETTE

L I S E T T E.

Vous voyez mon trouble extrême :
Sylvandre a su m'attendrir.
Il est vrai, oui, je l'aime :
Vous pouvez m'en punir.

L A C O M T E S S E *au Marquis.*

Cœur ingrat ! cœur ingrat !

L E M A R Q U I S.

Oui, je l'adore ;

Oui, je le répète encore.
Ma Lisette ! je vous adore !

L A C O M T E S S E *à Lisette.*

Va, fui mon transport jaloux.

L I S E T T E.

Ah !

L A C O M T E S S E.

Quoi ? m'oser braver encore !

L I S E T T E.

Ah !

L E M A R Q U I S *retenant Lisette.*

Restez, restez, je vous adore !

L A C O M T E S S E.

Je sens, je sens croître mon courroux.
à Lisette. Crains ma fureur extrême.

A a

LE MARQUIS.

Tremblez , tremblez vous même.

LA COMTESSE.

Crains ma fureur extrême.

LE MARQUIS.

Tremblez , tremblez vous même.

Ensemble avec Lisette qu'il tient étroitement embrassée aux yeux même de la Comtesse.

Je l'aime.

Je l'aime.

Je l'aime.

Je l'aime.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, LISETTE, LA COMTESSE. *Suite.*

Villageois, COLAS.

COLAS.

Air. *Tous les Bourgeois de Chartres & ceux de*
Monthéry.

QUELLE aventure étrange !
Et que m'a-t-on appris ?

LA COMTESSE.

à part. Il faut que je me venge.

à Colas. Ce traître est un Marquis.

COLAS *aux Villageois.*

Au secours, mes amis !

LISETTE.

Un Marquis ! vous, Sylvandre ?

COLAS.

Assemblez le canton,
Ramplon.

Aa ij

Qu'on sonne le tocsin,
tin, tin.

Et qu'on ferme la grange.

LE MARQUIS.

Que prétendez-vous faire ? arrêtez mes amis,
arrêtez.... Vous, Madame, vous allez me con-
noître, & vous, belle Lisette, aussi : Colas j'épouse
votre fille.

COLAS *sautant de joie.*

Est-il possible !

LA COMTESSE.

Quoi ? vous pourriez !....

LE MARQUIS.

Oui, Madame, vous avez fait l'éclat ; c'est à
moi de le réparer ; & je n'y vois qu'un moyen,
c'est d'épouser Lisette.

Il offre sa main à Lisette.

LISETTE.

Ah ! je respire.

LA COMTESSE *se retirant.*

Et moi, je meurs de dépit !



SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISETTE, COLAS.

COLAS *au Marquis.*

Air. De tous les Capucins, &c.

QUE vous êtes un malin drille !
Vous en contiez donc à ma fille !
Avois - je tort après cela
De soupçonner quelque aventure ?
Ces maîtres de guitare - là
Entendent tous la tablature.

LE MARQUIS.

Consolez - vous ; je deviens votre gendre ; je vais
faire la fortune de Lisette, & je me charge de la
vôtre.

COLAS.

C'est bien dit. Oui, tâchez que je devienne
Fermier à la ville.

LE MARQUIS.

Cela pourra venir. On voit tous les jours des choses plus difficiles à croire.

COLAS.

En ce cas - là , mes enfants , mariez - vous , & ne songeons plus qu'à nous réjouir.

LE MARQUIS.

Air. *Il faut renoncer à Ninette.* De l'acte de
Ninette , de M. Duni.

Partons sans tarder davantage ;
Eloignons-nous de ce séjour.
Il faut renoncer au village ,
Pour aller à la Cour.

LISETTE.

Même air.

Ah ! pourquoi presser ce voyage ?
Restons encor dans ce séjour.
L'amour se plaît mieux au village ;
Renoncez à la Cour.

ENSEMBLE.

Je veux vous aimer sans partage ;
 Oui, demeurons dans ce séjour.
 Avec vous je reste au village ;
 Renonçons à la Court.

LE MARQUIS.

Air. Oui, je l'aime pour jamais.

Non mon cœur ne veut jamais
 Adorer que vos attraits. *bis.*

« * Les fleurs ne seront plus belles,
 Le Zéphir sera sans ailes,
 Le papillon moins léger. *bis.*

La tourterelle
 Moins fidelle,
 Quand on me verra changer ». *bis.*
 Non, mon cœur ne veut jamais
 Adorer que vos attraits. *bis.*

* Je ne fais s'il y a quelque mérite dans la pensée que contiennent les six vers que j'ai distingués par des guillemets ; mais il y a quelques années qu'un Auteur, qui, probablement les trouva à sa guise, s'en empara d'après un manuscrit, & les inséra dans une Comédie qu'il donna aux Italiens. Quoiqu'il en soit, il est juste, comme on dit, de reprendre son bien par - tout où on le trouve.

Le rang des Souverains même

Près de vous ne tente pas.

Ah ! pour un cœur qui vous aime. *bis*

Il n'est plus qu'un bien suprême ;

C'est d'adorer vos appas.

Non, mon cœur, &c.



